HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS
POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES

DEPUIS L'AN 1615

PAR

GABRIEL SAGARD THEODAT

AVEC UN DICTIONNAIRE DE LA LANGUE HURONNE

NOUVELLE ÉDITION
PUBLIÉE PAR M. EDWIN TROSS.

DEUXIÈME VOLUME.

PARIS
LIBRAIRIE TROSS
5, RUE NEUVE-DES-PETITS-CHAMPS, 5.
1866

F5059
.5
R4
S2
1866
v.2

157592

HISTOIRE
DU CANADA
ET VOYAGES

QUE LES FRERES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIUISEZ EN QUATRE LIURES

Où eſt amplement traicté des choſes principales arriuées dans le pays depuis l'an 1615 iuſques à la priſe qui en a eſté faicte par les Anglois.—Des biens & commoditez qu'on en peut eſperer.—Des mœurs, ceremonies, creance, loix & couſtumes merueilleuſes de ſes habitans. — De la conuerſion & bapteſme de pluſieurs, & des moyens neceſſaires pour les amener à la cognoiſſance de Dieu. L'entretien ordinaire de nos Mariniers, & autres particularitez qui ſe remarquent en la ſuite de l'hiſtoire.

FAIT ET COMPOSÉ PAR LE

F. GABRIEL SAGARD THEODAT,

Mineur Recollect de la Prouince de Paris.

DEUXIEME PARTIE 5

A PARIS

Chez Claude SONNIUS, ruë S. Jacques à l'Eſcu de Basle & au Compas d'or.

M. DC. XXXVI.

Auec Priuilege & Approbation.

De leurs festins & conuiues tant de paix que de guerre, & des ceremonies qu'ils y obseruent.

Chapitre XV.

Suetone Tranquille, raconte que l'Empereur Octaue Auguste defendit à Rome l'exercice du ieu, & que nul ne peut inuiter autruy à manger chez soy, pour autant disoit il, qu'aux ieux, aucun ne s'abstient de blasphemer contre les Dieux, & aux festins de mesdire || de son prochain, ce que ce victorieux 290
peuple obserua religieusement un long temps, plus admirable en ceste victoire de soy-mesme, se priuant de son propre contentement, pour obeïr aux loix, que d'auoir subiugué l'ennemy par le fer où les plus vicieux peuuent remporter de signalées victoires, pendant qu'eux mesmes se laissent vaincre de leurs propres appetits.

Ie ne voudrois pas neantmoins absolument condamner les honnestes entretiens & petites recreations, qui se font quelquesfois entre parens & amis par un pieux diuertissement, puis que cela sert à entretenir l'amitié & beneuolence mutuelle, comme un autre Job auec ses enfans, mais il faudroit qu'ils imitassent ceste mesme vertu & l'exemple, non de quelques auares Chrestiens, mais des anciens Payens, qui donnoient aux pauures & souffreteux les reliefs de leurs festins & banquets, qui par ce moyen se rendoient meritoires où les nostres sont ordinairement vicieux.

Le Philoſophe Ariſtide en une oraiſon qu'il fiſt des excellences de Rome dit: que les Princes de Perſe, auoient ceſte couſtume de ne s'aſſeoir iamais à table pour diſner ou ſoupper, iuſques à ce que aux portes de leurs Palais, leurs trompettes euſſent ſonné, & ce afin que là toutes les vefues & orphelins s'y aſſemblaſſent, pour ce que c'eſtoit une loy entr'eux, que tout ce qui demeuroit des tables royales fuſſent * pour les perſonnes neceſſiteuſes. Et Plutarque en ſa poli-
291 tique confirmant la meſme || choſe pratiquée entre les Romains, dit: qu'ils ordonnerent, que tout ce qui demeureroit des banquets & conuiz, qui ſe faiſoient ès nopces & triomphes, fut donné aux pauures, vefues & orphelins.

Voilà des Loix qui ne doiuent point eſtre appellées payennes, bien qu'ordonnées & pratiquées par les Payens meſmes, mais pluſtoſt religieuſes & chreſtiennes, puis qu'elles ſont fondées en charité, de laquelle nous faiſons particulierement profeſſion, en receuant le bapteſme.

Nos Sauuages, à la vérité, ne ſont pas gens de ſi grande chere, qu'ils ayent beſoin de faire ſonner leurs tortuës, pour inuiter les pauures à venir manger les reſtes de leurs feſtins, car outre qu'ils n'ont point de pauures, ils n'ont auſſi point de ſuperflu. Ce n'eſt pas comme ès maiſons de beaucoup de riches auaricieux, leſquels s'ils traictent leurs amis auec quelque abondance, ils ſe ſeruent des reliefs à leurs autres repas, & n'en font point de part aux pauures que les vers & la putrefaction ne les y contraignent. Action digne de chaſtiment & non point de merite, car on ne doit rien

donner aux pauures, qui ne ſoit honneſte & bon s'il ſe peut, autrement ceſte offrande eſt reiettée de Dieu, comme celle de Cain, qui donnoit le pire de ſon troupeau en ſacrifice, où le bon Abel faiſoit choix du meilleur, imité à preſent de pluſieurs bonnes dames, & de perſonnes de merite, qui ſe priuent ſouuent des mets les plus delicieux de leur table, pour en faire part || aux 292
pauures malades & neceſſiteux, qu'ils enuoyent viſiter iuſques dans les cachots & où ils ſçauent qu'il y a neceſſité.

Quand quelqu'un de nos Canadiens ou Hurons, veut faire feſtin à ſes amis, il les enuoye inuiter de bonne heure comme l'on faict icy, mais perſonne ne s'excuſe là, dont vous en voyez tels, ſortir d'un feſtin pleins comme un œuf, qui du meſme pas s'en vont à un autre, où ils ſe racheptent s'ils ne peuuent manger, car ils tiendront à affront d'eſtre eſconduits s'il n'y auoit excuſe vrayement legitime, & que ce fut un feſtin à tout manger.

Le monde eſtant inuité, on met la chaudiere ſur le feu, grande ou petite ſelon la quantité des viandes & le nombre des perſonnes qui doiuent eſtre de la feſte, tout eſtant cuit & preſt à dreſſer, on va de rechef faire la ſeconde ſemonce, par ces mots Montagnais, comme à la première fois Kinatomigaouin, ie te prie de feſtin, & s'ils ſont pluſieurs Kinatomigaouinaou, ie vous prie de feſtin, leſquels reſpondent ho, ho, ho, & entr'eux Ninatomigaouinauo, nous ſommes priés de feſtin. Mais les Hurons diſent d'un ton plus graue & puiſſant en inuitant au feſtin : Saconcheta Saconcheta (qui eſt un mot qui ne deriue point neantmoins du

nom de feſtin, car Agochin entr'eux veut dire feſtin) leſquels s'y en vont à meſme temps auec leur eſcuelle & la cuillier dedans, qu'ils portent grau nent deuant eux auec les deux mains. Si ce ſont des Algonquins * qui faſſent le feſtin, les Hurons portent leurs eſcuelles
293 garnies d'un peu || de farine pour mettre dedans le brouet, à raiſon que ces Aquanaques en ont fort peu ſouuent, & puis c'eſt leur couſtume.

Entrans dans la cabane chacun s'aſſied ſur les nattes ou la terre nuë, ou pour le plus ſur de petits rameaux d'arbres ou de cedre, les hommes au haut bout, & les femmes en ſuitte, egallement des deux coſtez iuſques au bas. Tout eſtant entré on dit les mots, aprés leſquels il n'eſt permis à perſonne d'y plus entrer, ſoit-il des conuiez ou non, ayans opinion qu'autrement il y auroit du mal-heur en leur feſtin, qui eſt ordinairement faict à quelque intention bonne ou mauuaiſe.

Les mots du banquet ſont prononcez hautement & intelligiblement deuant toute l'aſſemblée par le maiſtre du feſtin, ou un autre à ce deputé, en ces termes: vous qui eſtes icy aſſemblez, ie vous fais ſçauoir que c'eſt N. qui faict le feſtin, nommant la perſonne & l'intention pourquoy il eſt faict, & tous repondent du fond de l'eſtomach, ho, puis pourſuiuant ſa harangue dit les mots qui precedent le manger à ſçauoir: Nequare, la chaudiere eſt cuite, & de meſme tout le monde reſpond, ho, ho, en frappant du poing contre terre, Gagnerou youri, il y a un chien de cuit; ſi c'eſt du cerf, ils diſent Sconoton youri, & ainſi des autres viandes, nommant l'eſpece ou les choſes qui ſont dans la chaudiere, les unes aprés les autres, &

tous reſpondent ho, leuans la derniere ſillabe à chaque fois, puis frappent du poing contre terre d'autant plus gaillardement qu'ils eſtiment ce fe- || ſtin & l'ex- 294
cellence des viandes qui leur doiuent eſtre ſeruies.

Les Montagnais ont cela de particulier qu'en diſans les mots du feſtin, ils annoncent auſſi ſi c'eſt un feſtin à tout manger, car quand ce n'eſt pas à tout manger, ils remportent le reſte chacun à ſa cabane, pour leurs femmes & leurs enfants, qui eſt une couſtume loüable.

Cela faict les Officiers vont de rang en rang prendre les eſcuelles de tous, les unes aprés les autres, qu'ils empliſſent de brouet auec leurs grandes cueillieres, & recommencent touſiours à remplir, tant que la chaudière ſoit nette, & ſi c'eſt un feſtin à tout manger, il faut qu'un chacun auale tout ce qu'on luy a donné, & s'il ne peut pour eſtre trop ſaoul, qu'il ſe rachepte de quelque petit preſent enuers le maiſtre du feſtin & faſſe acheuer ſon eſcuelle par un autre, tellement qu'il s'y en trouue, qui ont le ventre ſi plein, qu'il leur bande comme un tambourin.

Ce grand Philoſophe Platon cognoiſſant le dommage que le vin apporte à l'homme, quand il eſt pris auec excez, diſoit : qu'en partie les Dieux l'auoient enuoyé ça bas, pour faire punition des hommes & prendre vengeance de leurs offences, les faiſans (aprés qu'ils ſont yures) quereller & ſe tuer l'un l'autre, comme il n'arriue que trop ſouuent par deça entre gens de petite condition & de petit eſprit. Choſe ſi hideuſe, que pour en faire abhorrer le vice, les Lacede- || 295
moniens ſouloient faire voir à leurs enfants leurs eſclaues pleins de vin.

Or nos barbares en leurs feſtins ſont exempts de ces mal-heurs là Dieu mercy, car on n'y preſente iamais ny vin, ny biere, ny citre, & ſi quelqu'un demande à boire, ce qui arriue fort rarement, on lui donne de l'eau toute claire, non dans un verre, mais dans une eſcuelle ou à meſme le chaudron, qu'il auale gaillardement, & par ce moyen ſont exempts d'iurognerie, qui eſt un grand bien & pour le corps & pour l'eſprit, car il eſt croyable, que s'ils auoient l'uſage du vin, qu'ils ſe rendroient intemperés comme nous, & puis feroient des furieux, comme on a veu en quelques Montagnais, coeffez d'eau-de-vie que les Mattelots leur traictent.

Nos Sauuages ont ie ne ſçay quoy de prudent & venerable dans leurs desbauches, qu'ils ne s'emancipent point ayſement en parolles & diſputes, vont aux feſtins d'un pas plus modeſte & repreſentans ſes magiſtrats, s'y comportent auec la meſme modeſtie & ſilence, & s'en retournent en leurs maiſons & cabanes auec la meſme ſageſſe : de maniere que vous diriez voir en ces Meſſieurs là, allant à leur brouet, les vieillards de l'ancienne Lacedemone.

Valerius Leo, donnant un iour à ſoupper à Jules Ceſar en la ville de Milan ſeruit à table des aſperges, où l'on auoit mis d'une huyle de ſenteur, au lieu d'huyle commun*, il en mangea ſimplement ſans faire ſemblant de rien, & tança ſes amis qui s'en offençoient, en leur diſant qu'il leur deuoit bien ſuffire
296 de n'en manger point ſi || cela leur faiſoit mal au cœur, ſans en faire honte à leur hoſte, & que celuy qui ſe plaignoit eſtoit bien inciuil & mal appris.

Perſonne ne ſe plaint du mauuais gouſt des viandes aux feſtins de nos Canadiens, on ne dit point elles ſont trop cuittes, elles ſont mal nettes, trop eſpicées, mal ſalées, la ſauce en eſt amer & d'un gouſt fade, qui me faict bondir le cœur & me rauit l'eſprit du corps, non : mais on y mange ſimplement les viandes ſeruies & telles que le maiſtre les donne, ſans faire la mine & ſe plaindre de choſe qui ſoit, pour n'eſtre eſtimé impertinent, croyans que le cuiſinier & celuy qui traicte ont taſché de bien faire, & que de les blaſmer ſeroit ſe rendre blaſmable ſoy-meſme.

Ils font quelquefois des feſtins où l'on ne prend que du petun auec leur petunoir, qu'ils appellent Anondahoin : & en d'autres où l'on ne mange rien que des petits pains de bled d'Inde, cuits ſous les cendres chaudes. Aucune fois il faut que tous ceux qui ſont au feſtin ſoient aſſis à pluſieurs pas l'un de l'autre,& qu'ils ne ſe touchent point. Autre fois quand les feſtinez ſortent, ils doiuent faire une laide grimaſſe à leur hoſte, ou à la malade, à l'intention de laquelle le feſtin aura eſté faict. A d'autres il ne leur eſt permis de laſcher du vent 24. heures, par une opinion qu'ils en mourroient incontinent aprés, quoy qu'ils mangent en tels feſtins que choſe fort venteuſe, comme ſont une eſpece de petits pains bouillis.

Quelquefois il faut aprés qu'ils ſont bien ſaouls & ont le ventre bien plein, qu'ils || rendent gorge au- 297
prés d'eux, ce qu'ils font facillement & ne s'en tiennent pas moins honneſtes & ciuils car eſtant l'ordre ils l'obſeruent comme action de religion ou de ſuperſtition, car telle eſt leur religion de croire à leurs folles

penſées, & aux aduis de leurs charlatans qui ſçauent ſe donner du crédit, & auxquels ils ont tant de croyance, que s'ils auoient obmis la moindre ceremonie de leur ordonnance, ils croiroient auoir commis une grande faute & s'en confeſſeroient miſerables. Il me ſouuient à ce propos auoir leu dans Florimond de Remont, d'une certaine hereſie ou fauſſe religion obſeruée dans l'eſtat de Hollande (à mon aduis) qui permettoit à ſes ſectateurs de mettre en effet (s'ils pouuoient) tout ce qui leur venoit premier en fantaſie, fut honneſte ou non conuenable, car diſant le Sainct Eſprit me l'a inſpiré cela ſuffiſoit pour ſe mettre en beſongne, & Dieu ſçait comme tout alloit au profit des maiſtres Milourds, & au contentement des malins eſprits qui auoient là leur empire.

Auſſi nos Sauuages reuans qu'il nous fallut faire mourir, il ne faudroit point d'autre arreſt pour nous tous mettre à mort, car comme ie viens de dire ils croyent parfaitement leur ſonge, & ne veulent pas qu'on s'en mocque, ny d'aucune de leurs ſingeries pour exhorbitantes qu'elles ſoient, helas il y a aſſez de Chreſtiens qui ne ſont pas moins ſuperſtitieux, & qui adorent leurs penſées & leurs ſonges de la nuict,
298 autant ſuperſtitieuſement || que les Sauuages meſmes, de quoy ſont encore foy beaucoup de bonnes femmes, qui nous en demandent les explications, autant difficilles à donner qu'il y a de difficulté de croire les vaines propheties.

De quelque animal que ſoit le feſtin, la teſte entiere eſt touſiours preſentée au principal Capitaine, ou a un autre des plus vaillans de la trouppe, pour teſmoi-

gner l'eſtime que l'on fait de la vaillance & vertu, comme nous remarquons chez Homere aux feſtins des Heros, c'eſt à dire les Princes ou hommes extraordinairement vertueux & nobles, dans le ſang deſquels eſt meslé ie ne ſçay quoy de diuin, en un mot Heros eſt un homme tres-ſage & genereux, qui a mis à chef quelque ſignalée entrepriſe, qu'on leur enuoyoit quelque piece de bœuf pour honorer leur vertu, ce qui ſemble eſtre un teſmoignage tiré de la nature, puis que ce que nous trouuons auoir eſté pratiqué ès feſtins ſolemnels des Grecs, peuples polis, ſe rencontre en ces Sauuages par l'inclination de la nature ſans cette politeſſe.

Pour les autres conuiez qui ſont de moindre conſideration, ſi la beſte eſt groſſe, comme d'un ours, d'un eslan, d'un grand eſturgeon, de pluſieurs aſſihendos, ou bien de quelqu'un de leurs ennemiz, chacun a un morceau de la beſte, & le reſte eſt demincé dans le broüet. C'eſt auſſi la couſtume que celuy qui fait le feſtin ne mange point pendant iceluy, ains petune, chante ou entre- || tient la compagnie de quelque diſ- 299
cours. I'y en ay veu neantmoins quelqu'uns manger, contre leur couſtume, mais peu ſouuent, car meſme quand un particulier me faiſoit feſtin, moy ſeul ie mangeois & ne pouuois gaigner ſur eux de manger un morceau auec moy, ny pendant que i'eſtois à table, ce qui m'eſtonnoit au commencement, mais depuis i'ay eſté ſçauant en toute leur * ceremonies fondées ſur des imaginations d'eſprit pluſtoſt que ſur des expériences.

Pour dreſſer la ieuneſſe à l'exercice des armes, & les

rendre recommandables par le courage & la proüeſſe, qu'ils eſtiment plus que toutes les richeſſes de la terre, ils ont accouſtumé de faire des feſtins de guerre, & de reſiouiſſance, pendant leſquels les vieillards auec les ieunes hommes, les uns aprés les autres, ayans une hache en main, une maſſe ou quelque autre inſtrument de guerre, font des merueilles (à leur opinion) d'eſcrimer & faire des armes, uſans de paroles menaçantes & de meſpris, comme ſi en effect ils eſtoient aux priſes auec l'ennemy.

Au commencement que ie me trouuay en de ces feſtins, ie ne ſçauois comment bonnement prendre ces eſcrimes, car le taillant de la hache, ou le vent de la maſſe, approchoit par fois ſi prés de mes oreilles que ie ne les trouuois pas bien aſſeurées, de quoy s'aperceuans les Sauuages ils s'en prenoient à rire, & me diſoit Etagon prens courage, car ces eſcrimeurs
300 ont la main tellement aſſeurée || qu'il ne leur arriue iamais de bleſſer nonobſtant le hazard.

Si c'eſt un feſtin de victoire & de triomphe, en faiſant des armes, ils chantent d'un ton plus doux & agreable, les loüanges de leurs braues Capitaines, qui ont bien tué de leurs ennemis de guerre, puis ſe raſſoient & un autre prend la places iuſques à la fin du feſtin que chacun ſe retire, aprés auoir faict les ordinaires remerciemens du pays Onne ottaha, ie ſuis ſaoul, ou ſatani, ie ſuis raſſaſié, en frappant doucement leur ventre de la main ho ho ho Onianné, voyla qui eſt bien. Mais quand ce qu'ils mangent leur agrée vous leur entendez dire de fois à autre à Houygahouy mécha, voyla qui eſt bon, & les Montagnais Tapoué nimitiſon, en verité ie mange.

Ie n'ay point remarqué que nos Huronnes faſſent des feſtins entr'elles, comme font quelquefois en Hyuer les Canadiennes & Montagnaiſes en l'abſence de leurs marys, car comme elles ont peu ſouuent de la viande, & du poiſſon, qui ne ſoit ſceu de leurs domeſtiques, il y a touſiours quelque * hommes dans les cabanes, qui les pourroient accuſer & apporter du trouble entre elles & leur * marys, leſquels quoyque ſans ialouſie, ne trouueroient pas bonnes ces petites friponneries s'ilz n'y eſtoient appellez.

Les Canadiennes & Montagnaiſes ont un moyen plus facile de ſe conſoler & faire leurs petites aſſemblées, car comme leur * || marys ſont à la chaſſe, qui 301
eſt ordinairement pendant les grandes neiges, elles ſe donnent le mot, & ayans chacune choiſy de la meilleure viande, elles en font de roſtie, & de boüillie qu'elles mangent en quantité, le plus ſouuent iuſques à rendre, puis c'eſt à rire, à gauſſer, & faire des contes à plaiſir, qui leur mettent à toutes le cœur à ioye; puis elles ſe font des confeſſions generales de toute leur vie paſſée, ou elles adiouſtent pluſtoſt qu'elles ne diminuent, non par deuotion ou de contrition, mais pluſtoſt pour faire voir qu'elles n'ont pas touſiours eſté nyaiſes ny veſcu en beſtes, comme diſent les femmes mal ſages, ie croy neantmoins qu'en tout cela il y a ſouuent plus de plaiſanteries que de malices, & qu'elles ſont plus plaiſantes que deſ-honneſtes. Ainſi liſons nous en nos Croniques d'un ieune Religieux fort iouial duquel s'eſtant enamouraché certaines femmes ou filles, elles le firent entrer dans leur chambre ſous pretexte de luy donner l'aumoſne, puis l'ayant

enfermé ſous clef le voulurent contraindre de contenter leur deshonneſteté, ce qu'ayant abſolument refuſé, elles l'eſtranglerent & firent mourir miſerablement, ce qui fut ſceu par nos Religieux qui loüerent Dieu, que ce Frere en un aage ſi tendre, ſi gay & iouial de ſon naturel, auoit pû (aſſiſté de la grace de Dieu) reſiſter à la furie de ces femmes.

Ces matrones ont la prudence & le ſoin de briſer
302 leurs aſſemblées auant le retour de || leur* marys, & ſe rendent toutes ſi ſages que vous diriez à les voir qu'elles n'ont toutes de conſolation qu'en la preſence de leurs marys, auſquels elles tiennent de la viande toute preſte, & du boüillon tout chaud, qu'elles leur font aualler quand ils arriuent pour les delaſſer, qui eſt une inuention admirable, car ils tiennent par experience, que quand ils boiuent leur boüillon, ou faute d'iceluy de l'eau chaude allans ou reuenans de la chaſſe, ils n'ont iamais les iambes roides.

Les hommes font auſſi leurs feſtins, & à diuerſes intentions ainſi que font nos Hurons, ou par recreation ou pour gratifier un amy, ou pour obſeruer un ſonge, à la pluſpart deſquels il faut tout manger ou creuer à la peine, & pour pluſieurs autres intentions & reſpects que nous ne ſçauons pas, mais ſi c'eſt pour auoir bonne chaſſe, ils ſe donnent bien de garde que les chiens n'en gouſtent tant ſoit peu; car tout ſeroit perdu & leur chaſſe ne vaudroit rien à leur dire, mais qui croiroit une telle ſottiſe.

Comme le Pere Joſeph le Caron, & l'un de nos freres ſe trouuerent un Hyuer auec eux, un barbare nommé Mantouiſcache, ſongea que Choumin auoit

tué un eslan de la teste duquel il auoit fait festin auec du bled d'Inde qu'il auoit enuoyé querir à Kebec, 8. ou 9. lieuës de luy. Le lendemain il dit son songe à Choumin auant qu'il allast à la chasse, à laquelle il frappa ce iour là mesme un ieune eslan deux fois de son espée, sans || qu'il pû l'aborder ny l'atteindre, pour 303
luy donner un dernier coup, de maniere qu'il fut contrainct (à cause qu'il se faisoit tard) de laisser là sa beste, & s'en retourner à sa cabane, où il conta à son songeur ce qui luy estoit arriué, qui luy respondit qu'asseurement la beste estoit morte, & l'enuoyerent chercher le lendemain matin par un de leur * parens, qui la trouua abbatue à trois lieuës de leur cabane, cent pas d'où elle auoit esté frappée.

Ce fut là une heureuse rencontre pour luy & toute leur famille, car ils se regalerent & se remplirent à plaisir, après auoir enuoyé querir du bled d'Inde à Kebec, qui fut l'accomplissement du songe de Mantouiscache. Je ne veux pas gloser là dessus, mais i'admire que le Diable ayt pû si precisement coniecturer tout ce qui deuoit arriuer, car encor bien que Choumin pû en auoir dit quelque chose par esperance, la chose n'estoit point asseurée, & pouuoit ne point arriuer, car enfin le Diable ne sçait pas les choses futures que par des coniectures, si Dieu ne luy reuele pour la punition de ceux qui ont recours à luy.

Ie m'oubliois de dire qu'aux repas ordinaires de tous nos Sauuages, aussi bien qu'en leurs banquets & festins, on donne à un chacun sa part, d'où vient que s'il y a de la viande ou du poisson à departir, il n'y en a que 3. ou 4. qui ayent ordinairement les meilleurs

304 morceaux, car il n'y en a pas ſouuent pour || tous, & ſi perſonne ne s'en plaint. Pour la ſagamité elle eſt departie egallement à tous, autant au dernier comme au premier auec un tel ordre que tout le monde reſte content.

Des dances, chanſons & autres ceremonies ridicules de nos Hurons.

Chapitre XVI.

Nos Sauuages, & generalement tous les peuples des Indes Occidentales ſont de grands chanteurs, & ont de tous temps l'uſage des dances ; mais ils l'ont à quatre fins : pour agreer à leurs demons, qu'ils penſent leur faire du bien, ou pour faire feſte à quelqu'un de leurs amis ou alliez, pour ſe reſiouyr de quelque ſignalée victoire, ou pour preuenir & guerir les maladies & infirmitez qui leur arriuent. Lorſqu'il ſe doit faire quelques dances, nuds, ou couuerts de leurs brayers, à la diſpoſition du malade, du Medecin, ou des Capitaines du lieu, le cry s'en fait par toutes les ruës de la ville ou village, à ce que tous les ieunes hommes, femmes & filles s'y trouuent à l'heure & iour ordonné, matachiez & parez de ce qu'ils ont de plus beau & precieux, pour faire honneur à la feſte, & obtenir
305 par ces ceremonies l'entiere gue- || riſon d'une telle perſonne malade, qu'ils nomment publiquement, à quoy obeiſſent punctuellement toutes les ieunes gens

mariez ou non mariez, & mesmes plusieurs vieillards & femmes decrepites par deuotion. Les villages circonuoisins ont le mesme aduertissement, & s'y portent auec la mesme affection à la liberté d'un chacun, car on n'y contraint personne.

Cependant on dispose l'une des plus grandes cabanes du lieu, & là estans tous arriuez, ceux qui n'y sont que pour spectateurs, comme sont les vieillards, les vieilles femmes, & les enfants, se tiennent assis sur des nattes contre les establies, & les autres au dessus, le long de la cabane, puis deux Capitaines estans debouts, chacun une tortuë en la main (de celles qui seruent à chanter, & soufler les malades) chantent ainsi au milieu de la dance, une chanson, à laquelle ils accordent le son de leur tortuë; puis estant finie ils font tous une grande acclamation disans, Hé, é, é, é, puis en recommencent une autre, ou repetent la mesme, iusques au nombre des reprises qui auront esté ordonnées, & n'y a que ces deux Capitaines qui chantent, & tout le reste dit seulement, Het, het, het, comme quelqu'un qui aspire auec vehemence, & puis tousiours à la fin de chaque chanson une || haute & longue acclamation disans, Hé, é, é, é. Mais ce qui est loüable en eux est, qu'il ne leur arriue iamais de chanter aucune chanson vilaine ou scandaleuse, comme l'on faict icy, aussi lors que quelque François chantoit & qu'ils luy demandoient l'explication de sa chanson, s'il leur disoit qu'elle estoit d'amour, ou mondaine, ils n'en estoient pas contans, & disoient Danstan téhongniande, cela n'est pas bien, & ne le vouloient point escouter. 306

Toutes ces dances se font en rond, mais les dan-

ceurs ne ſe tiennent point par la main comme par deça, ains ont tous les poings fermez, les filles les tiennent l'un ſur l'autre, esloignez de leur eſtomach, & les hommes les tiennent auſſi fermez, esleuez en l'air, & de toute autre façon en la maniere d'un homme qui menace, auec mouuement & du corps, & des pieds, leuans l'un, & puis l'autre, deſquels ils frappent contre terre à la cadence des chanſons, & s'esleuans comme en demy-sauts, & les filles branslans tout le corps, & les pieds de meſme, ſe retournent au bout de quatre ou cinq petits pas, vers celuy ou celle qui les ſuit, pour lui faire la reuerence d'un hochement de teſte, & ceux ou celles qui ſe demeinent le mieux, & font plus à propos toute ces petites chimagrées, ſont
307 eſtimez entr'eux les || meilleurs danceurs, c'eſt pourquoy ils ne s'y eſpargnent pas, non plus qu'en un feſtin ou quelque bon repas.

Ces dances durent ordinairement une, deux ou trois aprés diſnées, & pour n'y receuoir d'empeſchement des habits, quoy que ce ſoit au plus fort de l'Hyuer, ils n'y portent iamais autres veſtemens, ny couuertures que leurs brayers, ſinon que pour quelqu'autre ſuiet il ſoit ordonné de les mettre bas ; n'oublians neantmoins iamais leurs colliers, oreillettes, & braſſelets, & de ſe peinturer par fois, comme au cas pareil les hommes ſe parent de colliers, plumes, peintures, & autres fatras, dont i'en ay veu eſtre accommodez en maſcarades ou careſme prenant, ayans une peau d'ours qui leur couuroit le corps, les oreilles dreſſées au haut de la teſte, & la face couuerte, excepté les yeux, & ceux-cy ne ſeruoient que de portiers, ou bouffons,

& ne ſe mesloient à la dance que par interualle à cauſe qu'ils eſtoient deſtinez à autre choſe.

Je vis un iour un de ces bouffons entrer proceſſionnellement dans la cabane où ſe deuoit faire la dance, auec tous ceux qui eſtoient de la feſte, lequel portant ſur ſes eſpaules, un grand chien lié & garotté par les iambes, & le muſeau, le prit par celles de derriere, & le rua tant || de fois contre terre qu'il en mourut, eſ- 308
tant mort il l'enuoya appreſter à la cabane voiſine pour le feſtin qui ſe deuoit faire à l'iſſuë de la dance.

Que cela ayt eſté fait ſans deſſein ou pour un ſacrifice, ie n'en ay rien ſceu, car perſonne ne m'en pû donner l'explication.

Si la dance eſt ordonnée pour une malade, à la troiſieſme ou derniere aprés diſnée, s'il eſt trouué expedient, ou ordonné par Loki, elle y eſt portée, & en l'une des repriſes, ou tour de chanſon, on la porte, en la ſeconde on la faict un peu marcher & dancer, la ſouſtenant par ſous les bras : & à la troiſieſme, ſi la force luy peut permettre, ils la font un peu dancer d'elle meſme, ſans ayde de perſonne, luy criant cependant touſiours à pleine teſte : Etſagon outſahonne achieteque anatetſence ; c'eſt à dire, prend courage femme, & tu ſeras demain guerie, & aprés les dances finies, ceux qui ſont deſtinez pour le feſtin y vont, & les autres s'en retournent en leurs maiſons.

Il ſe fit un iour une dance de tous les ieunes hommes, femmes, & filles toutes nuës en la preſence d'une malade, à laquelle il fallut (traict que ie ſçay comment excuſer ou paſſer ſous ſilence) qu'un de ces ieunes hommes luy piſſaſt dans la bouche, & qu'elle auallaſt

309 cette eau, com- || me elle fit auec un grand courage, esperans en receuoir guerison : car elle mesme desira que le tout se fit de la sorte, pour accomplir, & ne rien obmettre du songe qu'elle en auoit eu la nuit precedente : que si pendant leur resuerie il leur vient encore en la pensée qu'on leur fasse present d'un chien blanc, ou noir, ou d'un grand poisson pour festiner, ou bien de quelque chose à autre usage, à mesme temps le cry s'en faict par toute la ville, afin que si quelqu'un a une telle chose qu'on specifie, qu'il en fasse present à la malade, pour le recouurement de sa santé : ils sont si secourables qu'ils ne manquent point de la trouuer, bien que la chose soit de valeur ou d'importance entr'eux, aymans mieux souffrir & auoir disette des choses que de manquer au besoin à un malade necessiteux, ou qui aye enuie de quelque chose qui soit en leur puissance*.

Pour exemple, le Pere Joseph auoit donné un chat à un grand Capitaine, comme un present tres rare, car ils n'ont point de ces animaux. Il arriua qu'une malade songea que si on luy auoit donné ce chat qu'elle seroit bien-tost guerie. Ce Capitaine en fut auerty, qui aussi-tost luy enuoya son chat bien qu'il l'aymast grandement, & sa fille encore plus, laquelle se voyant
310 priuée de cet animal, qu'elle aymoit || passionnement, en tomba malade & mourut de regret, ne pouuant vaincre & surmonter son affection, bien qu'elle ne voulut manquer à l'ayde & secours qu'elle deuoit à son prochain, ce qui nous est d'un grand exemple.

Pour recouurer nostre dé à coudre qui nous auoit esté desrobé par un ieune garçon, qui depuis le donna

à une fille, ie fus au lieu où se faisoient les dances, & ne manquay point de l'y remarquer, & le rauoir d'une fille qui l'auoit pendu à sa ceinture auec ses autres matachias, & en attendant l'issuë de la dance, ie me fis repeter par un Sauuage l'une des chansons qui s'y disoient, dont en voicy une partie :

Ongyata éuhaha, ho, ho, ho, ho, ho,
Eguyotonuhaton, on, on, on, on, on,
Eyontara éintet, onnet, onet, onet,
Eyontara éintet à, à, à, onnet, onnet,
onnet, ho, ho, ho.
(Faut repeter chacune ligne deux fois).

Ayant descrit ce petit eschantillon d'une chanson Huronne, i'ay creu qu'il ne seroit pas mal à propos de descrire encore icy partie d'une autre chanson, qui se disoit un iour en la cabane du grand Sa || gamo des 311
Souriquois, à la loüange du Diable, qui leur auoit indiqué de la chasse, ainsi que nous apprend l'escot qui s'en dist tesmoin auriculaire, & commence ainsi :

Haloet, ho, ho, hé, hé, ha, ha, haloet, ho, ho, hé.

Ce qu'ils chantent par plusieurs fois : le chant est sur ces notes :

Re, fa, sol, sol, re, sol, sol, fa, fa, re, re, sol, sol, fa, fa.

Une chanson finie, ils font tous une grande exclamation, disans *Hé*, puis recommencent une autre chanson, disans :

Egrigna hau, egrigna hé, hé, hu, hu, ho, ho, ho,
Egrigna, hau, hau, hau.

Le chant de cette cy eſtoit : *Fa, fa, fa, ſol, ſol, fa, fa, re, re, ſol, ſol, fa, fa, fa, re, fa, fa, ſol, ſol, fa.*

Ayans faict l'exclamation accouſtumée, ils en commencerent une autre qui chantoit :

Tameia alleluia, tameia à dou veni, hau, hauhé, hé.

312 || Le chant eſtoit : *ſol, ſol, ſol, fa, fa, re, re, re, fa, fa, ſol, fa, ſol, fa, fa, re, re.*

Les Braſiliens en leurs ſabats, font auſſi de bon' accords, comme

Hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé, hé.

Auec cette notte :

Fa, fa, ſol, fa, fa, ſol, ſol, ſol, ſol, ſol.

Et cela faict s'eſcryoient d'une façon, & hurlement eſpouuentable, l'eſpace d'un quart d'heure, & ſautoient en l'air auec violence, iuſques à en eſcumer par la bouche, puis recommencerent la muſique, diſans :

Heu, heüraüre, heüra, heüraüre, heüra, heüra, ouck.

La notte eſt : *Fa, mi, re, ſol, ſol, ſol, fa, mi, re, mi, re, mi, ut, re.*

313 || Dans le païs de nos Hurons, il ſe faict auſſi des aſſemblées de toutes les filles d'un bourg auprés d'une malade, tant à ſa priere, ſuyuant la refuerie qu'elle en aura eüe, que par l'ordonnance de Loki, pour ſa ſanté & gueriſon. Les filles ainſi aſſemblées, on leur demande à toutes, les unes aprés les autres, celuy qu'elles veulent des ieunes hommes du bourg, pour dormir auec elles la nuict prochaine : elles en nomment cha-

cune un, qui ſont auſſi toſt aduertis par les maiſtres de la ceremonie, leſquels viennent tous au ſoir en la preſence de la malade, dormir d'un bout de la cabane à l'autre, chacun auec celle qui la * choiſi, & paſſent ainſi toute la nuict, pendant que deux Capitaines aux deux bouts du logis, chantent & ſonnent de leur tortuë du ſoir au lendemain matin, que la ceremonie ceſſe. Dieu vueille abolir une ſi damnable & mal-heureuſe ceremonie, auec toutes celles qui ſont de meſme aloy, & que les François, qui les fomentent par leurs mauuais exemples, ouurent les yeux de leur eſprit, pour voir le compte tres-eſtroict qu'ils en rendront un iour deuant Dieu.

|| *De leur mariage & concubinage, & de la difference qu'ils y apportent.* 314

Chapitre XVII.

Nous liſons que Ceſar, Prince accomply & doüé d'une honneſteté & pudeur admirable, loüoit grandement les Allemans, d'auoir eu en leur ancienne vie ſauuage telle continence, qu'ils reputoient choſe tres-vilaine à un ieune homme, d'auoir la compagnie d'une femme ou fille auant l'aage de vingt ans, & Solon Salamain commanda par ſes loix aux Atheniens, que nulle * ozaſt ſe marier qu'il n'euſt auſſi attaint l'aage de vingt ans, & le bon Lycurgus ordonna aux Lace-

demoniens, de ne prendre femme qu'ils n'euſſent accomplis les 25. ans, mais le Philoſophe Protheus, prohiba aux Egyptiens, de ne contracter mariage, qu'ils n'euſſent paſſé les trente, tellement que ſi quelqu'un s'auançaſt à prendre femme auant le temps ainſi limité, eſtoit decreté & commandé par la loy, de chaſtier publiquement le pere, & d'eſtimer les enfans non legitimes.

C'eſt ſans difficulté qu'on peut approuuer ces loix pour bonnes ou pour mauuaiſes, loüables en une choſe & dangereuſes en l'autre, mais à les prendre comme on voudra, touſiours les infideles & les Payens
315 meſmes, ſe ſont faicts || admirer des Chreſtiens, comme plus retenus & continens. Et quoy peur de ſcandale on eſt auiourd'huy contrainct de marier des enfans à des enfans, qui n'engendrent que d'autres enfans foibles & delicats, d'où il arriue tant d'employ pour les medecins, mais il vaut mieux ſe marier que bruſler, dit l'Apoſtre, & faire une choſe licite qu'illicite, car d'y apporter un reglement, la couſtume eſtant tournée en habitude, elle s'eſt renduë irremediable, & comme paſſée en loy, & d'en poſer d'autres, ſi les Legislateurs les obſeruoient eux-meſmes, elles ne ſeruiroient que pour chaſtier les petits & donner l'eſſor aux grands du monde, qui croyent que toutes choſes leur ſont permiſes, pour ce que les loix ſont ſemblables aux toiles des araignées, diſoit Solon, en tant * qu'en icelles, il n'y a que les pauures & debiles, qui y ſoient prins, mais les riches & puiſſans les rompent & deſtruiſent.

La ieuneſſe entre nos Hurons, Quicunontateronons

& autres peuples ſedentaires, a un peu trop de liberté au vice, car les ieunes hommes ont licence de s'addonner au mal ſi toſt qu'ils peuuent, & les filles de ſe proſtituer ſi toſt qu'elles en ſont capables, neantmoins ie peux dire auec verité, de n'y auoir iamais veu donner un ſeul baiſer, n'y veu faire un geſte ou regard impudique, & pour cette raiſon i'oſe affirmer qu'ils ſont moins ſuiect* à ce vice que l'on n'eſt par deça, dont on peut attribuer la cauſe non à la Loy, car auant nous ils n'en auoient encor receu aucune, mais à leur nudité || principallement de la teſte, partie au 316
deffaut des eſpiceries & du vin, & partie à l'uſage ordinaire qu'ils ont du petun, la fumée duquel eſtourdit les ſens & monte au cerueau, & puis pour le peu d'attraicts de ces obiects, plus degouſtans que rauiſſans, à quiconque a tant ſoit peu de retenue, & l'œil aucunement chaſte.

Les ieunes hommes qui ne ſe veulent point marier, ny obliger à une femme, tiennent ordinairement des filles à pot & à feu, qui leur ſeruent en la meſme maniere que s'ils en eſtoient les marys, il n'y a que le ſeul nom de difference, car ils ne les appellent point Atenonha, femme, ains Aſqua, compagne ou concubine, & viuent enſemble autant long-temps qu'il leur plaiſt, ſans perdre ny les uns ny les autres la meſme liberté qu'ils auoient de courir les cabanes, & ſans ceſte licence de chercher amis, ie croy que beaucoup de filles reſteroient vierges & ſans marys, pour eſtre le nombre plus grand que celuy des hommes à mon aduis, il en eſt preſque de meſme en France, où les guerres conſomment une infinité d'hommes, de là

vient que l'on y a bafty plus de monafteres de filles depuis trente ans ença, qu'il ne s'y en eftoit eftably mil ans auparauant, de quoy Noftre Seigneur reçoit gloire & fes efpouzes le Paradis.

Quand un ieune homme veut auoir une fille en mariage, il faut qu'il la demande à fes pere & mere, fans le confentement defquels la fille n'eft point à luy, bien que le plus fouuent la fille ne prend point leur confentement ny aduis, finon les plus fages. Ceft amant
317 voulant || faire l'amour à fa maiftreffe & acquerir fes bonnes graces, il fe peinturera le vifage & s'accommodera de fes plus beaux matachias, puis prefentera à fa maiftreffe quelque * colliers, braffelets ou oreillettes de pourceleine, & fi la fille a ce feruiteur aggreable, elle reçoit ces prefens, cela faict, ceft amoureux viendra coucher auec elle 3. ou 4. nuicts, & iufque là il n'y a point encore de mariage parfaict, ny de promeffe donnée, pour ce qu'après ce dormir il arriue affez fouuent que l'amitié fe refroidit & que la fille qui a fouffert ce paffe droict n'affectionne pas pour cela ce feruiteur, & faut après qu'il fe retire fans plus parler de mariage, comme il arriua de noftre temps à un ieune homme de la bourgade de Saint Nicolas ou Touenchain congedié par la feconde fille du grand Capitaine Auoindaon, de quoy le pere mefme fe plaignit à nous bien qu'il ne la voulut contraindre de paffer outre au mariage qu'il eut fort defiré.

Les parties eftans d'accord & le confentement des pere & mere donné, on procede à la ceremonie du mariage, par un feftin où tous les parens & amis des accordez font inuitez. Tout le monde eftant affemblé

& chacun en ſon rang aſſis ſur ſon ſeant, le pere de la fille ou le maiſtre de ceremonie à ce deputé, dit hautement deuant toute l'aſſemblée, comme tels & tels ſe marient enſemble & qu'à cette occaſion a eſté faicte cette aſſemblée & ce feſtin, à quoy tous reſpondent ho onnianne, voila qui eſt bien.

Le tout eſtant approuué & la chaudiere nette || chacun ſe retire, aprés auoir congratulé les nouueaux mariez d'un ho, ho, ho, puis ſi c'eſt en Hyuer (à cauſe que pour lors les meſnages ſont fournis de ce qui leur eſt neceſſaire) chaque femme eſt tenuë de porter à la nouuelle mariée un faiſſeau de bois pour ſa prouiſion, d'autant qu'elle ne le pourroit pas faire ſeule, & auſſi qu'il luy conuient vaquer à d'autres choſes pour ſon nouueau meſnage, qui eſt touſiours aſſez riche, puiſqu'il eſt aſſorty du contentement & de la paix, qui en eſt la principale piece. 318

Ceſte courtoiſie des femmes, ne ſe pratique point enuers toutes les nouuelles mariées, ny en toutes les Prouinces, mais i'ay appris qu'en quelque Prouince de noſtre meſme Amerique la couſtume eſtoit que les parens leur portoient chacun ſa piece de meſnage & de leur emmeublement, qui eſt une choſe fort commode, & que nous voyons pratiquer en quelque contrée de la Germanie.

Or il faut notter qu'ils gardent trois degrez de conſanguinité dans leſquels ils n'ont point accouſtumé de faire mariage : ſçauoir eſt du fils auec ſa mere, du pere auec ſa fille, du frere auec ſa ſœur & du couſin auec ſa couſine, comme ie recognu appertement un iour que ie monſtré une fille à un Huron & luy demanday ſi

elle eſtoit ſa femme ou ſa concubine, lequel me reſpondit qu'elle n'eſtoit ny l'une ny l'autre, ouy bien ſa couſine & qu'ils n'avoient pas accouſtumé de coucher
319 auec celles qui leur eſtoient ſi proches parentes, qui || eſt une obſeruation fort louable en comparaiſon de certains Gentils du Peru auant leur conuerſion, leſquels ſe marioient indifferemment à qui que ce fuſt, ſœurs, filles & meſmes à leurs meres. Mais hors cela toutes choſes ſont permiſes à nos Huronnes & à leurs voiſines.

De douaire il ne s'en parle point, non plus que de trouſſeaux, ni de poſſeſſions, & encore moins d'argent, auſſi quand il arriue diuorce, le mary n'eſt tenu de rien, ny la femme de luy rendre compte, chacun prenant ce qui luy appartient, qui n'eſt pas ſouuent grand choſe, un peu de fourrures, un peu de raſſades & quelque * eſcuelles. Item voyla tout, car les richeſſes principales qu'ils demandent en la perſonne qu'ils recherchent, ſont celles de l'eſprit & non de la terre, car mieux vaut un homme ou une fille ſans argent que de l'argent ſans homme ou fille vertueuſe, c'eſt le ſentiment de tous les bons Chreſtiens, qui s'accordent en cela auec tous les barbares.

Neantmoins ſi à ſucceſſion de temps il prenoit enuie à l'un de nos barbares, de repudier ſa femme pour quelque ſuiect que ce ſoit, comme il n'y a point eu de contrat paſſé par deuant Notaires, auſſi eſt-il facile de rompre leur mariage, & ſuffit au mary de dire aux parents de ſa femme & à elle-meſme, qu'elle ne vaut rien & qu'elle ſe pouruoye ailleurs, ce qu'elle faict, du moins elle ſort & vit en commun comme les autres, iuſques à ce que quelqu'autre la recherche, & non

ſeulement les hommes procurent ce diuorce quand les femmes leur en ont donné || quelque ſuiſt, mais 320
auſſi les femmes quittent quelquefois leurs marys quand ils ne leur agreent point, ou qu'elles ayment un autre, tellement qu'il s'y en trouue qui ont eu quantité de marys, leſquels marys ſe remarient à d'autres femmes, & les femmes à d'autres hommes, le tout ſans difficulté & ſans ialouſie, qu'un autre ioüiſſe de leur couche. Il n'y a que pour les enfans leſquels ils partagent ordinairement par moitié, les filles à la mere, & les garçons au pere, ainſi qu'ils iugent expedient, car ils ne ſuiuent pas touſiours un meſme ordre entr'eux pour c'eſt * egard.

Les Montagnais & Canadiens obſeruent bien une partie des ceremonies des Hurons en leurs amourettes & mariages, mais encore ont-ils quelques choſes de particulieres & plus honneſtes, qui ne ſont neantmoins propres qu'à des barbares, & gens qui ne fuyent pas le hazard de tomber au péché.

Quand un ieune Montagnais deſire auoir une fille en mariage, il hante ſimplement ſa cabane peinturé & enioliué de diuerſes couleurs, & luy declare l'amour qu'il a pour elle, & elle au reciproque luy teſmoigne de l'affection, ſi elle a ſes entretiens aggreables, ſinon elle luy donne ſon congé. Eſtant le bien-venu il luy fait quelque preſent, lequel elle reçoit pour arre de ſon affection, cela faict cet amoureux viendra coucher auec elle, lorſqu'il luy plaira, non de nuict, mais en plein iour, enueloppez tous deux d'une couuerture, ſans ſe toucher, car il n'eſt pas permis de faire rien d'indecent, mais || ſeulement s'entretenir & diſcourir 321

de leur amour en la preſence de tout le monde & non point en cachette.

Le ieune homme aggreant à la fille & la fille au garçon, il en parle à ſes pere & mere, & à leur deffaut à ſes plus proches parens, & ſes parens à ceux de la fille, qui conſiderent auant de rien conclure, le perſonnage & ſon humeur, s'il n'eſt point pareſſeux, querelleur, mauuais chaſſeur, ou addonné aux femmes, car encor que ce dernier vice ne ſoit point en meſpris chez eux, ſi ne font point eſtat de ceux qui s'y addonnent.

Or de meſme que l'on s'informe des garçons & de leur * deffauts, la meſme enqueſte ſe faict pour les filles & de leurs imperfections, l'on voit s'y * elle eſt * point une coureuſe, une caioleuſe ou une desbauchée addonnée aux hommes, car de telles filles ils n'en font eſtat non plus que des chiennes (ainſi les appellent ils). L'on demande auſſi ſi elle eſt * point une pareſſeuſe, querelleuſe, menteuſe ou acariaſtre, car pour rien ils n'en voudroient, ſi elle trauaille bien proprement aux petits ouurages qu'elle a à faire, comme eſcuelles d'eſcorces, raquettes à courir les neiges & veſtements, ayans tous deux les conditions requiſes, les peres & meres prennent iour pour les marier, & en attendant le temps expiré, les parents de la fille avec la fille meſme, trauaillent aux robes pour les futurs eſpoux & à diſpoſer tout ſon emmeublement, qui n'arriue pas iuſques dans l'excés, car ie vous aſſeure que quand elles ont une couuerture, une
322 chaudiere & quelques eſcuelles d'eſcorces || les voyla prou contentes & riches.

Pour le garçon il eſt auſſi reciproquement aſſiſté de ſes parens, car ſon pere luy fournit d'un canot d'eſcorce auec les auirons, de quelques rets & filets pour la peſche, d'une hache, d'une eſpée, d'un arc & fleches, mais ce qui eſt excellent & qui teſmoigne en effect une douce & amiable ſociété en ceux qui n'ont iamais eu de pedagogue que la ſimple nature, eſt qu'un chacun des parens & amys des futurs eſpoux vont à la peſche ou à la chaſſe ſelon la ſaiſon, pour faire le feſtin des nopces, où au iour aſſigné, tous les parens s'eſtans aſſemblez & l'eſpouſée parée d'une belle robe neuue bien matachiée & le viſage huylé & peint de diuerſes couleurs, elle en faict autant à ſon futur mary, qui s'en tient d'autant plus beau qu'il eſt mieux coloré & barré d'huiles & de peintures.

Toute la ceremonie ſe paracheue au feſtin, où chacun taſche de ſe conſoler, aprés lequel, le gendre demeure de famille avec ſa femme au logis de ſon beau pere ou de ſa belle mere, & ne s'en retire que pour quelque different ou meſintelligence. Ils ne prennent auſſi ordinairement que chacun une femme, bien qu'il s'y en eſt rencontré qui en ont eu iuſques à 3. ou 4. mais fort rarement, ſinon un qui en auoit iuſques à 7. en diuers endroits, ce qui ne ſe voit iamais parmy nos Hurons, qui ont auec leur femme toute liberté de courir aux autres (mais ſans violence aucune) ce que n'ont pas nos Montagnais, qui meſpriſent d'ailleurs ces hommes chargez de pluſieurs femmes, comme ennemis de l'honneſteté.

|| Mais comme il eſt impoſſible qu'il n'y arriue 323
quelquefois des diſgraces dans un mariage, nos Mon-

tagnais pour paiſibles qu'ils ſoient, chaſſent aucune fois leur* femmes au loin, mais par le moyen de leurs amis, ils ſont facilement reconciliez & ſe remettent enſemble, ce qui ne ſe faict pas ſi ayſement parmy nos Hurons, où un chacun a bien toſt trouué party quand l'un des deux abandonne l'autre.

De la naiſſance, & de quelque ceremonies que les Sauuageſſes pratiquent à l'endroit des enfans nouueaux nais. De l'amour que les peres ont pour eux & de l'impoſition des noms & ſurnoms.*

Chapitre XVIII.

Nonobſtant que les femmes voyent d'autres hommes que leurs maris & les maris d'autres femmes que les leurs, ſi eſt-ce qu'ils ayment tous grandement leurs enfans, gardans cette loy que la nature a entée ès cœurs de tous les animaux d'en auoir le ſoin.

Or ce qui faict qu'ils ayment leurs enfans plus qu'on ne faict par deça, eſt à mon aduis qu'ils ſont le ſupport des peres & meres en leur vieilleſſe, ſoit pour les ayder à viure, ou bien pour les deffendre de leurs ennemis, & la nature conſerue en eux ſon droict tout entier pour ce regard. à cauſe de quoy ce qu'ils ſou-
324 haitent le plus || eſt d'auoir nombre d'enfans, pour eſtre tant plus forts & aſſeurez de ſupport au temps de maladie ou de vieilleſſe, & neantmoins entre les Hurons les femmes n'y ſont pas ſi fecondes que par

deça : peut-eſtre à cauſe de tant d'amis ou du climat, ou pour autre raiſon que ie ne cognois point, non plus que pour celles qui donnent dauantage d'enfans aux Françoiſes qu'aux Eſpagnoles & Italiennes.

La femme eſtant preſte d'accoucher toute la ceremonie qu'ils y apportent n'eſt pas grande & les preparatifs encore moins curieux, car ils plantent ſimplement 4. ou 5. baſtons en un coin de la cabane, qu'ils entourent de peaux & couuertures, comme un habitacle dedans lequel ils couchent la malade à platte terre, ou pour le plus ſur quelque* fourrures ou rameaux de ſapin, & là elle faict ſon fruict aſſiſtée de quelque vieille qui luy ſert de ſage-femme, il y en a qui accouchent d'elles-meſmes & en peu de temps, & peu meurent de ce trauail, qui leur ſemble eſtre moindre qu'aux femmes delicates de par-deça.

L'enfant eſtant nay, le premier office qu'il faict eſt de ſonner la trompette en pleurant, pour dire qu'entrant au monde il entre à la guerre, comme en effect ce monde n'eſt qu'une guerre continuelle, un ſeiour de miſeres, & une vallée de larmes, où à peine auons nous gouſté de la vie qu'il faut gouſter de la mort.

Il y en a qui ont remarqué que ſi l'enfant eſt masle il profere dés auſſitoſt A, & E ſi c'eſt une femelle, comme ſi chacun en ſon ſexe ac- || cuſoit Adam & Eue, 325
d'où nous tirons toutes nos miſeres & calamitez, mais cela vient d'une autre cauſe que les medecins ſçauent & que ie ne peux expliquer.

En quelque contrée dés l'inſtant de la naiſſance de l'enfant, on leur frotte tout le corps d'huyle & de peintures comme au Breſil, & parmy nos Canadiens

mesme les meres leur peignent le visage de noir, aussi bien qu'en la mort de leurs parens, comme si entrant au monde il faloit des-ia penser au trespas, car le noir signifie deüil & tristesse.

Il y en a qui leur font aualer de la graisse fondue ou de l'huyle, sitost qu'ils sont sortis du ventre de leur mere, ie ne sçay à quel dessein ny pourquoy sinon que le diable (singe des œuures de Dieu) leur ait voulu donner cette inuention pour contrefaire en quelque chose le S. Baptesme ou la Confirmation.

Les Canadiennes leur tordent aussi les deux genoüils en dedans leur faisant tourner les deux talons en dehors, en sorte que en marchant ils iettent les orteils en dedans & les talons en dehors, & ce afin qu'ils prennent leur ply, & qu'estans grands ils puissent plus facilement & commodement porter leurs raquettes & se tenir auec plus de fermeté dans les canots quand il faut estre debout, & en effect nous trouuons par experience qu'ils ont raison, & qu'ils les portent mieux que les François, qui iettent tousiours la pointe du pied en dehors, & par ainsi font que la queuë de leurs
326 raquet- || tes allans en dedans, les entrelassent souuent & se laissent tomber, comme il m'a pensé quelquefois arriuer au commencement que i'y estois moins stilé, où les Sauuages au contraire ont tousiours la queuë de leurs raquettes en dehors, & hors de crainte de pouuoir marcher dessus & s'entretailler comme nous faisons, dont nos cheuilles pourroient souuent dire des nouuelles, chaussez de sandalles de bois comme nous sommes & peu souuent de cuirs.

L'usage de porter des oreillettes est tellement an-

cien, qu'il eſt dit de Job qu'aprés ſon affliction, ſes parens & amis ſe conioüiſſans de ſa conualeſcence, luy firent preſent chacun d'une brebis, & d'un pendant d'oreille de fin or. Nos Sauuages les ont fort en uſage, non d'or ny d'argent qu'ils ne cognoiſſent point, mais de quoy que ce ſoit, c'eſt pourquoy la femme dés qu'elle eſt accouchée, ſuiuant la couſtume du païs, perce les oreilles de ſon petit en un, deux, trois, quatre ou cinq endroits, auec une aleine ou un os de poiſſon, non ſans quelque compaſſion & apprehenſion de leur faire douleur, mais peur qu'attendant plus tard les maux leurs * ſoient plus ſenſibles & inſupportables, puis y met des tuyaux de plumes ou autre choſe pour entretenir les trous, eſtant guéris ils y pendent des patinotres de porceleines ou autres bagatelles, & pareillement à ſon col quelque petit qu'il ſoit.

Apres que toutes les petites ceremonies ont eſté faictes à l'enfant nouueau né, on faict le feſtin || aux 327
amis où la tarte & le bon vin n'eſt point eſpargné icy, ny le petun & la ſagamité là. Mais pour l'impoſition des noms, ils les donnent par tradition, c'eſt à dire, qu'ils ont des noms en grande quantité, leſquels ils choiſiſſent & impoſent à leurs enfans, aucuns deſquels ſont ſans ſignification & les autres auec ſignification, qu'ils diſent rarement à quiconque leur demande, car il ſont autant retenus à dire leur propre nom, comme libres de dire celuy des autres.

Ie veux bien aduertir auſſi les nouueaux François qui vont entr'eux que s'ils ne ſont ſoigneux de leur dire leur propre nom dés leur arriuée, que les Sau-

uages ne manqueront pas de leur en impoſer de ceux qu'ils croiront leur mieux conuenir.

A ce ieune garçon qui vint demeurer auec nous dans le païs des Hurons à cauſe qu'il eſtoit ieune, petit & fretillant, ils l'appellerent *Auhaitſique*, qui veut dire petit poiſſon. A un autre François un peu turbulant & leger de la main, ils luy donnerent le nom de *Houaonton*, qui ſignifie faſcheux & querelleur. A moy ils m'auoient donné le nom de grand Chef de guerre, ie ne ſcay par quelle raiſon (car ie n'auois ny eſpée ny mouſquet) ſinon que ie n'aprehendois aucun peril ny danger, ou pour la recommandation des chefs de l'habitation, leſquels auoient de l'affection & du reſpect particulier pour moy qui eſtois le moindre de tous nos frères.

Après que i'eu ſçeu par le moyen du Truche-
328 || ment Bruslé & du ſieur du Vernet la ſignification de ce nom nullement conuenable à un pauure frere Mineur, ie leur dis qu'il m'appelaſſent par mon propre nom Gabriel, comme ils faiſoient mes deux autres confreres Ioſeph & Nicolas, ce qu'ils firent, ſinon par les champs & parmy les autres nations qu'ils uſoient du mot *Garihouanne*, grand Capitaine. On dit que les Roys du Péru, auoient accouſtumé de prendre les noms des principaux animaux, des principales plantes ou des plus belles fleurs de leur païs, pour donner à entendre & s'inſtruire eux-meſme * que comme ces choſes excelloient par deſſus celles de leur eſpèce, il falloit de meſme qu'ils paruſſent plus excellemment vertueux que tous les autres hommes du commun. Auſſi ce nom que mes Hurons m'auoient impoſé,

m'obligeoit à une plus exacte pratique de la vertu, non en paroles ſeulement, mais à la patience & à ſouffrir genereuſement les choſes qui contrediſoient à mon eſprit & deſplaiſoient à mes ſens, car pour la guerre contre les hommes elle n'eſtoit pas de mon gibier.

I'ay cogneu un homme d'entr'eux qui ſe nommoit *Onniannetani*, qui veut dire ie ſuis empeſché, un autre *Tarhy*, arbre, ie penſois au commencement qu'il voulait dire Tharé, le nom du pere d'Abraham, mais ie me meſprenois auec eux. Aucuns portent le nom de quelque animal, autres des montagnes, & valées, du vent, ou de quelque || partie du corps hu- 329
main, & un qui s'appelloit Joſeph, mais ie n'ay pû ſcauoir qui luy auoit impoſé ce nom là, & peut eſtre que parmy un ſi grand nombre de noms qu'ils ont en uſage, il s'y en peut trouuer quelqu'uns approchans des noſtres, ou par rencontre ou a deſſein.

L'on tient que nos Montagnais ont cela de particulier qu'ils impoſent ſouuent deux noms à leurs enfans & quelquefois trois comme celuy qui fut nommé *Mahican, Atic, Ouche*, Loup, Cerf, Canot. Puis Choumin, Raiſin, Atic, Crapaut, Petitchiouan, la Mer monte, Amiscouecan, Vieille robe de Caſtor, & pluſieurs autres ſortes de noms à la fantaſie des parens, car auſſitoſt eſt donné le nom d'un oyſeau, ou d'une beſte, à l'enfant comme d'une autre choſe matérielle ou impropre.

I'ay quelquefois ruminé en moy meſme d'où pouuoient proceder ou deriuer les ſurnoms de nous autres Chreſtiens, veu qu'ils ne ſont pas ordinairement en uſage chez les Juifs, Payens & Infidelles, deſquels

nous ſommes deſcendus, car en fin nous auons tous pris naiſſance d'Eue & d'Adam, des Juifs ou des Gentils, & aſſeurement des enfans de Noël *, & ay creu, que pluſieurs ont eſté impoſez par le vulgaire, ou pour quelque action, ou pour quelque accident, & que
330 d'autres s'en ſont impoſez d'eux meſmes || prenans des noms de guerre, de ville ou de Seigneurie, enſeueliſſans par ce moyen le leur ancien, mais ie croy, & il y a bien de l'apparence que nos ſurnoms ſont pour la pluſpart les noms propres de nos anciens parens auant qu'ils fuſſent faicts Chreſtiens, auſquels on impoſoit un nouueau nom au Sainct Bapteſme, & le leur propre qu'ils auoient auparauant leur a ſeruy de ſurnom, qui eſt venu iuſques à nous de pere en fils, ainſi que nous pratiquons encores de preſent enuers pluſieurs de nos Canadiens conuertis, auſquels nous auons laiſſé leur ancien nom ſauuage pour ſurnom.

Car que veulent dire la pluſpart de nos ſurnoms, perſonne n'en ſçauroit rien dire, non plus que des noms des Payens, & Sauuages dont nous ignorons les loüanges, ou bien il faudroit qu'eux meſmes nous en donnaſſent l'explication, car ils en ont peu ſans ſignification, & ſi on conſidere de prés on trouuera que iamais nos anciens qui ont impoſé les premiers noms aux hommes, n'en ont donné aucun ſans conſideration, & qui n'aye ſignifié quelque choſe, comme i'ay dit, laquelle ſignification n'eſt point venuë iuſques à nous.

Or le nom que nos Sauuages ont impoſé à leurs enfans en la naiſſance leur reſte touſiours, ſinon que pour quelque occaſion particuliere & remarquable on

leur change, ou qu'on leur en adiouſte encore un autre de vitupere ou d'honneur, comme i'ay dit en la || reſurrection des valeureux Capitaines morts entre 331
les neutres, où l'on faict reuiure leur memoire.

Nous auons appris du ſieur Champlain qu'il y eut un Sauuage de ſa cognoiſſance qui par conſideration voulut changer ſon premier nom en celuy de Loup & Cerf, on luy en demanda la raiſon & pourquoy il auoit pris les noms des deux animaux ſi contraires, il reſpondit qu'en ſon païs il n'y auoit beſte ſi cruelle que le loup, & animal plus doux que le cerf, & qu'ainſi il ſeroit bon, doux & paiſible enuers un chacun n'eſtant point offencé, mais que s'il eſtoit outragé, il ſeroit furieux & vaillant, & ne pardonneroit à perſonne, non plus que le loup au cerf, quand il le tient arreſté.

I'ay deſia dit en quelque endroit de ce volume la force des femmes Sauuageſſes, & comme elles accouchent ſans grand trauail, du moins qui paroiſſe, mais ie repete de rechef qu'elles ſont admirables, car elles n'ont pas ſi toſt mis un enfant au monde, qu'elles ſont encores pluſtoſt ſur pieds, vont au bois, vont à l'eau, & font tout le reſte de leur petit meſnage comme ſi de rien n'auoit eſté, de ſe geindre point de nouuelle, & de faire la delicate encore moins. On ſe rit plaiſamment en France du caquet des accouchées, où toutes ſortes de differens diſcours s'eſtalent & ſe deuident, car l'une y parle de ſon mary, & l'autre de ſa ſeruante, du four, & du moulin, & du marché, des halles. O mon Dieu quel || cliquetits, il n'y a que les 332
plus ſpirituelles qui parlent un peu de Dieu mais en-

core ſobrement, car la mode & les collets, la iuppe, & les ſouliers ont là leur empire.

Un certain François fit un iour diuers interrogats à une ieune femme nouuellement releuée de ſes couches, ſur ce qu'elle n'auoit point paruë enceinte ny groſſe, guere plus qu'à ſon ordinaire (c'eſt que i'ay admiré entre nos Huronnes), ne s'eſtoit point plainte, & n'auoit point gardé la chambre, comme font les femmes de France. A cela toutes ſe prirent à rire, diſans que les Françoiſes eſtoient bien pareſſeuſes, & auoient bien peu de courage que pour auoir mis un enfant au monde elles vouluſſent tenir le lict, elles deuroient taſcher (dirent-elles) d'accoucher en Hyuer afin de faire comme les ours, qui ſe tiennent quatre ou cinq mois enfermez de peur du froid.

Et comme noſtre frere Geruais eſtoit un iour aupres du Sauuage Napagabiſcou malade dans ſa cabane, ſortit d'aupres de luy la femme de ce bon homme pour aller faire ſes couches à la cabane voiſine, mais auec tant de prudence que perſonne ne s'apperceut de ſon incommodité, non pas meſme ſon mary, que le lendemain matin que ſa belle-ſœur apporta une petite fille que Dieu luy auoit donnée, de quoy ils furent tous eſtonnez car perſonne ne s'eſtoit apperceu de ſa groſſeſſe, ny le frere Geruais qui demanda à cette femme,
333 mais un peu trop ſimplement ſi cette || fille eſtoit d'elle, laquelle luy reſpondit en riant que ouy (car il n'y auoit que 4. ou 5. mois qu'elle eſtoit accouchée) & puis dit & quoy les femmes de France en ont elle * ſi ſouuent, non dit le Religieux que d'année en année, & au plus de neuf en dix mois, mais il leur arriue

quelquefois d'en auoir deux d'une couche (pour moy i'ay esté une fois en un village, où une femme estoit accouchée de quatre garçons ayans tous vie). A cela elle fit un grand cry disant: *Cheté*: (car c'est leur façon d'admirer) elles ressemblent donc aux femelles des eslans qui portent deux petits à la foys, iamais ie n'ay veu aucune femme de nostre Nation auoir deux enfans d'une couche. Ie croy qu'elle auoit quelque raison, car la chose arriue fort rarement entr'eux, neantmoins pendant que i'estois aux Hurons une fille en accoucha de deux, de quoy elle restoit toute honteuse, non d'auoir perdu sa virginité qui ne leur est point honorable, mais d'auoir fait un iumeau.

Entre les Montagnais ils ont cette coustume que personne ne se sert de vaisselles, calumets ou petunoirs de la nouuelle accouchée pendant le temps de 15. iours, tenant tout cela comme immonde, lesquels ils ne veulent mesme pas toucher, & les bruslent après ce temps là, ce qui sent fort de son honnesteté.

|| *Du choix qu'il faut faire des nourrices. De la nourriture & emmaillotement des enfans, comme ils sont endurcis à la peine, & ne succedent point aux biens du pere.* 334

Chapitre XIX.

Donner une bonne & vertueuse nourrice à l'enfant, est le fait d'une mère sage qui y doit auoir l'œil, car

de là depend en partie ſa bonne inclination, pour ce qu'il tient ordinairement plus du naturel de celle qui l'a alaicté, que de celuy qui l'a engendré, comme l'antiquité a tres-bien experimenté en Titus fils de Veſpaſian, & en pluſieurs autres, lequel (ainſi qu'eſcrit Lampride) fut tout le temps de ſa vie ſuiet à pluſieurs maladies & infirmitez, à cauſe qu'il auoit eſté baillé à nourrir à une nourrice ſuiette à maladie.

Mais le pis eſt qu'il demeure quelque impreſſion & caractere aux ames de cette vicieuſe nourriture, comme le Grec eſcrit au ſecond liure des Ceſars, lorſqu'il fait mention de Calligula quatrieme Empereur de Rome : les cruautez & infamies duquel n'eſtoient imputées à pere ny a mere : mais à la nourrice qui l'alaicta, la-
335 quelle outre qu'elle || eſtoit cruelle & barbare d'elle-meſme, encore frotoit elle quelquefois le bout de ſa mamelle de ſang, & le faiſoit ſuccer à l'enfant qu'elle allaitoit.

Si la nourrice eſt iurongne, elle prepare l'enfant à conuulſion & debilité, meſme le fera yurongne & comme on lit en la vie de l'Empereur Tibere, qui fut grand yurongne, parceque la nourrice qui l'alaictoit non ſeulement beuuoit exceſſiuement, mais elle ſeura l'enfant auec des ſouppes trempées à du vin.

Et voyla pourquoy le diuin Platon entre les Grecs & Lycurgue entre les Lacedemoniens ordonnerent & commanderent en toutes leurs loix, non ſeulement que toutes les femmes ſimples, mais les bourgeoiſes, Damoiſelles & de moyen eſtat, nourriſſent leurs enfans, & celles qui eſtoient Princeſſes & délicates au moins qu'elles nourriſſent leurs enfans aiſnez, à cauſe

comme i'ai dit, que l'enfant ſucce ordinairement l'humeur & l'inclination de la nourrice auec le laict de ſa mamelle.

Ioint que comme dit le meſme Platon en ſon troiſieſme liure des Loix, que iamais les enfans ne ſont autant aimez des meres, comme quand elles les nourriſſent de leurs propres mamelles, & que les peres les tiennent entre leurs bras, ce qui eſt vray ſemblable pour ce que la premiere amour en toutes choſes eſt la plus vraye amour.

Plutarque au liure du regime des Princes || dit que 336
Thomiſte ſixieſme Roy des Lacedemoniens, mourant laiſſa deux enfans deſquels le ſecond herita au Royaume, pour ce que la Reyne l'auoit nourry, & non le premier à cauſe qu'une nourrice l'auoit alaicté nourry & esleué. Et de ce demeura la couſtume en la pluſpart des Royaumes d'Aſie, que l'enfant qui ne ſeroit alaicté des mamelles de ſa propre mere, n'heritaſt aux biens de ſon propre pere.

Mais ſans aller chercher des couſtumes plus au loin: les anciennes femmes d'Allemagne tant loüées par Tacite, d'autant que chacune nourriſſoit ſes enfans de ſes propres mamelles, & n'euſſent voulu qu'une autre qu'elle les euſt alaictez, comme il ſe pratique encor de preſent en la pluſpart des pays circonuoiſins, qui ſe liberent par ce moyen là entre les autres inconueniens ſuſdits de receuoir un enfant pour un autre, ce qui eſt quelquefois arriué.

De cette loy ſe peuuent liberer ſans ſcrupule, les femmes auſquelles la nature n'a point donné aſſez de force pour pouuoir ſupporter, & le iour & la nuict les

importunitez d'un enfant criard, car alors ſelon Dieu on peut auoir recours à une nourrice, non à la premiere venuë, mais à une ſage & vertueuſe, comme firent iadis deux certaines Dames bourgeoiſes, qui toutes deux firent choix d'une meſme nourrice, à laquelle elles donnerent à nourrir en diuers temps, l'une deux
337 filles, & l'autre deux garçons laquelle nour- || rice fit apres le mariage entre ſes quatre nouriſſons qui ſe marierent tous en un meſme iour, & fus prié du feſtin, où ie n'allay point pour ce qu'ils eſtoient Huguenots. Mais on peut inferer que le mariage de ces quatre eſtoit un mariage bien fait, car ayans eſté nourris d'une meſme mamelle ils pouuoient auoir ſuccé une meſme humeur, ou du moins qu'il s'eſtoit attaché en leur nature ie ne ſcay quoy de fort approchant à la ſageſſe & modeſtie de leur mere de laict.

Nos Sauuageſſes ſans autre loy que celle que la nature leur donne, d'aymer, nourrir & esleuer leurs enfans, puiſque les animaux meſmes les plus feroces ont ſoin de leurs petits, les allaictent de leurs propres mamelles, & n'ayans l'uſage ny la commodité de la bouillië, elles leur baillent des meſmes viandes deſquelles elles uſent, apres les auoir bien maſchées, & ainſi peu a peu les esleuent. Que ſi la mere meurt auant que l'enfant ſoit ſeuré, le pere, ou à ſon défaut une autre perſonne, faict boüillir du bled d'Inde dans un pot de terre, puis en tire l'eau, laquelle il prend peu à peu dans ſa bouche & la ioignant à celle de l'enfant luy fait aualler cette eau, qui luy ſert de laict & de boüillie, ie l'ay veu ainſi pratiquer à pluſieurs & particulierement enuers le petit

de noſtre Sauuageſſe baptiſée, duquel le pere auoit un ſoin ſi particulier qu'il ne le negligeoit en rien, & luy faiſoit aualler luy meſme de cette eau, ou boüillon.

|| De la meſme inuention ſe ſeruent auſſi les Sauuageſſes pour nourrir les petits chiens que les meres ne peuuent engraiſſer, ce que ie trouuois fort ſalle & vilain, d'ainſi ioindre à leur bouche le muſeau des petits chiens, qui ne ſont pas ſouuent fort nets. 338

En quelque prouince de noſtre Inde occidentale, on n'emmaillotte point les enfans, peur de les rendre courbez ou contrefaicts par cet empreſſement, ce ſeroit neantmoins les mettre en un grandiſſime peril, n'eſtoit qu'on les couche dans des lits ſuſpendus en l'air, comme font nos Canadiens, d'où ils ne peuuent tomber ny ſortir.

Mais nos Huronnes qui n'ont point l'uſage du berceau, ny de ſes lits ſuſpendus, emmaillottent leurs petits enfans durant le iour dans des peaux ſur une petite planchette de bois de cedre blanc d'enuiron deux pieds de longueur ou peu plus, & un bon pied de largeur, où il y a à quelqu'uns un petit arreſt, ou aiz plié en demy rond attaché au-deſſous des pieds de l'enfant, qu'ils appuyent contre le plancher de la cabane, ou bien elles les portent promener auec icelles derriere leur dos, auec un collier ou cordelette qui leur pend ſur le front. Elles les portent auſſi quelquefois nuds hors du maillot, ou derriere leur dos, preſque debouts, la teſte en dehors, qui regarde des yeux d'un coſté & d'autre par-deſſus les eſ- || paules de celle qui le porte. 339

Lorſque l'enfant eſt emmaillotté ſur la petite planchette, ordinairement enioliuée de matachias & chap-

pelets de pourceleine, ils luy laiſſent une ouuerture deuant la nature, par où il faict ſon eau, & ſi c'eſt une fille, ils y adiouſtent une fueille de bled d'Inde renuerſée, qui ſert à porter l'eau dehors, ſans que l'enfant ſoit gaſtée de ſes eauës, ny ſalle de ce coſté là, laquelle inuention eſt pratiquée par les Turcs meſmes, mais plus commodement, car i'en ay veu un modelle. Ils font un pertuis au berceau au deſſous du ſiege de l'enfant qui eſt deſcouuert, & appliquent un tuyau courbé à la nature, lequel paſſant entre les iambes de l'enfant, reſpond à ce trou du berceau, ſous lequel ils tiennent un petit pot qui reçoit les excremens l'urine, & par ce moyen rend les enfans touſiours nets & mieux ſentans que ceux d'icy, d'ou ie conclus que pour ce regard on deuroit les imiter, particulierement les pauures gens qui ont faute de linge, d'eſtoffes & d'habits.

Les Sauuageſſes comme elles n'ont iamais eu l'uſage du linge, ny la methode d'en faire, encore qu'elles ayent du chanure aſſez, ont trouué l'inuention d'un duuet fort doux de certains roſeaux, ſur leſquels elles couchent leurs enfants fort mollement, & les nettoyent du meſme duuet, ou auec de la poudre de bois ſec & pourry, & la nuict venuë, elles les couchent ſou-
340 uent || tout nuds entre le pere & la mere, ou dans le ſain de la mere meſme, enueloppé de ſa robe pour le tenir plus chaudement, & n'en arriue que tres-rarement d'accident.

Les Canadiens & preſque tous les peuples errants ſe ſeruent encore d'une pareille planchette pour coucher leurs enfans, qu'ils appuyent contre quelque ar-

bre ou l'attachent aux branches, mais encore dans des peaux ſans planchette, à la maniere qu'on accommode ceux deça dans des langes, & en ceſt eſtat les poſent de leur long doucement dans une peau ſuſpenduë en l'air, attachée par les quatre coins aux bois de la cabane, comme ſont les lits de roſeau des Mattelots ſous le tillac des Nauires, & s'ils veulent bercer l'enfant, ils n'ont qu'à donner un bransle à cette peau ſuſpenduë, laquelle ſe berce d'elle-meſme.

Les Cimbres auoient accouſtumé de mettre leurs enfans nouueaux naiz parmy les neiges, pour les endurcir au mal, & nos Gaulois au contraire les delicatent le plus qu'ils peuuent, pour les rendre fluets & mal ſains, de ſorte que s'ils ſentent un peu de vent, de chaud ou de froid plus qu'à l'ordinaire, tout eſt perdu, voyla un enfant malade, il faut le Medecin, il luy faut ouurir la veine, cette viande ne lui eſt pas propre, gardez vous du bruit, & pour petit qu'il ſoit, on fait de ſon eſtomach une || boutique d'Apoticaire, & 341
d'où vient cela, ce qu'ils ſont trop mignardez, & nais de parens fluets, car on ne voit point tant d'infirmitez aux enfans villageois non plus qu'à ceux de nos barbares qui n'y apportent point tant de façon. Bon Dieu que d'abus & de ſottiſe il y a parmy de certaines maiſons des grands, vous diriez proprement à les voir faire, & à les entendre qu'ils ont un autre pere qu'Adam, qu'ils ne ſont point de la meſme nature des autres hommes, & qu'ils auront un Paradis à part, ouy & tel qu'ils l'auront fabriqué par leurs œuures.

Nos Sauuageſſes imitans les Cimbres esleuent leurs enfans le moins delicatement qu'il leur eſt poſſible, &

les laiſſent non ſeulement trotter & courir nuds à quatre pieds par les cabanes, ſans ayde ny conduite de perſonne; mais eſtans grandelets ils ſe veautrent, courent & ſe roullent dans les neiges, & parmy les plus grandes ardeurs de l'Eſté, ſans en receuoir aucune incommodité, de quoy ie m'eſtonnois fort, & de ce que mettant quelquefois un petit morceau de ſucre dans la bouche des petits enfans ils me ſuiuoient à quatre pieds, comme petites beſtioles, dans les plus grandes rigueurs de la ſaiſon. Et de là vient qu'ils s'endurciſſent tellement au mal, & à la peine, qu'eſtans deuenus grands, vieils & chenus, ils reſtent touiours forts & robuſtes, ſans reſſentir preſque aucune indiſpoſition,
342 & || meſmes les femmes enceintes ſont tellement fortes, qu'elles s'accouchent ſouuent d'elles-meſmes, comme elles m'ont dit, & n'en gardent point la cabane pour la pluſpart. I'en ay veu arriuer de la foreſt chargées d'un gros faiſſeau de bois qui accouchoient dés auſſi toſt qu'elles eſtoient arriuées, puis au meſme inſtant ſus pieds, à leur ordinaire exercice.

Et pour ce que les enfans d'un tel mariage ne ſe peuuent aſſeurer legitimes, ils ont cette couſtume entr'eux, auſſi bien qu'en pluſieurs autres endroits des Indes occidentales, que les enfans ne ſuccedent point aux biens de leur pere; mais ils en font ſucceſſeurs & heritiers, les enfans de leurs propres ſœurs, leſquels ils ſont aſſeurez eſtre de leur ſang & parentage, & par ainſi les hommes ſont hors du hazard d'auoir pour heritiers les enfans d'autruy bien qu'ils fuſſent de leurs propres femmes.

En ſuitte de cela il y en a qui pourroient douter

que les peres euſſent de l'amitié pour leurs enfans, n'eſtant point aſſeurez qu'ils fuſſent de leur faict, ou non, mais ie vous aſſeure encor une fois, qu'ils les tiennent ſi cher, & en font tant d'eſtat qu'ils ne les voyent pas à demy, leur donnent toute la liberté qu'ils veulent & ne les reprennent pour faute aucune, car de chaſtiment il ne s'en parle point, c'eſt pourquoy il ne faut pas s'eſtonner ſi eſtans grands ils ſe portent ſi facilement au vice, puiſque dans || les familles Chreſ- 343
tiennes & Religieuſes, où la correction & le chaſtiment manque* à la ieuneſſe, on n'y voit que deſordre, qu'ambition & preſomption d'eſprit, auec plus d'excez de beaucoup que dans les familles ſauuages les plus barbares, & esloignées de la cognoiſſance de Dieu.

Il faut que ie m'explique & diſe (pour ne condamner les innocens auec les coupables) que s'il y a un grand nombre d'enfans Sauuages mal-ſages, & vicieux, & ſans le reſpect deu à leurs parens, il y en a un autre grand nombre qui font mieux. Car outre qu'ils n'ont pas tant de legeretez pueriles, comme beaucoup d'enfans par deça, ils ſont doüez d'une petite grauité ſi iolie, & d'une modeſtie naturelle ſi honneſte, que cela les rends * extremement agreables & amyables, de ſorte que ie prenois un ſingulier plaiſir de leur enſeigner les lettres & de les inſtruire en la Loy de Dieu, ſelon qu'ils en eſtoient capables; auſſi en auions nous touſiours pluſieurs dans noſtre cabane, où nous leur donnions facile accez, aux heures qui ne nous eſtoient point incommodes, & non ſans quelque difficulté aux mauuais garçons, pour les obliger à imiter les bons.

Nous en auions pratiqué cinq ou ſix de tres iolys, beaux, & d'un fort bon eſprit pour les amener en France, auec le conſentement de leurs peres & meres,
344 mais quand || il fut queſtion de partir, cet amour ſi tendre des meres & le reciproque des enfans enuers elles, tira tant de larmes des yeux des uns & des autres qu'en fin elles eſteignirent cette premiere deuotion, par un ouy dire qu'on foüettoit, qu'on pendoit & qu'on faiſoit mourir les hommes entre les François, ſans diſcerner l'innocent du coupable, doctrine qui leur auoit eſté donnée par le Huron Sauoignon, laquelle nous empeſcha du tout d'en pouuoir amener aucun quelque promeſſe que leur fiſſions d'un bon traictement & de les ramener en leur pays dans dix huict ou vingt Lunes, qui ſont un an & demy de temps, car il ne ſe pouuoit à moins.

De l'inſtruction de la ieuneſſe & des exercices ordinaires des enfans.—De la diſſolution des François.—Et d'une certaine Nation où l'on couppe le né des filles mal viuantes.

Chapitre XX.

Ce grand Empereur Marc-Aurelle, que pleuſt à Dieu qu'il euſt eſté chreſtien, il ne luy eut rien manqué digne d'un Prince egallement puiſſant & ver-
345 tueux, || diſcourant un iour auec ſon amy Pullion du ſoin que les anciens Romains auoient d'inſtruire

leurs enfans dans la vertu & l'habitude des bonnes mœurs, dit de luy-mesme ces parolles dignes à la verité d'estre grauées & burinées sur le cœur de tous ceux qui ont à gouuerner la ieunesse & les esprits encore tendres, dans la vertu.

Mon pere Anne Vere, fut en cas autant digne de loüange, comme ie suis digne de reprehension : car moy estant ieune enfant, iamais ne me laissa dormir en lict, assoir en chaire, boire ny manger auec luy à sa table, & si n'osois hausser ny leuer la teste ny les yeux pour le regarder en face, & pour ce souuent me disoit : Marc mon fils, i'ayme trop plus que tu sois vertueux & honneste Romain, que Philosophe superbe & dissolu, car celuy là est indigne de viure & de paroistre entre les hommes qui n'ensuit la vertu, laquelle les Dieux mesmes recompensent dans le ciel, & les hommes honorent sur la terre.

Puis poursuiuant son discours disoit : anciennement les enfans des bons tettoient iusques à deux ans, iusqu'à quatre viuoient en leur appetit & volonté, lisoient iusques à six & estudiaient en grammaire iusques à dix, puis deuoient prendre office ou mestier, selon qu'ils se sentoient appelés ou destinés, ou s'adonner à l'estude, ou aller aux exercices de la guerre, de maniere que parmy Rome ils n'alloient oisifs ny vagabonds, veu mesmes qu'ils auoient des Maistres & Precepteurs vieils & tellement sa- || ges & prudens, que 346
leur seule presence sans mot dire, estoit capable de les maintenir dans leur deuoir & conseruer dans la vertu.

I'ay estudié, dit ce bon Prince, en grammaire auec un Maistre qui s'appelloit Euphermon, il auoit la teste

toute blanche de vieilleſſe, il eſtoit fort moderé en parler, en diſcipline fort rigoureux, & en la vie tres-honneſte, pour ce qu'en Rome y auoit une Loy que les Maiſtres des enfans fuſſent fort anciens, de maniere que ſi le diſciple auoit l'aage de dix ans, le Maiſtre deuoit paſſer cinquante. Et ce qui faict qu'à preſent on voit ſi peu d'enfans ſages & modeſtes, c'eſt pour ce que les Maiſtres ſont eux-meſmes ieunes & ſans vertu & ont encore moins d'experience; c'eſt pour quoy on ne doit trouuer eſtrange ſi on ne leur obey pas touſiours en choſes iuſtes & licites, puis qu'en imprudens & peu experimentez, ils commandent ſouuent choſes iniuſtes, où * par une maniere trop precipitée s'emportent au gré de leurs paſſions à la moindre mouſche qui les picque, penſans par là ſe faire eſtimer bon conducteur de la diſcipline & du bon gouuernement, en meſme paralelle de ceux qui pour eſtre maintenus tollerent les choſes qu'ils deuroient corriger.

Car les commandemens iuſtes & bien digerez, encore qu'il n'appartienne pas aux diſciples de les examiner, font les cœurs doux, ſouples & debonnaires, comme au contraire, les commandemens iniuſtes ou mal-faicts, tournent & conuertiſſent les hommes humbles & doux, en perſonnages durs & auſteres, comme
347 || l'experience nous l'a faict voir maintefois, & dans les Religions les plus auſteres meſmes, où la voye de la douceur eſt touſiours employée la premiere, puis la verge ſi elle ne ſuffit.

Il eſt vray que nous voyons ſouuent des peres, eſtre cauſe de la perte de leurs enfans, & de la corruption

de leurs mœurs, par les mauuaiſes habitudes qu'ils leur laiſſent prendre en leur bas aage. Car les uns font gloire de les nourrir dans les delicateſſes & les delices, & leur ſouffrent de faire tout ce qu'ils veulent comme s'ils eſtoient enchantez des merueilles imaginaires de leur eſprit & de leur beauté, ſans ſe mettre en peine de ce qui en arriuera quand ils ſeront grands. Les autres tout au contraire les esleuent auec trop de rigueur, comme aux maiſons des mecaniques, & ceux cy les perdent encore; car comme par une exceſſiue delicateſſe, les forces du corps & de l'eſprit s'affoibliſſent, auſſi par un chaſtiment trop rude, ils deuiennent ſi hebetez qu'ils perdent ſouuent toute eſperance d'apprendre, & ſont en des apprehenſions continuelles, qui les empeſchent de faire rien de viril, de maniere que pour les rendre tels qu'ils doiuent eſtre, il n'eſt rien meilleur que tenir un milieu entre la douceur & la ſeuerité, afin qu'aux occaſions ils ſoient touſiours diſcrets & ſages, & apprennent ſans timidité.

Or que ce milieu dans lequel conſiſte la vertu ſoit pratiqué par nos Sauuages enuers leurs enfans, il y a apparence qu'ils n'y manquent pas en toutes choſes, bien qu'ils leur ſouffrent || les deſobeïſſances, & de 348
manquer au reſpect qu'ils doiuent à leurs parens. I'en ay veu de bien ſages, i'en ay veu de bien fols & temeraires, mais cela venoit de l'inſtinct & inclination de leur propre nature, à laquelle ils adherent, & non de l'inſtruction & conduite de leurs parens, leſquels les laiſſent viure dans toute ſorte de liberté, la bride ſur le col & ſans chaſtiment comme ils ont eſté eux-meſmes esleuez ſans correction, car les Sauuages n'en ſcau-

roient ſouffrir à leurs enfans, & de vérité ils n'en meritent ſouuent pas tant que ceux d'icy, pour ce qu'ils ont moins de malices & moins d'inſtructions.

S'ils ne ſcauent que c'eſt d'eſtre rudoyez & ſeuerement reprimandez, ils n'experimentent non plus de delicateſſes & ſont esleuez fort auſterement. De ſes petites mignardiſes & careſſes que les peres & meres traictent icy leurs enfans, on ne ſcait que c'eſt aux Canadiens, car ils ayment d'une amitié plus cachée que deſcouuerte, & plus virilement que ſenſuellement, & par cette maniere de gouuernement l'on peut iuger comme i'ay des-ia dit, que nos Canadiens tiennent quelque choſe du milieu en la conduite de leurs enfans, & meſme nos Montagnais, leſquels ne font autre reprimande à leurs petits garçons quand ils crient, que de leur dire : Et quoy ne veux tu pas te taire, ie te dis que tu ne tueras point d'Ours, d'Eslans, ny de Caſtors, & ſi tu te tais tu en tueras. Et aux filles ils leur diſent ſeulement : Cheté ega maché, arreſte-toy, ne crie pas, & rien plus.

349 || Leurs exercices ordinaires, particulierement des ieunes garçons n'eſt pas de bien employer le temps, ny d'apprendre meſtier, car il n'y en point entre nos Canadiens & Hurons, où chacun meſnage faict de luy-meſme ce qui luy eſt conuenable & neceſſaire, ſoit à coudre, à filler, faire des pots de terre, & toute autre ouurage & action de meſtier qui leur faict beſoin ; mais nos ieunes Hurons s'exercent principallement à tirer de l'arc en quoy ils ſe rendent fort adroits, à darder la fleche, qu'ils font bondir & gliſſer droict ſuperficiellement par deſſus le paué, ioüer auec des baſtons cour-

bez qu'ils font couler par deſſus la neige & croſſer une bale de bois leger comme l'on faict par-deça. Apprendre à ietter la fourchette auec quoy ils herponnent le poiſſon entre les enfans des Quiennontateronons, & darder l'eſpée entre nos Montagnais, par le moyen d'un baſton au bout duquel ils attachent une aleine, qu'ils eslancent contre un but, puis à beaucoup d'autres petits ieux & exercices de recreation, qui ne les empechent pas de ſe retrouuer à la cabane aux heures des repas, & lorſqu'ils ont faim d'aller griller du bled.

Que ſi une mere prie ſon fils d'aller querir de l'eau, du bois, ou faire quelque autre ſemblable ſeruice du meſnage, il luy reſpond que c'eſt un ouurage de fille & n'en faict rien : que ſi parfois nous obtenions d'eux de ſemblables ſeruices, c'eſtoit à condition qu'ils auroient touſiours entrée en noſtre cabane, ou pour quelque * eſpingles, plumes ou autre petite choſe à ſe pa-
|| rer, de quoy ils eſtoient fort contans & nous auſſi, 350
pour ces petits & menus ſeruices que nous en receuions.

Il y en auoit pourtant de malicieux, qui ſe donnoient le plaiſir de couper la corde qui ſouſtenoit noſtre porte en lair*, & puis eſtant tombée nioient abſolument que ce fuſſent eux, ou bien prenoient la fuite, car ils n'aduoüent iamais guere leur faute s'ils ne ſont attrapez ſur le fait ou que l'on ne leur conuainque l'eſprit par raiſons. C'eſt une petite vanité qui n'eſt pas blaſmable en eux, comme elle pourroit eſtre en des chreſtiens de vouloir eſtre eſtimé meilleur qu'on n'eſt, c'eſt neantmoins la perfection du iourd'huy, car qui

voyons nous qui vueille ſouffrir le meſpris qu'il merite, ou d'eſtre eſtimé pour tel qu'il eſt, perſonne, car le monde ne veut point de ces pratiques là, on la laiſſe pour les Cloiſtres, encore y eſt-elle ſouuent bien mal traictée & encores plus mal receuë, par ceux qui deuroie monſtrer l'exemple aux autres.

Il en a qui veulent bien eſtre eſtimez pour tels qu'ils ſont, non par vertu, mais par imprudence, & font voir eux meſmes à deſcouuert l'imperfection & malice de leur eſprit, de laquelle ils veulent tirer gloire, mais gloire qui leur tournera à confuſion deuant Dieu.

De meſme que les petits garçons ont leur exercice particulier, & apprennent à tirer de l'arc les uns auec les autres, ſi-toſt qu'ils commencent à marcher, on met auſſi un baſton entre les mains des petites fillet-
351 tes, en meſ- || me temps qu'elles commencent à ſe fortifier, pour les ſtiller & apprendre de bonne heure à piler le bled, qui eſt leur exercice plus rude, & eſtans grandelettes elles ioüent auſſi à diuers petits ieux auec leurs compagnes, & parmy ces petits ébats on les dreſſe encore doucement à de petits & menus ſeruices du meſnage, & auſſi quelquefois (choſe deplorable) au mal qu'elles voyent commettre deuant leurs yeux, qui faict qu'eſtans grandes elles ne valent rien pour la pluſpart & ſont pires (peu exceptées) que les garçons meſmes, ſe vantans ſouuent du mal, qui les deuroit faire rougir & qu'elles n'ont pas commis pour ſe faire rechercher & admirer comme valeureuſes desbauchées.

Les Montagnaites apprennent auſſi ce qui eſt du meſnage, à faire les robes, les raquettes, les eſcuelles

uſtencilles, vaiſſelles & autres petites ioliuitez, peindre & faire des franges aux robes, & nagent comme canars. Ie louë Noſtre Seigneur de ce que les Huronnes prenoient d'aſſez bonne part nos reprimandes, & qu'à la fin elles commençoient d'auoir de la retenuë & quelque honte de leur diſſolution, n'oſans plus que fort rarement uſer de leurs impertinentes parolles en noſtre preſence, & admiroient en approuuant l'honneſteté que leur diſions eſtre aux filles de par-deça, ce qui nous donnoit eſperance d'un prochain amendement de vie, ſi les François qui eſtoient montez auec nous par une malice effrenée, ne leur euſſent dit le contraire, diffamans & taxans meſchamment l'honneur & la pudicité des femmes & filles de leur || païs, 352
pour pouuoir continuer auec plus de liberté leur vie infame & mauuaiſe, tellement que ceux qui nous deuoient ſeconder & ſeruir par bons exemples, à l'inſtruction & conuerſion de ce peuple, eſtoient ceux-là meſmes qui nous empeſchoient, & deſtruiſoient le bien que nous allions eſtabliſſant. Il y en auoit neantmoins quelqu'uns de tres-honneſtes & diſcrets, lesquels s'ils faiſoient du mal, il ne venoit pas à noſtre cognoiſſance, & n'eſclatoit point en publique*.

Tous les peuples infidelles & barbares, ne ſont point neantmoins tous tellement abrutis dans le mal & ſi plongez dans l'horreur du vice, qu'il ne s'y en trouue encore quelqu'uns, qui obſeruent les loix de l'honneſteté & plus rigoureuſement que les chreſtiens meſmes, bien que les premiers n'ayent aucune loy, qui leur defende le mal & les derniers ayent les defences expreſſes du Createur de ne le commettre pas.

L'un de nos François nommé Crenole, ayant eſté à la traicte du coſté Nord, en une nation esloignée enuiron cent lieuës des Hurons, tirant à la mine cuiure, nous dit à ſon retour y auoir veu pluſieurs filles, auſquelles on auoit couppé le bout du nés ſelon la couſtume du païs, pour auoir faict breſche à leur honneur (bien oppoſite & contraire à celle de nos Hurons & Canadiens, qui leur permet toute liberté), & nous aſſeura de plus auoir veu ces Sauuages, faire quelque forme de priere auant que prendre leur repas : qui
353 eſtoit un preiugé, qu'ils || recognoiſſoient & adoroient vrayment quelque diuinité, à laquelle ils rendoient auſſi action de graces aprés leur repas. Cette diſpoſition nous fit conceuoir un grand deſir d'y aller, ſi Dieu par ſa diuine prouidence n'en euſt autrement ordonné, me renuoyant pour affaires en Canada, & de là en France pour Paris.

De l'excellence de l'eſcriture. Des principes que nous en donnions aux enfans Hurons, de leur langue & de celles des Canadiens.

Chapitre XXI.

Entre toutes les choſes plus admirables du monde, l'eſcriture eſt digne d'eſtre de tres-grande admiration. Premierement pour ſon premier Autheur qui a eſté Dieu meſme, ſecondement pour ſon utilité, Dieu en a eſté le premier Autheur, comme les parolles qu'il tint

à Moyſe nous l'apprennent : Monte dit le Seigneur, & vien me treuuer ſur la montaigne, là ie te bailleray deux tables de pierre: la Loy & les commandemens que i'ay eſcrits, afin que tu les enſeignes aux fils d'Iſraël. Ce que Dieu auoit eſcrit eſtoit engraué dans les tables que Moyſe rompit puis aprés émeu de colere, lorſqu'il trouua les enfans d'Iſraël idolatrans aprés le veau d'airain.

|| Depuis Dieu fit commandement à Moyſe de re- 354
nouueller les tables, & d'eſcrire ce qui eſtoit contenu en celles qui eſtoient rompuës, ſi bien que nous voyons par là, que c'eſt Dieu qui eſt Autheur de l'eſcriture, & que Moyſe a eſté le premier entre les hommes, qui a eſcrit, voyons de l'imprimerie.

L'inuention de l'imprimerie en Europe, comme tient la commune opinion, a commencé en l'an de grace 1438, & eſt attribuée à un Allemand appellé Jean Guttemberg, & le premier moule dont on imprima ſe fit en la ville de Mayence en Allemagne, duquel lieu un autre Allemand nommé Conrad en porta l'inuention en Italie, & que le premier liure qui s'imprima, ce fut un œuure de S. Auguſtin lequel eſt intitulé De la Cité de Dieu.

Mais les Chinois peuples inuentifs & des mieux poliſſez de la terre, s'attribuent auec quelque apparence de raiſon, l'honneur d'en auoir eſté les premiers inuenteurs, & que les peuples Germaniques ne l'ont ſçeu qu'aprés eux, ou appris de quelqu'un d'eux. De meſme ils s'attribuent l'honneur d'auoir eſté les premiers inuenteurs de l'artillerie, car elle ne commença en Europe qu'en l'an 1330. par l'induſtrie d'un Alle-

mand. Munſter en ſa Coſmographie liu. 7. dit en l'an 1354. par un Moine Allemand nommé Bertholde Sohonores.

A la verité on ne ſcauroit aſſez loüer l'inuention & l'utilité de l'Eſcriture, puis qu'un Dieu en a eſté le premier Autheur, & que d'elle dépend la principale
355 ſcience des hommes, mais || pour ce qu'elle ne s'apprend qu'auec peine & un grand temps, peu de Hurons s'y vouloient adonner, & ſe contentoient de conter les fueillets de nos liures, & d'en admirer les images auec tant d'attention qu'ils perdoient tout autre ſoin, & euſſent paſſé les iours & les nuicts entiers qui les eut laiſſé faire, mais un ſi frequent maniement de nos liures, qu'ils demandoient à voir à tout moment les uns aprés les autres, principallement la S. Bible pour ſa groſſeur & ſes images les perdoit & rendoient * tout frippez.

Nous auions commencé d'enſeigner aux enfans les lettres & l'eſcriture, mais comme ils ſont libertins & ne demandent qu'à iouer & ſe donner du bon temps, ils oublioient en trois iours ce que nous leur auions appris en quatre, faute de continuer & nous venir retrouuer aux heures que leur auions preſcrites, & pour nous dire qu'ils auoient eſté empechez à iouer, ils en eſtoient quittes, ſans autre plus grande ceremonie, auſſi n'eſtoit il pas encore à propos de les rudoier ny reprendre autrement que doucement, & par une maniere affable les admoneſter de bien apprendre une ſcience qui leur deuoit tant profiter à l'aduenir, s'ils s'y addonnoient auec ſoin, plaiſir & contentement.

Il y auoit des hommes qui nous demandoient d'ap-

prendre le François auec eux, mais comme en toute leur langue il ne se trouue aucune lettre labialle, ny les uns ny les autres n'en pouuoient prononcer une seule que tres difficillement. Pour dire P. ils disoient T. pour F. S, & || pour M. N. &c., & par ainsi il 356
leur eut esté comme impossible de la pouuoir apprendre dans leur païs (i'entends les personnes aagées) qu'auec une grand longueur de temps & des peines indicibles, & suis asseuré qu'un ieune garçon Huron s'efforca deux ou trois cens fois pour pouuoir prononcer la lettre P & ne pû iamais dire que T, car voulant dire Pere Gabriel il disoit T. Auiel.

Les Montagnais non plus que les Hurons, n'ont pas tant de lettres en leur Alphabeth, que nous en auons au nostre, car ils n'ont point les lettres F. L. V. ils prononcent un R au lieu d'un L. ils prononcent un P. au lieu d'un V. & ont plusieurs autres obseruations en leur langue qui ne peuuent estre conceues que par ceux qui ont l'usage de ladite langue, mais elle est telle que les enfans qui ont la langue assez bien pendue prendroient bien-tost nostre prononciation si on les instruisoit, & encores assez facilement les Hurons, car les deux qui furent enuoyez en France il y a quelques années, dont l'un nommé Sauoignon est retourné en son païs, & l'autre nommé Louys est resté à Kebec, s'y sont formez, particulierement le petit Louys, car pour l'autre il n'a iamais esté bien sçauant, aussi estoit il plus aagé & moins apte pour apprendre que le dernier qui estoit plus ieune & gentil.

Il faut que ie vous die de ce Sauuage ce petit mot en passant, que tous les Hurons l'estimoient menteur,

lorſqu'il leur racontoit les merueilles qu'il auoit veües en noſtre Europe, comme en effect il y a des choſes
357 qu'ils cro- || yoient impoſſible, comme un caroſſe attelé de ſix & huict cheuaux, un orloge ſonnant & beaucoup d'autres choſes, que noſtre teſmoignage leur fiſt croire faiſable.

Ce bon Sauuoignon ſe reſouuenoit bien de la bonne chere qu'il auoit fait en France & s'en vantoit par tout, neantmoins il ne luy print iamais enuie d'y vouloir retourner, iuſques à un certain iour qu'ayant receu meſcontentement de ſa compagne, il print reſolution de s'en vouloir retourner & demandoit à nos François s'il y pourroit auoir une femme pour trois Caſtors, encor croyoit il la mettre à bien haut prix, ce qui nous donna plus de compaſſion que d'enuie de rire.

Ces ſimplicitez particulieres n'empechent pas, qu'il ne ſe trouue des gens d'eſprit entr'eux, & qu'on n'en puiſſe faire quelque choſe de bon, car il n'y a que la politeſſe qui leur manque, & ſi nous euſſions eſté encore deux ans dans le païs, ie croy que nous en euſſions rendu d'auancez aux lettres & de bien inſtruicts en la foy, car les hommes comprenoient aſſez bien, & les enfans tenoient gentiment la plume.

Tous ces commencemens ſeruiront de beaucoup à ceux qui iront aprés nous trauailler en ceſte vigne, car la choſe plus difficile eſt faicte & les principales pieces esbauchées, il n'y a plus qu'à les polir quelles ne ſoient parfaictes. Ie ſcay bien que les derniers ouuriers font touſiours aſſez peu d'eſtat du trauail des premiers & y trouuent ſouuent à redire. Ce ſont maladies natu-

relles qui naiſſent auec || l'homme, leſquelles il faut 358
excuſer & non point condamner, puiſque Dieu ſeul eſt Iuge de nos actions.

Les langues ne ſe ſçauent pas ſans fautes, qu'aprés une grande pratique & longue experience, à la Françoiſe meſme perſonne ne ſe dit parfaict tant elle eſt changeante & ſuiette à la caprice* des hommes, qui inuentent tous les iours des mots nouueaux, ou une nouuelle façon de prononcer, de ſorte que l'ancien Gaulois ſemble auiourd'huy un langage eſtranger comme le ſera à cent ans d'icy, celuy duquel on uſe pour le iourd'huy.

Dés la France i'auois une grande inclination pour les langues ſauuages, afin qu'en y profitant ie puiſſe aprés profiter aux ames, & en auois des-ia aſſemblé une quantité de mots, mais pour ne les ſçauoir prononcer à la cadence du païs, à la premiere rencontre que ie fis des Montagnais, penſans baragouïner, ie demeuray muet, & eux auec moy.

Marry que i'eu perdu & ma peine & mon ſoin, auec toutes mes eſtudes que i'auois faictes ſans autre maiſtre que du petit Patetchouan, ie m'adreſſay au truchement Marſolet pour en auoir quelque inſtruction, mais il me dit franchement dedans noſtre barque à Tadouſſac qu'il ne le pouuoit nullement & que ie m'adreſſaſſe à un autre; ie luy en demanday la raiſon il me dit qu'il n'en auoit point d'autre que le ſerment qu'il auoit faict de n'enſeigner rien de la langue à qui que ce fut.

Me voyla donc eſconduit, & ne me rebute || pas 359
pour tant, ie le prie derechef de m'apprendre quel-

que * mots de ce langage, puiſqu'il n'y en auoit point d'autre plus capable que luy, & que ie le ſeruirois en autre occaſion, mais il continuë en ſon refus, ne voulant pas, diſoit-il, fauſſer ſon ſerment & faire rien contre ſes promeſſes, neantmoins à la fin il me laſcha ces deux mots Montagnais *Noma kiniſitotatin*, qui veulent dire en François, non ie ne t'entend point, car en Huron il faudroit dire : *Danſtan tearonea*. Voyla tout ce que ie pû tirer de luy auec toute mon induſtrie, & croy que tout ſon plus grand ſerment eſtoit de ſe rendre neceſſaire, & de ne laiſſer empieter perſonne ſur ſon office, mais c'eſtoit mal prendre ſes meſures que de s'adreſſer à nous, qui n'eſtions pas pour luy nuire.

Ce peu que i'en ay ſceu davantage, ie l'ay appris de nos Religieux de Kebec, des Montagnais & d'un petit dictionnaire, compoſé & eſcrit de la propre main de Pierre Anthoine noſtre Canadien, que i'ay creu d'autant plus aſſeuré, que ce Sauuage là * faict auant qu'auoir perdu les Idées de ſa langue, & s'il eſt fautif en quelque choſe, c'eſt en la meſme maniere que ie le ſuis en la langue Françoiſe, en comparaiſon d'un Orateur diſert, car il y a le bon & le mauuais Montagnais, comme le bon & le mauuais François, duquel i'ymite le dernier pour ne pouuoir faire mieux.

Toutes les langues de la Nouuelle France ſe peuuent reduire en deux principales : à ſçauoir Huronne & Canadienne. La Huronne comprend preſque tou-
360 tes celles qui courent, les nations ſe- || dentaires & quelqu'unes des errantes, comme les Houandates, les Quieunontateronons, Sontouhouethonons, Attiuoin-

darons, Aſſiſtagueronons, & autres des contrées de la mer douce, leſquelles toutes enſemble peuuent contenir enuiron 3. ou 4. cens mille ames en 200. lieuës de païs, qui feroient une belle Prouince ſi elles eſtoient poſſedées par un ſeul Prince Chreſtien, car pour le iour d'huy les montagnes, les fleuues & les riuieres, ne ſeruent point de limites ny de bornes aux Prouinces & Regions, ains les langues & les Seigneuries, & ſe dit une Prouince ou Region auoir autant d'eſtenduë comme la langue d'icelle eſt parlée & entenduë en icelle.

La Canadienne comprend preſque toutes les nations errantes, qui tiennent depuis l'embouchure du grand fleuue S. Laurens, iuſques au païs des Hurons, parmy leſquelles nous comprenons les Almouchiquois, Montagnais, la petite Nation. Les Sauuages de l'Isle, les Ebicerinys & generalement les Algoumequins & autres nations errantes, qui ſe rencontrent dans l'eſtenduë de plus de 350. lieuës de païs, qui ne peuuent faire en tout à mon aduis 50. ou 60. mille ames au plus, & tous errants & vagabonds comme i'ay dit.

Il demeure donc conſtant que nous n'auons que deux langues principales dans toute l'eſtendue de noſtre Canada & que tout tant qu'il y en a * deriuent de l'un de ſes deux, & n'y a autre difference que du Gaſcon ou du Prouençal au François, car encor bien qu'il y ait un Truchement particulier pour les Montagnais, un autre pour les Sauuages de l'Isle, & un pour les Ebicerinys, || ſi eſt-ce que c'eſt touſiours une meſme 361
langue, & n'y a autre difference que celle que ie vien de dire, qui eſt aſſez neantmoins pour obliger d'auoir

partout des Truchemens diuers, tant pour n'ignorer rien des langues, & d'une infinité de mots qu'ils ont de differens les uns des autres, que pour maintenir les François en l'amitié de ſes peuples, & attirer leurs caſtors en procurant leur ſalut.

On dit qu'il y a en quelque contrée des Indes, une Nation dont les hommes ont un langage particulier & les femmes un autre, ſans qu'il leur ſoit loiſible d'uſer de celuy de leurs marys, il n'en eſt pas de meſme entre nos Nations Canadiennes, mais entre toutes il me ſemble que les femmes Ebicerinyennes parlent le plus delicatement & mignardement, elles ont un petit bec affilé dont vous diriez que les paroles leur partent du bout des leures, & ce qui en eſt plus admirable eſt, qu'elles coulent de ſuitte ſans heſiter ny reprendre haleine, & ſi doucement qu'à peine leur voyez-vous ouurir les leures en leurs petits entretiens & esbats.

Ie m'eſtonnois meſme comme elles ſe pouuoient entendre & le Truchement Richer comprendre ce qu'elles diſoient, car pour moy, il faut que i'aduouë qu'il m'euſt eſté bien difficile de m'y rendre ſçauant.

I'en voulu faire l'experience au pays des Hurons, où elles eſtoient venuës hyuerner auec leurs marys,
362 & en receu des leçons du || Truchement que i'eſtudiay quelque temps enſemble, auec le Montagnais & mon Huron, mais ne m'y pouuans aduancer pour en auoir trop entrepris à la fois, ie fus contraint de quitter les deux premiers * & vaquer ſeulement à la derniere, car en penſant parler d'une i'y entremellois des

mots de l'autre, ie courois apres trois lieures & n'en prenois aucun.

Et pour vous monſtrer qu'en effet il y a beaucoup de periodes qui ne ſe rapportent point aux langages des Montagnais & Ebicerinys non plus qu'au Huron, qui eſt une langue particuliere, & que le baraguoin de l'un eſt differant du baraguoin de l'autre, ie vous en rapporteray icy quelques mots, par le moyen deſquels vous cognoiſtrez la difference veritable mentionnée cy deſſus.

Par exemple : Les Hurons appellent un chien gagnenon. Les Ebicerinys arionce, & les Montagnais atimoy, voyla une grande difference entre ces trois mots qui ne ſignifient tous qu'une meſme choſe. De plus : Pour dire en Huron i'ay faim, Atoronchesta, en Montagnais Nichimitiſonne, & en Ebicerinyen Ninihoinchaé. Et pour demander à manger nos Hurons uſent de ce ſeul mot Taetſenten, les Montagnais de celuy-cy Minitmitſon, & les Ebicerinyens de cet autre Michilmijchim. Tellement qu'on voit en ce peu de mots bien peu de rapport, particulierement du langage Huron aux deux autres qui ont quelque correſpondance.

|| Il ſe trouue une autre grande difficulté en ces 363
langues, en la prononciation de quelque * ſyllabes, à laquelle conſiſtent les diuerſes ſignifications d'un meſme mot, qui eſt une difficulté plus grande que l'on ne penſe pas, car manquez ſeulement en une, vous manquez en tout, ou ſi vous vous faites entendre, ce ſera tout autrement que vous ne deſirez, comme en ce mot Ebicerinyen : Kidauskinne, lequel auec

une certaine façon de prononcer veut dire, tu n'as point d'eſprit, & par un autre ton ſignifie : tu as menty.

Ainſi en eſt-il de quantité d'autres mots, c'eſt pourquoy il faut ayder à la lettre, & apprendre la cadence ſi on y veut profiter, car le Truchement Bruslé s'y eſt quelquefois luy-meſme trouué bien empeſché & moy encore plus lorſque les Hurons me faiſoient recorder & ſouuent repeter de certains mots difficiles que ie ne ſçauois comment prononcer, & n'y pouuois auenir auec toutes les peines que i'y prenois, que de fort loing (i'entends de quelque * mots) nonobſtant l'aſſiſtance & le ſecours du Truchement, c'eſt ce qui nous fit iuger que nos principaux maiſtres en cet art, deuoient eſtre nos ſoins & la frequente communication auec les Sauuages.

Auant que ie fuſſe paſſé dans les Indes Canadiennes, & aucunement recognu la façon de parler de ſes habitans, ie croyois leur langue dans l'excés de pau-
364 ureté, comme elle eſt en || effet de beaucoup de mots, pour autant que n'ayans point de cognoiſſance de beaucoup de choſes qui ſont en noſtre Europe, ils n'ont point de noms pour les ſignifier; mais i'ay recognu du depuis qu'és choſes dont ils ont cognoiſſance, leurs langues ſont en quelque choſe plus fecondes & nombreuſes, pouuans dire une meſme choſe par quantité de differens mots, entre leſquels ils en ont de ſi riches, qu'un ſeul peut ſignifier autant que quatre des noſtres, principalement la langue Huronne, c'eſt à dire qu'ils ont une infinité de mots compoſez, leſquels ſont des ſentences entieres, comme les caracteres des Chinois.

Ie ſçay bien qu'il peut y auoir des fautes en mes Dictionnaires, & que pluſieurs choſes y manquent pour les rendre parfaicts, mais ie ne doute point auſſi qu'un plus habile que moy ne ſe trouuat bien empeſché de pouuoir faire mieux en ſi peu de temps que i'y ay employé, touſiours c'eſt un trauail qui n'eſt pas petit ny de petit profit, car pourueu qu'on ſache la prononciation des mots plus difficiles, on peut aller auec iceux, par tout leur pays & traiter ſans Truchement, qui eſt un bien, & une commodité qui ne ſe peut eſtimer, & de laquelle pluſieurs ſe ſeruent, pour n'y en auoir encor eu aucun autre que les miens. C'eſt neantmoins une choſe bien pitoyable à l'homme d'eſtre en cela plus miſerable que les oyſeaux & beſtes brutes, leſquelles ſe font entendre à toutes celles de || 365
leur meſme eſpece en quelque part du monde qu'elles ſe rencontrent, car elles n'ont toutes qu'une meſme voix, là où l'homme pour peu qu'il s'abſente du lieu de ſa naiſſance, demeure muet, & ſans communication, dont on doit attribuer la diſgrace à nos pechez.

Ceux qui ont eſtudié quelque peu en Magie, ſelon quelques Autheurs, ſçauent fort bien qu'aucuns liures de cette mauuaiſe ſcience, enſeignent quelques moyens pour paruenir à la perfection de l'intelligence de ces voix, ſons, paroles, ou langues de ces oyſeaux, & animaux, comme un Apollonius Thyaneus grand Magicien, lequel entendoit le iargon des oyſeaux, & la voix des animaux, par laquelle il recueilloit les conceptions de leurs fantaſies, ce que faiſoit auſſi Melampus fils de Amythaon. Mais pour nos langues ſauuages qui en tous ſiecles changent pour le moins

une fois, ie conſeillerois volontiers ceux qui en ont la puiſſance d'abatardir & biffer toutes celles qui ſont en uſage chez les Hurons & Canadiens, & d'introduire en leur place la langue Françoiſe par tout, car qu'elle * apparence que tant de petits peuples ayent des langues ſi differentes & ſi difficiles à apprendre, le ſuiet ne le merite pas, & ſi les Religieux qui ont à les inſtruire, y ont trop de difficulté, tant y a qu'il y a (comme ie croy) moins de peuples en tous ces pays là, en y comprenant encore toute l'Acadie, où
366 nous auons fait baſtir une || maiſon l'an 1630. en la Baye du port du Cap Naigré, que les François ont nommé le port de la Tour à cauſe de l'habitation des François ou * commande le ſieur de la Tour, qu'en la ſeule ville de Paris, & de là iugez s'il ſeroit à propos de maintenir tant de langues differentes, & les reduire en arts, comme on pourroit faire, mais ſans neceſſité.

Il eſt dit des anciens Roys de Mexique, de meſme que de ceux du Peru, qu'ils n'auoient moins de ſoin d'eſtendre leur langue que leur Empire, car au Nouueau Monde la langue de Mexique eſtoit eſtenduë par l'eſpace de mille lieuës, & celle de Cuſco Capitale de l'Empire du Peru n'en auoit pas moins, & combien qu'on uſe en ces deux grands Royaumes ou Empires de pluſieurs langues particuliers *, & fort differentes entr'elles, conſideré leur longue eſtenduë, toutefois celle de la ville de Mexique eſt belle & riche & commune à toute la nouuelle Eſpagne, & celle de Cuſco au Peru, comme entre nous la Latine, & entre les Turcs l'Eſclauone en Europe, & l'Arabique en Aſie.

Tellement qu'il ſuffit (au rapport de quelque hiſtorien) à ceux qui preſchent la parole de Dieu, d'apprendre une ſeule langue de celles-là pour aller par un pays long de deux ou trois mille lieuës, au lieu qu'il leur auroit fallu 15. ou 20. langues, voire d'auantage *, pour pouuoir porter l'Euangile de Noſtre Seigneur par tout cette eſtenduë de Prouinces & Royaumes.

De la forme, couleur & ſtatuë des Sauuages, & de leurs parures, ornemens & matachias. 367

Chapitre XXII.

Toutes les Nations & peuples Indiens, & Sauuages que nous auons veus en noſtre voyage, ſont preſque tous de couleur brune, oliuatre ou bazanné (excepté les dents qu'ils ont merueilleuſement blanches) non qu'ils naiſſent tels, mais cela vient de la nudité, de l'ardeur du Soleil qui leur donne à plomb ſur le dos, & de diuerſes graiſſes, huyles, & peintures, deſquelles ils ſe frottent & peignent ſouuent tout le corps, comme nous voyons en France à ceux qui ſe font appeller Egyptiens ou Bohemiens, leſquels changent leur couleur blanche en brune, & oliuaſtre, par le moyen des huyles deſquelles ils ſe frottent le corps pour ſembler Egyptien, bien qu'ils ſoient François, & n'ayent reſſenty autre chaleur que celle d'icy, ny habité autre climat que celuy de la France.

Cette couleur pourtant ne diminuë en rien de leur beauté naturelle, des traicts de leur visage, ny de la iuste proportion de leurs corps, qui ne cedent en rien
368 à ceux d'i- || cy, car ils sont tous generalement bien formez & proportionnez sans difformité aucune, marchent droit auec un maintien graue & modeste, sans estre aucunement courbé, bossu, vouté, boiteux, borgnes ou aueugles, d'où vous voyez d'aussi beaux enfans, & des personnes d'aussi bonne grace qu'il y en sçauroit auoir en France, entre lesquels ie n'y ay iamais veu autre deffaut, qu'un Honqueronon borgne encor par accident, & un bon vieillard Huron, qui pour estre tombé du haut d'une cabane en bas s'estoit faict boiteux.

Ils sont de mesme grandeur & hauteur que par deça, tous dispos, gays, & alaigres, ieunes & vieux ne sont point valetudinaires comme la pluspart de nous autres, ny suiets à la goutte, comme beaucoup de personnes trop à leur ayse, il n'y a pas mesme de ces gros ventres pleins d'humeurs & de graisse, que nous auons icy, car ils ne sont ny trop gras ny trop maigres, aussi n'ont-ils pas trop de quoy s'engraisser, & c'est ce qui les maintient en santé, & exempts de beaucoup de maladies, ausquelles nous sommes suiets par trop faire bonne chere, car comme dit Aristote, il n'y a rien qui conserue mieux la santé de l'homme que la sobrieté, laquelle ils obseruent mieux que nos gens sans soucy, & moins que nos auares, tenans le milieu entre les deux.

L'une des raisons principales pour laquelle nos
369 Sauuages n'ont rien de difforme en || leur corps, vient

de ce qu'ils ne ſont point violentez ou contraincts comme les Mignons & Muguettes de par-deça, par des habits trop eſtroicts qui forcent leur naturelle diſpoſition, & la raiſon en eſt tres-bonne, d'autant que par cet empreſſement d'habits pour ſembler linges* & bien faictes, les femmes qui en uſent de la ſorte ſont pour la plus part contrefaictes, boſſuës, voutées & ridées, encore qu'il n'apparoiſſe point au dehors, leſquelles ſi elles eſtoient veuës en cette difformité par les Sauuages, ils auroient de quoy rire & ſe mocquer de nous, eux qui n'ont accouſtumé de voir les choſes que dans le naturel non violenté.

Il faut aduoüer pourtant que ces affiquets mondains, ces gorges deſcouuertes & ces eſtoffes rauiſſantes, quelque difformité qu'elles couurent ſont des pieges bien plus peſans, & deſquels le Diable tire un bien plus grand aduantage que de la nudité de nos Sauuageſſes, qui porte ie ne ſçay quoy de deſplaiſant à la veuë de ceux qui l'ont tant ſoit peu chaſte, car il n'y a que les mal-ſages qui s'y meslent.

Or laiſſons à part les difformitez qui viennent par accident, & diſons qu'il eſt vrayſemblable que les femmes, entre les Chreſtiens, engendrent plus de monſtres, & d'enfans marquez & contrefaicts, que ne font les femmes Sauuageſſes de noſtre Canada, & me ſemble que cela arriue plus ordinairement à celles qui font les mignardes, & de- || licates, & qui ont le 370
loiſir d'entretenir leurs penſées, qu'à celles qui ont moins de loiſir, car n'ayans point d'occupations ſerieuſes, il faut de neceſſité qu'elles donnent lieu à une partie de leurs folles imaginations & fantaſies, ce que

ne font point les villageoifes, non plus que les femmes doüées d'un efprit masle & refolu qui occupent le temps. I'en pourrois rapporter icy une infinité d'exemples, & des chofes mefmes que i'ay veuës de mes yeux, fi le fuiet le meritoit, ou que la chofe fut tirée: * en doute, mais comme le cas eft affez commun, & que l'on voit en beaucoup de lieux des perfonnes ayans de fes marqués* fur leurs corps, ou au vifage, qui une folle, qui une leure de lieure, une prune, une tache de vin, &c., ie n'en diray pas dauantage, finon de vous affeurer que i'ay veu deux enfans iumeaux n'auoir qu'un dos, ou pluftoft auoir les deux dos collez enfembles*, & les autres parties du corps parfaites en chacune d'elles.

Au mois d'Octobre dernier ie vis à Paris au bout du pont neuf, un ieune garçon de Gennes, aagé de feize ans, en auoir un autre qui luy fortoit du milieu du ventre, à une cuiffe prés, qui luy reftoit dedans le corps, & n'en fembloit gueres incommodé, finon un peu à la pefanteur du fardeau qui luy pendoit. Au mefme mois d'Octobre dernier le 20. il nafquit à Londres capitale d'Angleterre, une fille monftrueufe ayant deux teftes, & deux vifages bien formez, quatre
371 || bras, deux cuiffes, deux iambes, & deux pieds, auec une forme de queuë, & ayant efté ouuerte apres fa mort en la prefence du Roi d'Angleterre, il luy fut trouué deux cœurs. Ces deux ou trois exemples doiuent fuffire pour confirmation des chofes que i'ay dites, car ce ne feroit iamais fait, qui voudroit s'amufer à difcourir des miferes dont la nature eft fouuent vitiée par nos pechez, ou ceux de nos parents,

desquels les enfans portent souuent la peine, ou en leur esprit, ou en leurs membres. Ie les puniray iusques à la troisiesme & quatriesme generation, dit Dieu aux saincctes lettres.

Les ieunes femmes, & filles sont grandement curieuses d'huyler leurs cheueux & de se peindre & parer le corps auec diuers petits fatras, pour sembler belles aux assemblées, & aux dances, où elles paroissent tousiours auec tous leurs atours. Si elles ont des matachias & pourceleines elles ne les oublient point, non plus que les rassades, patinotres, & autres bagatelles que les François leur traictent, & desquelles elles font estat, comme nous de l'or & des pierreries.

Leurs vignols & pourceleines sont diuersement enfilées, les unes en colliers larges de trois ou quatre doigts, comme une sangle de cheual qui en auroit ses fisselles toutes enfilées & accommodées, & ces colliers ont enuiron trois pieds & demy de tour ou plus, qu'elles mettent en quantité || à leur col, selon leur 372
moyen & richesse, puis d'autres enfilées comme nos chaines & chapelets de diuers* longueurs pour pendre de mesme à leur col, & aussi à leurs oreilles. Elles en font encore d'autres de vignols gros comme noix, assez mal arondis (à cause de leur dureté), qu'elles attachent sur les deux hanches, & viennent par deuant arrangées de haut en bas par dessus leurs cuisses & brayers. Il y en a de celles qui portent encores des brasselets de pourceleine aux bras, & de grandes plaques accommodées de mesme par deuant leur estomach, & d'autres par derrière en rond & en quarré comme une carde à carder la laine, attachées à leurs

treſſes de cheueux: quelqu'unes d'entr'elles ont auſſi des chaines, ceintures, & des braſſelets faits de poil de porc epic, taints en rouge cramoiſy & fort proprement tiſſuës, les uns larges comme une ſangle, & les autres comme une groſſe gance, & cette teinture eſt ſi viue & tient de telle ſorte qu'elle fait honte à l'eſcarlate.

Pour les ieunes hommes ils ont la meſme curioſité de s'embellir & farder comme les filles. Ils huylent leurs cheueux & y appliquent des plumes & du duuet fort ioliment, & au lieu de collet de fine toille, ils ſe font des petites fraizes du meſme duuet, qu'ils mettent autour de leur col, fort proprement arrangez. Il y en a qui pour brauerie portent de grandes peaux
373 de ſerpens ſur le front en guiſe de fronteaux, qui ||
leur pendent par derrière une grande aulne de Paris de chacun coſté.

Ils ſe peindent auſſi le corps & la face de diuerſes couleurs, de vert, de iaune, de noir, rouge & violet qui ſont leurs couleurs les plus communes. Vous leur voyez quelquefois la face toute bigarée de rouge, & de vert, quelquefois ils n'en peignent qu'un coſté, depuis le ſommet de la teſte iuſques au col, il y en a de ſi induſtrieux qu'ils ſe figurent toute la face, & le corps deuant & derriere, de paſſements tirez au naturel, & des compartimens auec diuerſes figures d'animaux aſſez bien faites pour des perſonnes qui n'ont pas appris l'art de la peinture.

Mais ce que ie trouuois de plus eſtrange, & d'une folie plus eminente, eſtoit de ceux qui pour eſtre eſtimez courageux, & redoutables à leurs ennemys, pre-

noient un os d'oyſeau ou de poiſſon qu'ils affiloient comme raſoirs, auec leſquels ils ſe grauoient & figuroient le corps, mais à diuerſes repriſes, comme l'on faict icy une paire d'armes auec le burin. En quoy ils monſtroient un courage & patience admirable au-delà du commun des hommes, non qu'ils ne reſſentiſſent bien le mal, car ils ne ſont pas inſenſibles, mais pour les voir immobiles & muets en un ſi furieux chatouillement, puis on eſſuyoit le ſang qui leur decouloit de ces inciſions, leſquelles ils frottoient in-
|| continent apres auec quelque couleur noire en 374
poudre, qui s'inſinuoit dedans les cicatrices, ſi que les figures qu'ils ont grauées leur demeurent ſur le corps pour touſiours, ſans que iamais on les puiſſe effacer, non plus que les marques qu'ont aux bras les Pelerins qui reuiennent de Hieruſalem.

Tous n'en veulent pas neantmoins ſouffrir la peine, auſſi n'en ſont-ils pas tous accommodez, mais les Sauuages qui s'y plaiſent d'auantage * ſont les petuneux, leſquels ont pour la pluſpart le corps ainſi figuré, ce qui les rends * effroyables & hideux, à ceux qui n'ont pas accouſtumé de voir de tels maſques, car ils me ſembloient à moy-meſme en les regardans l'image de quelque Demon, auec leſquels ie ne me trouuois pas trop aſſeuré au commencement, & guere plus à la fin.

Il y a des femmes, & filles, mais peu qui ſouffrent ces inciſions, dont i'en ai veu quelqu'unes qui eſtoient figurées iuſques par deſſus les yeux, & tout cela pour ſembler autant valeureuſes que belles, & redoutables. I'ay veu des Sauuages d'une certaine Nation

auoir tous le milieu des narrines percées, auxquelles pendoient des patinotres bleuës aſſez groſſes, qui leur battoient la leure d'en haut, attachées à des petites cordelettes ou filets.

375 Et comme ils ne portent rien ſur leur || corps que pour ornement ou pour ſe deffendre du froid, nos Sauuages croyoient au commencement que nous portaſſions nos chapelets à la ceinture pour embelliſſement, comme ils font leurs pourceleines, mais en comparaiſon ils en faiſoient fort peu d'eſtat, diſans: qu'ils n'eſtoient que de bois & que leur pourceleine qu'ils appellent *Onocoirota* eſtoit de grande valeur, pour la petite teſte de mort qui y eſtoit attachée, beaucoup la croyoient auoir eſté d'un enfant viuant, mais ie les oſtay incontinent de cette penſée, & la volonté aux femmes de vouloir emprunter noſtre manteau & noſtre capuce, pour aller en feſtin, & voir les nouuelles mariées, car elles m'en importunoient fort, & ſe fuſſent carrées auec cela comme fort parées & gentilles.

Pour nos ſandales ou ſemelles de bois, ie leur permettois bien à tous d'y mettre le pied, & les eſprouuer, mais à condition de me les rapporter incontinent peur de les perdre. Ils me diſoient *Prou, Aviel Saracogna*, Gabriel fais-moy des ſouliers, car ils appelloient nos ſandales ſouliers, mais ie n'eſtois pas en lieu pour leur en pouuoir faire, & d'y mettre la main eux-meſmes, outre qu'ils ſont trop pareſſeux d'apprendre, ils n'auoient pas les outils propres, non plus que moy, qui me ſeruois d'un ſeul meſchant petit outil pour les miennes, & au lieu de cloux (car il ne

s'en trouue pas dans le pays) nous nous || ſeruions de 376
cordelettes paſſées par des petits trous pour attacher nos cuirs.

Comment les Sauuages accommodent leur cheuelure. De la barbe & de l'opinion qu'ils ont qu'elle amoindrit l'eſprit. Comme ſainct François n'en a point porté. Des Pygmées, & d'une fille veluë & ayant barbe.

CHAPITRE XIII.

Tous les eſprits des hommes ne viuent pas dans un meſme ſentiment, ny dans une meſme penſée, car chacun a ſes opinions particulieres, d'où viennent nos difficultez, & les diuerſes diſputes entre les hommes, mais le ſage cede touſiours à la raiſon & le fol à ſon opinion, pour ce que l'opiniatreté ne vient que d'ignorance.

Sainct Auguſtin a dit parlant de la barbe de l'homme, qu'elle eſt une marque de force & de courage, & nos Sauuages tout au contraire, tiennent auec le reſte des peuples Americains qu'elle amoindrit l'eſprit, & rend la perſonne difforme & eſpouuentable, comme ie vous feray voir par quelques petits traicts familiers que i'ay appris & veus dans le pays.

|| Par ces opinions, ils ont la barbe & le poil telle- 377

ment en horreur qu'ils n'en peuuent ſouffrir un ſeul petit brin ailleurs qu'à la teſte, ſi l'arrachent & en oſtent meſme la cauſe productiue, de maniere qu'on ne peut preſque diſcerner le viſage d'un homme d'auec celuy d'une femme, & penſans faire iniure à nos François deſquels ils auoient aſſez mauuoiſe opinion à cauſe de leur barbe il les appelloient *Saſcoinronte*, qui eſt à dire barbu, tu es un barbu, & par ce moyen les obligeoient pour auoir paix de ſe raſer & ſe conformer aucunement à eux en leur poil & cheuelure, comme ils l'eſtoient des-ia aux habits & en la nudité, pour la netteté.

Et non ſeulement ils auoient une ſi mauuaiſe opinion de la barbe & des barbus, mais ils nous vouloient meſme perſuader d'arracher la noſtre, quoy que fort courte, & nous diſoient que nous en ſerions de beaucoup plus beaux & aggreables en noſtre conuerſation. Il arriua un iour qu'un Sauuage des plus laids d'entre les petuneux, voyant paſſer un de nos François auec ſa grande barbe & ſes mouſtaches mal releuées, plein d'eſtonnement & d'admiration, ſe tournant à ſes compagnons leur dit: Voyez ce ſale barbu, ce laid homme, eſt-il poſſible qu'aucune femme le voulut enuiſager de bon œil, c'eſt un ours, & luy-meſme eſtoit un vray maſque; c'eſt pourquoy il auoit fort bonne grace de meſpriſer ce barbu & de l'appeller ours, luy qui eſtoit laid par deſpit.

Il arriua une hiſtoire auſſi plaiſante au Truchement
378 des Ebicerinys nommé Jean Richer || lorſqu'ils luy voulurent faire croire qu'il commençoit d'auoir de l'eſprit. Il y auoit deux ans & plus, qu'il eſtoit dans

leur païs & viuoit auec eux aſſez doucement en apprennant leur langue pour d'icelle ſeruir les François à la traicte. A la verité il y auoit aſſez bien profité & s'en ſeruoit fort à propos & meſme d'un peu de la Huronne qu'il ſçauoit paſſablement. Or ces Sauuages, apres luy auoir faict quelques reproches d'auoir quitté le mauuais païs de la France, pour venir habiter le leur beaucoup plus beau & meilleur, luy dirent: & bien, iuſque à preſent tu as preſque veſcu en beſte ſans cognoiſſance & ſans eſprit, mais maintenant que tu commence * à bien parler noſtre langue, ſi tu n'auois point de barbe, tu aurois preſque autant d'eſprit qu'une telle nation, luy en nommant une qu'ils eſtimoient auoir beaucoup moins d'eſprit qu'eux, & les François auoir encor moins d'eſprit que cette nation-là, tellement qu'il eut fallu à leur compte que ce Truchement eut encor eſtudié pour le moins deux ou trois ans leur langue & n'auoir point du tout de barbe, pour y eſtre eſtimé homme d'eſprit & de iugement; & voylà l'eſtime qu'ils font de nos gens, par une ſeconde raiſon, du peu de vertu & de modeſtie qu'ils voyent en ceux qu'on enuoye de delà, auſquels ils ne ſe fient que de bonne ſorte, & pour le moindre ſuiect leur diſent l'iniure ordinaire Téondion ou Teſcaondion, c'eſt-à-dire, tu n'as point d'eſprit Atache, mal baſty.

A nous autres Religieux, quelques mal aduiſez nous en diſoient autant au commence- || ment, mais à la 379
fin ils nous eurent en meilleure eſtime, & nous diſoient au contraire: Cachia atindion, vous auez grandement d'eſprit; Houandate danſtan téhondion, &

les Hurons n'en ont point; vous eſtes gens qui cognoiſſez les choſes d'en haut & ſurnaturelles & qui pouuez ſçauoir les choſes les plus cachées & ſecrettes, ce qu'ils diſoient à cauſe de nos eſcritures, & que nous leur enſeignions des choſes qu'ils auoient ignorées iuſques alors, & n'auoient point ceſte bonne opinion des autres François, auſquels ils preferoient la ſageſſe de leurs enfans, pour ce qu'ils ne leur diſoient que des ſottizes.

Que ſi ces peuples Americains, qui ſont preſque la moitié de toute la terre habitable, ne portent point de barbe, il n'y a de quoy s'eſmerueiller, puiſque les anciens Romains meſmes, eſtimans que cela leur ſeruoit d'empeſchement, n'en ont point porté iuſques à l'Empereur Adrien, & ſelon quelque Autheur, iuſques à François Marquis de Mantouë (qui mourut l'an 1519, pere de Frederic 5. qui fut crée Duc de Mantouë par Charles quint) fut le premier de tous les Princes d'Italie, qui nourrit touſiours une longue barbe. Ce qu'ils reputoient tellement à honneur, qu'un homme accuſé de quelque crime n'auoit point ce priuilege de faire razer ſon poil, comme ſe peut recueillir par le teſmoignage d'Aulus Gellius, parlant de Scipion, fils de Paul, & par les anciennes medailles des Romains & Gaulois, que nous voyons encores à preſent en pluſieurs lieux.

380 || C'eſt ce qui a faict que beaucoup ſe ſont autrefois eſtonnés & auec raiſon de ce que S. François (Italien de Nation) eſtoit peint auec un peu de barbe, car ny Preſtre, ny Moyne, ni Religieux, ny meſme aucun Lay, nourriſſoit ſa barbe de ce temps là. Qui a

faict penser ou que c'est une licence de peintre, ou que S. François fut portraict lors qu'il alloit ou reuenoit d'Orient, comme nous lisons de S. Dominique, à cause que les Latins & Occidentaux, faisans le voyage d'outre mer, entretenoient leur barbe longue, comme font encore de present nos Religieux, pour se conformer à la coustume du païs, auquel la barbe raze estoit honteuse, & appelloient les hommes de deça eunuques, chastrés & effeminés, comme se lit dans les histoires de la guerre Saincte. Il ne faut donc point penser que S. François portast ordinairement barbe longue, cela estant tres-seuerement deffendu & puny par les Saincts Canons. Ie laisseray ce qui est de plus commun sur ceste matiere, me contentant d'un iugement de Gregoire 7. qui seoit l'an 1170. Lib. 8. Reg. Epist. 10. à Orsoc Gouuerneur de Calaris Capitale du Royaume de Sardaigne. Nous ne voulons point que vostre prudence trouue mauuais de ce que nous auons contrainct Iacques vostre Archeuesque de razer sa barbe, car telle est la coustume de la saincte Eglise Romaine pratiquée dés sa naissance, que tout le Clergé de l'Eglise Occidentale raze sa barbe, &c. Et ne faut point penser que sainct François eut voulu contreuenir au commandement de l'Eglise par quelque singularité ou vanité. De nostre me || moire les souueraines Cours de 381
Parlement, ont prononcé des Arrests tres-rigoureux contre toute sorte de personnes, qui ne razoient point leurs barbes, d'où reste encores le prouerbe : Barba raza, respondebit curia.

Nos François qui ne demandoient qu'à rire & plaisanter, auoient fait entendre aux Huronnes, que les

femmes de France auoient de la barbe, & leur auoient encore perſuadé tout plain d'autres choſes, que par honneſteté ie n'eſcris point icy, de ſorte qu'elles eſtoient fort deſireuſes d'en voir; mais les Hurons qui me ramenerent en Canada, ayans veu mademoiſelle Champlain ay * eſté aſſeuré qu'elle eſtoit femme, ils furent deſtrompez & recognurent qu'en effect on leur en auoit donné à garder.

De ces particularitez on peut inferer que nos Sauuages ne ſont point velus, comme quelques uns pourroient penſer. Cela appartient aux habitants des Isles Gorgades, d'où le Capitaine Hanno Cartaginois, rapporta deux peaux de femmes toutes velues, leſquelles il mit au Temple de Iuno par grande ſingularité, & ay ouy dire à une perſonne digne de foy, d'en auoir veu une toute pareille à Paris, qu'on y auoit apportée par grande rareté, & à une autre d'auoir veu une fille viuante toute couuerte de poil comme une beſte en une ville de France dont i'ay oublié le nom; mais bien dauantage un de nos Religieux m'a aſſeuré d'auoir veu deux Sauuages en l'armée des Eſpagnols pendant la ligue, tellement velus du pied iuſques à la
382 teſte, qu'on ne leur voyoit que || le blanc des yeux. Ce ſont des merueilles de la nature, qui ont donné l'opinion à pluſieurs que tous les Sauuages eſtoient velus, bien qu'ils le ſoient moins naturellement que les perſonnes de noſtre Europe, entre leſquelles il s'en voit quantité qui ont l'eſtomach tout couuert de poils, ce que ie n'ay point veu en aucun Sauuage.

Au mois d'Octobre de l'an 1633. ie vis à Paris une fille du païs de Saxe, aagée d'enuiron quatre ans &

demy, laquelle auoit une barbe blonde, fine, preſque comme ſoye, longue & large en arondiſſant comme celle d'un homme de 35. à 40. ans, & cequi eſtoit encor fort admirable, il luy ſortoit du dedans des deux oreilles, deux grandes mouſtaches longues preſque d'un pied, & au deſſus des reins une autre plus courte, qui ſembloit une queuë, qui fit penſer à pluſieurs qu'il y eut quelque choſe du Satyre en cette fille, mais ils ſe trompoient, car hors-mis ſa longue barbe & qu'elle eſtoit veluë par tout le corps d'un poil blond ſemblable à celuy de la barbe, elle eſtoit fort aggreable tant en la diſpoſition du corps, qu'en la gentilleſſe de ſon eſprit, autant honneſte, que iouialle & plaiſante.

Si quelqu'un entroit dans la chambre pour la voir, en ſe promenant ſur la table qui luy ſeruoit de theatre, elle baiſoit doucement ſa main, leur preſentoit & les ſaluoit de fort bonne grace en diſant : bon iour mon pere, ſoyez le bien venu Monſieur, (car on luy auoit appris quelque * petits mots François qu'elle prononçoit || fort gentiment). Lors que d'abord ie la vy pour 383
la premiere fois, il me ſembloit voir en elles * un vieillard du païs des Pygmées, qu'on dit n'auoir qu'une coudée de hauteur au rapport de pluſieurs hiſtoriens, car celle-cy n'en auoit guere dauantage.

Or puisque i'ay icy entamé le diſcours des Pygmées, il ſemble que par bien-ſeance ie ſois comme obligé d'en dire ce que i'ay appris de diuers Autheurs approuuez, pour aucunement ſatisfaire ceux qui ſont encor en doute, ſcauoir s'il y en a, ou non, car le nombre des Eſcriuains qui ont eſcrit de ces Nains eſt ſi

celebre & leurs raiſons ſi probables, qu'elles perſuadent un chacun à les croire. Or entre un tel nombre il me ſemble que le teſmoignage de S. Auguſtin nous doit ſuffire, ſans parler de celuy des Autheurs prophanes & plus anciens, comme d'Ariſtote, voicy ces parolles. Les Gruës (dit-il) viennent des campaignes Scythiques iuſques aux paluds de l'Egypte ſuperieure, d'où ſort le Nil, auquel lieu l'on dit qu'elles font la guerre aux Pygmées.

Mela parle auſſi de cette ſorte de gens en ces termes. Les Pygmées ſont une certaine eſpece de genre humain, qui ont guerres contre les Gruës pour les bleds ſemez. Pline encore faict ſouuent mention d'eux, car il dit, qu'ils ont habité en Scythie & en la ville de Geranie, & prés de Thebaide, & au païs de Praſie, & lieux montaigneux, & apres il eſcrit qu'ils habitent ioignant les Palus d'où le Nil prend ſa ſource, &
384 voicy ce qu'il en dit encores. Aux confins d'In || die, qui ſont les plus esloignez, & auprés du fleuue Ganges, & en l'extremité des montaignes, demeurent les Pygmées. Aule Gelle, en parle encore comme faict auſſi Iſidore, & chacun des Eſcriuains, les faict de la hauteur d'une coudée. Elian de meſme, diſant que la nation des Pygmées a accouſtumé d'auoir des Roys, & lors que les Roys leur vindre * à deffaillir, ils eurent une Reine, qu'ils appellerent Geraune, c'eſt à dire Gruë en leur langue.

Ceux qui ont couru de noſtre ſiecle toute la terre par leurs nauigations, ont auſſi rendu teſmoignage des Pygmées, qu'ils ont deſcouuerts, car Antoine Pigafera les deſcouurit entre les Moluques en l'Isle

Arucheto, & outre il dit qu'ils habitent encores entre les mesmes Moluques en l'Isle Caphieos, Paule Ioue, confirme son dire asseurant qu'ils sont outre les Lapons grands babillards, tousiours en crainte & presque semblables aux singes. Nous auons encores ce qu'en dit Oderic, qu'il vit des Pygmées aux Indes de la grandeur de trois paumes de la main, lesquels engendrent en l'aage de cinq ans, il dit en outre qu'il y en a de la mesme stature en l'Indie Orientale, non loin de Quinsay ioignant Chile. Albert le Grand adiouste cecy : ces Pygmées que nous disons habiter prés du Nil, combattent perpetuellement contre les Gruës, engendrent en l'aage de trois ans, & meurent à huict. I'ay leu dans quelque Autheur dont il ne me souuient pas du nom, d'un petit animal qui naist au matin, vieillit à midy, & meurt le soir.

|| Par ce moyen l'on doit adiouster foy à tant d'Au- 385
theurs celebres, qui traictent de ces Pygmées ; lesquels font leur demeure en la Plage Australe, Orientale & Aquilonaire : mais plus en l'Occidentale.

Auparauant que i'en eusse leu de si asseurez tesmoignages, ie me doutois fort de la verité de la chose, & qu'il s'y trouuast des nations d'hommes si petits, mais à present cela m'est assez facile à croire, veu mesme qu'entre les Europeans, il s'y engendre quelquefois de petits Nains que les Princes entretiennent & nourrissent par admiration. Voicy ce que dit Nicephore d'un certain tout semblable aux Pygmées fort prudent & fort sage qui nasquit en Egypte sous l'Empire de Theodose, d'une si petite stature qu'elle est incroyable, car il estoit si petit, qu'il sembloit une perdrix : &

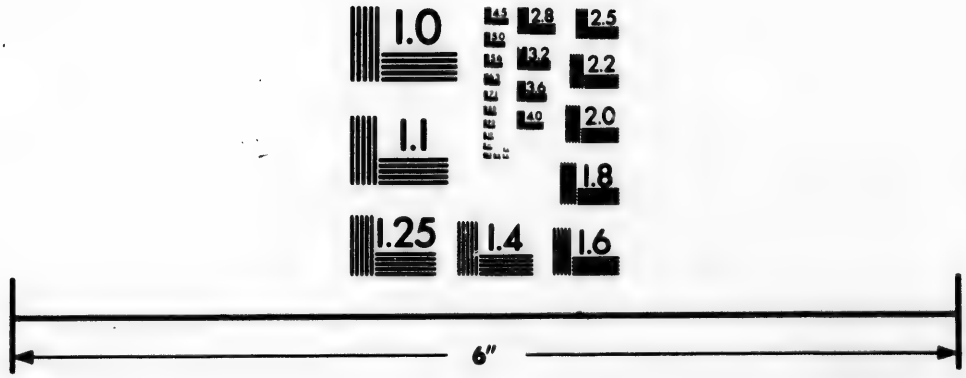
c'eſtoit auſſi un plaiſant ſpectacle de le voir conuerſer en la compagnie des hommes, & de le voir debattre & gauſſer parmy eux. Enfin cecy eſt admirable, qu'il eſtoit capable de prudence, auſſi bien qu'un homme parfaict, & pourquoy ne le ſeroient pas de meſme les Pygmées, où la contrée & le climat, ſinon la race, n'engendre que des Nains. Un homme petit peut auoir la meſme ſageſſe d'un geant, fut il de ceux deſquels la S. Eſcriture faict ſouuent mention de leur force, car au liure des Nombres il eſt dit que le reſte des hommes ſembloient ſauterelles au reſpect d'eux. Et au meſme liure il eſt faict mention d'un Geant memorable Og, qui tiroit ſon origine des Geants, qui ſe
386 ſeruoit || d'un lict de fer, lequel auoit neuf coudées en longueur, & quatre en largeur, ce que redit auſſi Theodoret, & neantmoins perſonne n'oſeroit ſouſtenir que ce Geant non plus que le Goliat, eut plus d'eſprit que le petit Dauid.

Mais voicy bien un autre prodige. Il me ſouuient qu'eſtant petit garçon, on m'enuoyoit fort ſoigneuſement à l'Eſcole, où nous auions entre nous autres petits eſcoliers de forts plaiſans & ſerieux entretiens, car comme chacun apprenoit quelque choſe à la maiſon de ſon pere ou en quelque bonne compagnie où la curioſité nous portoit (car ſouuent la ieuneſſe, ſans qu'on s'en donne de garde obſerue ce que les grands diſcourent) nous faiſions noſtre profit de tout & rapportions tous nos petits contes en noſtre conſeil d'eſtat, compoſé de quatre ou cinq petits garçons de noſtre humeur, car la compagnie de tous ne nous agreoit pas, principallement des iuriſtes, menteurs ou desbauchez.

Or vous pouuez croire que quoy que nous parlaſſions aſſez ſerieuſement & non point en enfans de ſept à huict ans, que nous occupions beaucoup de temps (aprés nos leçons eſtudiées) à diſcourir des fables & des romans, deſquels les ſeruiteurs nous entretenoient les ſoirs auant de nous coucher, mais ſur tout nous entrions dans l'admiration, ſur la penſée des iugemens de Dieu, qui [illegible] venoit par la contemplation d'un || grand iug[illegible]eint contre la 387
muraille d'une Chappelle, d[illegible]s faiſions reflexion ſur les Infidelles & Sauuages, deſquels nous auions ouy parler à nos petits Maiſtres, i'appelle petits Maiſtres, certains eſcoliers ſages, qui nous faiſoient repeter nos leçons, auant d'aller deuant le grand Maiſtre.

Or ces Sauuages qu'on nous faiſoit perdus auec tous les mauuais Chreſtiens, nous faiſoient bien quelque compaſſion, mais les contes & le recit de leur forme & figure nous faiſoient douter qu'ils fuſſent hommes comme nous, car on nous les figuroit generalement tous velus, comme beaucoup ſont encore dans cette erreur là; non ſeulement les hommes ſans lettres, mais pluſieurs qui ſe croyent ſages. On nous parloit auſſi de cette ſorte de gens que nous appellons Pygmées, deſquels ie viens de traicter, mais bien particulierement d'une autre eſpece du genre humain qui eſtoient ſans teſtes, ayans les yeux & la bouche dans l'eſtomach, & d'autres qui n'auoient qu'un œil poſé ſur le milieu du front, mais ceux qui nous ſembloient les plus heureux & accommodez, eſtoient ceux qu'on nous diſoit auoir l'un de leur * pieds large comme

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.1
1.0

un grand van à vaner, duquel ils ſe ſeruoient pour ſe couurir en temps de pluyes, qui par ce moyen en eſtoient garantis.

Depuis que i'ay eſté grand ie me ſuis ris de tous ces contes & croyances enfantines, & n'y ay adiouſté de
388 foy iuſque à preſent, qu'en liſant || i'ay trouué que nous auions quelque raiſon, & que parmy nos fables il s'y trouuoit quelque verité, ou bien les Autheurs nous trompent auſſi bien que nos petits Maiſtres. Strabon s'eſt mocqué autrefois de Megaſthenes, parce qu'il auoit eſcrit, qu'il y auoit des hommes differents de teſtes, de bouche, d'oreilles, de plante de pieds, & de tout le corps; toutesfois il eſt conuaincu ayſement par le nombre & authorité de ceux qui ont eſcrit de ces choſes : mais afin de commencer par la teſte, Mela nous eſcrit que les Blemiens, n'en ont point, & que toutes les parties de leur viſage ſont en la poitrine, Solon nous apprend le meſme. On trouue (dit-il) des hommes qui n'ont point de teſtes, & qui ont les yeux aux eſpaules, & auparauant ceux-cy d'autres en ont eſcrit le meſme, qu'Aule Gelle recite.

Pline aſſeure le meſme en termes exprés & bien ſouuent diſant : qu'ils n'ont point de teſte ayant la bouche & les yeux en leur poictrine : & en autre part il dit que prés de Troglodites, il y en a qui n'en ont point, ayant les yeux ſur les eſpaules.

Il n'y a perſonne qui nous force à ceſte croyance : neantmoins combien que S. Auguſtin die que nous ne ſommes pas aſtraints de le croire, toutesfois il me ſemble qu'il infere qu'il n'eſt pas impoſſible que cela ſoit : puiſque meſme au ſermon trente & ſeptieſme qu'il

addreſſe aux freres Hermites, il teſmoigne les auoir luy meſme veus, en ces termes : I'eſtois des-ia Eueſque d'Hippone (dit-il) lorſqu'ac || compagnez de certains ſeruiteurs de Ieſus Chriſt, ie m'en allay en Ethiopie, pour y preſcher l'Euangile, où nous viſmes pluſieurs hommes, & pluſieurs femmes, qui n'auoient point de teſtes, mais bien des yeux gros fichez en la poictrine; le reſte de leurs membres eſtoit ſemblable aux noſtres. 389

Reprenons noſtre petite fille veluë que ie vis à Paris : car quelqu'un pourroit douter ſi elle eſtoit hermofrodite, ou artificiellement barbuë & veluë. Non, ie dis qu'elle n'eſtoit point hermofrodite & n'auoit aucun artifice en ſon faict, car pour en oſter l'opinion, on ne faiſoit aucune difficulté de la faire voir à nud deuant tout le monde, & puis ſon ieune aage demonstroit aſſez la merueille, & que naturellement elle eſtoit ſortie du ventre de ſa mere veluë, comme un autre Eſau.

D'où vient donc ce poil & cette barbe en un aage ſi tendre & extraordinaire, ie n'en ſçaurois donner autre raiſon ſinon, que cela peut venir de l'imagination & fantaſie de la mere au temps de la conception, & que i'ay veu de meſme la fille d'une honneſte damoiſelle de la ville de Paris reſſembler au pourtraict d'une Vierge deuant laquelle elle ſouloit faire tous les iours ſes prieres. Mais ce que i'ay trouué de plus admirable eſt qu'un de nos amis ayant aduerty ſa femme, que s'il luy prenoit en fantaſie de manger quelque choſe qu'elle ne pû auoir, qu'elle ne portaſt point ſa main en ſon viſage, ains en quelque partie cachée, ce

qu'elle fit, & en un meſme endroict ſon enfant fut
390 marqué, com || me elle nous a aſſeuré elle meſme, ce que ie dis par charité & pour aduertiſſement aux femmes de ſe reſſouuenir de cet aduis remarquable, car toutes ne le ſçauent point, autrement on ne verroit pas tant de difformités au viſage que pluſieurs portent comme les indices de la foibleſſe de leur mere. Les exemples en cette matiere ne ſont que trop frequentes, il ſuffit qu'on ſe ſouuienne des moyens dont Iacob uza chez ſon beau-pere Laban, pour auoir des Agntets * tachetez, & que la femme ſans ſon vouloir peut marquer en ſon fruict quelque choſe de ſon obiect ou de ſon imagination au temps de la conception.

Lycurgus ſouloit dire que les cheueux rendent ceux qui ſont beaux encores plus beaux, & ceux qui ſont laids encores plus laids & eſpouuentables à voir; c'eſt la perruque qui donnoit luſtre à la rare beauté d'Abſolon, comme les mouſtaches voltigeantes de nos Sauageſſes de l'Isle, aux traicts de leur viſage aſſez bien faicts, ſi leur ame plus noble, n'eſtoit ſouillée par le peché & la corruption des [illegible]eurs vitiées; parmy toutes leſquelles non plus qu[illegible]tre les hommes, il ne s'y voit aucune rouſſe ny blonde de cheueux, mais les ont tous noirs (e[illegible]cepté quelques unes qui les ont chaſtaignez) leſquels elles accommodent & aiancent diuerſement ſelon les Nations, car entre toutes il y a de la differance ayſée à cognoiſtre.

Les Canadiens & Montagnais tant hommes que femmes, portent tous longue cheuelure qui leur bat
391 ſur les eſpaules & à coſté des iouës, || ſans eſtre nouez ny attachez, & n'en couppent qu'un bien peu du de-

uant, qui reſtent courts ſur le front, comme les garſettes des femmes mondaines, à cauſe que cela leur empeſcheroit la veuë en courant. Les femmes & filles Algoumequines mypartiſſent leur longue cheuelure en trois, les deux parts leur pendent de coſté & d'autre ſur les oreilles & à coſté des iouës, & l'autre partie eſt accommodée par derriere en treſſe, en la forme d'un marteau pendant couché ſur le dos, de la longueur d'enuiron cinq quarts de pied. Mais les Huronnes & Petuneuſes ne font de tous leurs cheueux qu'une treſſe accommodée de meſme celle des Algoumequines qui leur bat ſur le dos, liez & agencez auec des lanieres de peaux d'Eslans ou d'autres animaux qu'ils ont en commoditez.

Pour les hommes ils portent deux grandes mouſtaches pendantes à coſté des iouës, & quelqu'uns n'en portent qu'une qu'ils treſſent & cordellent quelquesfois auec des plumes & autres bagatelles qu'ils y entremeslent, le reſte des cheueux eſt couppé court ou bien en compartimens & en telle autre maniere qu'il leur plaiſt, eſtimant à beauté que le deſſous de la couronne ſoit raz & couppé de prés, & meſme aux petits garçons le reſte des cheueux, excepté les mouſtaches, à cauſe des petits vermiſſeaux.

Depuis noſtre arriuée, pluſieurs femmes prenoient plaiſir de faire des tonſures & couronnes clericales à leurs enfans, pour les rendre ſemblables à nous, à ce qu'elles diſoient, & les || garçons meſmes s'en glori- 392
fioient en nous les monſtrans; ie penſé les en reprendre, mais ie me retins comme n'y ayans point de mal en ceſte imitation ; au contraire un teſmoignage d'a-

mitié & d'eſtime. Il n'y a pas iuſques à des vieillards meſmes qui en ont voulu porter, aucuns deſquels eſtoient tellement curieux de parures, bien qu'ils euſſent des-ia par maniere de dire, un pied dans la foſſe, qu'ils ſe faiſoient coupper les cheueux par petits compartiments & y accommoder des plumes & du duuet, comme les petits enfans.

Pour les cheueux ou poils leuez des nations que nous auons au Su, ils entretiennent tous leurs cheueux ſur le front fort droits & releuez, plus que n'eſtoient ceux que nos damoiſelles portoient anciennement, ils ſont couppez de meſure, allans touſiours en diminuans & racourciſſans de deſſus le front iuſques au derriere de la teſte.

---

393 *De l'humeur, vertu & inclination naturelle des Sauuages en general, & de quelques exemples propres à ce ſuiet.*

Chapitre XXIV.

Toutes les œuures de Dieu ſont admirables, & telles qu'on n'y peut que changer ny deſirer, de ſorte qu'il nous ſuffit de dire, Dieu les a faictes, mais entre celles qui nous ſont viſibles, & que nous pouuons contempler des yeux du corps, ie trouue que le viſage de l'homme n'eſt point aſſez admiré. Il y a prés de ſix mil ans que le monde eſt creé & neantmoins entre tant

de perſonnes que la femme a enfanté, & que du depuis le Paradis & l'Enfer ont partagez, deux ne ſe ſont pas de tout point trouuez ſemblables.

Or de meſme que le viſage de l'homme eſt diuers, l'eſprit, l'humeur, & le naturel en eſt different, car ſi l'un eſt ioyeux, l'autre eſt triſte, ſi l'un a un bon entendement, l'autre en a peu ou point du tout; & perſonne neantmoins ne veut aduoüer ſon imperfection, car ſouuent les plus fols veulent eſtre eſtimez les plus ſages, & les plus opiniaſtres prudents, mais prudence de beſte.

Dans la face de l'homme comme dans un miroir on iuge ſouuent des penſées de l'eſprit, mais l'action, & non le ſemblant nous || faict cognoiſtre pour tels que 394
nous ſommes. Il y a diuerſes ioyes comme il y a diuerſes ſources d'où elles procedent, mais la meilleure de toutes eſt celle qui vient de la bonne conſcience, comme la fauſſe & batarde des plaiſirs du ſens & de la bonne opinion de ſoy-meſme.

Difficilement voit-on iamais un eſprit triſte & chagrin acquerir le degré de perfection, mais ſeulement celuy qui a vraye compunction en ſon cœur, car l'eſprit de Dieu ne ſe plaiſt qu'en un eſprit doux & humble, & non point ſimulé ny arrogant.

Il n'y a rien de plus ayſé à conduire qu'une perſonne humble & de bon entendement, mais à contrepoil, il n'y a rien de plus difficile à diriger qu'un petit eſprit, ſombre, & qui comme une beſte brutte ne ſuit que l'inſtinct de ſa propre nature, pour laquelle il faict par tout choix de ce qui la peut dauantage accommoder, ſans vouloir entendre raiſon ny faire cas

des remonſtrances, inſenſible qu'il eſt aux affronts & à la honte, & cette humeur groſſiere, ruſtique & inciuile, eſt neantmoins aucune fois priſe pour vertu & bonté par ceux qui ne ſçauent diſcerner le naturel ſtupide & bas, d'auec la vraye vertu & ſincerité de ceux qui ont tout un autre ſoin que de leur ventre.

Les climats ont neantmoins pour l'ordinaire un grand pouuoir ſur nos humeurs, car autant qu'il y en a au monde, autant y voit on de ſortes de mœurs, &
395 de diſparitez || d'eſprits, l'air eſtant diuers en chaque climats*. Ainſi voyons nous que les habitans de Suiſſe ſont autres que ceux de l'Italie, & que l'air ſeptentrionnal eſtant froid & groſſier, fait ordinairement les hommes moins polis & tardifs, où l'air meridional chaud & ſubtil, les ſubtiliſe, & les rend d'un eſprit releué & gentil quand au general, mais deſcendant au particulier, il y a des ſages, & des moins aduiſez par tout.

Tous nos Sauuages, ſoit que cela vienne en partie du climat, ou autrement, ont l'eſprit aſſez bon & capable de conceuoir, & d'apprendre tout ce qu'on leur voudroit enſeigner, & ne ſe conduiſent que par la raiſon, à laquelle ils cedent facilement, & non à la paſſion, car la violence n'a point de credit chez eux. Ie n'entends pas neantmoins les releuer au deſſus des eſprits cultiuez & ciuiliſez, car ie ne fais eſtat que de leur naturel ſimplement, comme gens qui ont eſté de tout temps Payens, Barbares, & cruels à ceux qui les offencent.

En tant de Nations que nous auons veuës toutes differentes en quelque choſe l'une de l'autre, ſoit pour

le gouuernement, l'entretien, ou pour ſe veſtir & accommoder de leurs parures, chacune Nation ſe croyant la plus ſage & mieux aduiſée de toutes, car la voye du fol eſt touſiours droite deuant ſes yeux, dit le Sage. Et pour dire ce qu'il me ſemble de quelqu'uns, & leſquels ſont les plus heureux, ou miſerables : ie tiens les || Hurons, & autres peuples ſedentaires, comme 396
la nobleſſe du pays, car ils ont le port & le maintien vrayement noble, n'ont autre exercice que la chaſſe & la guerre, trauaillent peu & ont touſiours de quoy viure.

Les Algoumequins doiuent tenir rang de bourgeois entre tous, entant qu'ils trafiquent fort, & comme de bons marchands entreprennent des voyages de longs cours, ils ont bien encore l'exercice de la chaſſe & de la peſche, mais il faut qu'ils s'employent ſerieuſement s'ils veulent diſner, car leurs voyages, & leurs chaſſes ne leur en donnent pas touſiours à ſuffiſance, il faut donc qu'ils trauaillent à la terre comme ils ont ia commencé, non par tout, mais en quelques endroits, & à la fin ils ſeront conſolez & reduits à leur ayſe.

Pour les Montagnais, Canadiens & autres peuples errants, nous les mettons au rang des villageois & du petit peuple, car ils ſont en effet, les plus pauures, miſerables & neceſſiteux de tous, ſont tres-peu en nombre & comme gredins & vagabonds, courent les champs & les foreſts en petites trouppes, pour trouuer à manger, n'ont point de prouiſions, ny de lieu arreſté, & meurent de faim pour la pluſpart du temps, à cauſe qu'ils ne cultiuent point les terres, & que comme nos gueux, s'ils ont de quoy un iour ils ſe

donnent au cœur ioye, pour mourir de faim l'autre.

397 || Tous en general ſont priuez de la cognoiſſance du vray Dieu, trauaillent pour le corps ſeul, & non pour le Salut, & c'eſt en quoy ils ſont principalement digne * de compaſſion : car en vain trauaille l'homme, s'il ne peine pour le Paradis. Sont tous d'un * humeur aſſez ioyeuſe & contente, toutefois un peu Saturniens, ſerieux & graues, ennemis de legereté, comme de l'humeur noire & melancolique, par une maxime qu'ils ont que la legereté d'eſprit eſt le vray ſimbole de folie & d'inconſtance, & que ſous l'humeur triſte & melancolique eſt ordinairement la malice & desloyauté cachée, nous en auons l'exemple en la vie de Saul, l'eſprit duquel eſtoit gouuerné par le Diable au temps qu'il eſtoit ſombre. Et c'eſtoit la raiſon pour laquelle un François n'oſoit ſe promener ſeul à l'eſcart ou dans le village, comme les hommes penſifs ſont quelquefois, pour ce qu'ils ſoupçonnent dés auſſi toſt qu'ils machinoient quelque trahiſon, ou penſoient à quelque malice contre eux.

Ne ſachant pas encore au commencement que ie m'aſſociay auec eux, qu'elle* eſtoit l'humeur qui leur agreoit dauantage, car comme dit l'Apoſtre, il ſe faut faire tout à tous pour les gaigner tous, la prudence m'obligea de leur faire voir pluſieurs faces & diuers changemens d'humeurs, & trouuay que celle qui portoit la douceur en la bouche, le contentement au cœur, & un maintien humblement graue & modeſte eſtoit celle de laquelle ils faiſoient principalement eſtat.

398 || Ceſar ſe trouuant un iour en la compagnie de ſes amis, où il ſe reioüiſſoit honneſtement & franchement

d'auanture y arriua quelque bon compagnon, deliberé & ioyeux, mais grand, gros & gras par deſpit : lors quelqu'un dit à Ceſar, parlez plus bas & vous gardez de cet homme qu'il ne iuge mal de vous & n'en murmure; Ceſar dit alors doucement en riant : il ne faut point craindre ces gens là; mais gens maigres & triſtes : & par ſigne il monſtroit Brutus & Caſſius, hommes pleins de malices & cautelles.

Sans flatter le dé, nos Hurons ont quelque choſe de louable par-deſſus nous, & s'ils eſtoient Chreſtiens ſeroient meilleurs Chreſtiens que nous, car ils poſſedent des vertus morales qui les font admirer & ſuſpendre à pluſieurs leur condemnation, & non celle des Heretiques qui ont refuſé la grace, Moyſe & les Prophetes, & les Sauuages non.

Ils ſont ſi attrempez & retenus que lorſque vous leur parlez, ils vous eſcoutent, & vous donnent tout le temps que vous deſirez, ſans vous interrompre, ny parler que vous n'ayez finy. Ils parlent fort poſement, comme ſe voulans bien faire entendre, & s'arreſtent auſſitoſt en ſongeans une grande eſpace de temps, peur de ſe meſprendre, ou qu'on n'aye bien conceu leur dire, puis reprennent leur parole. Cette modeſtie eſt cauſe qu'ils appellent nos François femmes, & les Montagnais oyes babillardes, lorſque || trop precipi- 399
tez & boüillans en leurs actions, ils parlent tous à la fois & s'interrompent l'un l'autre comme femmes, ce qui n'eſt que trop ordinaire, eſtant tres-veritable ce que diſoit Salomon l'Hebrieu, que le Sage a la langue dans le cœur : mais que celuy qui eſt fol & furieux a ſon cœur en ſa langue.

Ils craignent le deshonneur & le reproche qu'ils euitent autant qu'ils peuuent, & ſont excitez à bien faire par l'honneur & la loüange, d'autant qu'entr'eux eſt touſiours honoré, & s'acquie[illegible] du renom, celuy qui a fait quelque bel exploit, ou exercé quelque acte de vertu heroïque.

Un cœur bien aſſis, & une ame bien logée, eſt touſiours liberale & pleine de charité, donne librement & gayement de ce qui eſt à ſon pouuoir, ne laiſſe point languir le ſouffreteux, aſſiſte les indigens, & ne veut auoir de biens que pour en faire part aux pauures: au contraire des auares & meſquins, qui ne veulent que pour eux-meſmes, ſuent de detreſſe quand il leur faut faire du bien, & ſont touſiours dans les plaintes. O mon Dieu cela ſe voit meſme dans les maiſons des plus riches esleuez de la fortune, où rarement on trouue de la charité.

Les Sauuages ſelon leur pauureté, ſont loüables en cette vertu, laquelle ils exercent indifferemment enuers tous ceux qui ne leur ſont point ennemis, car ils ſe viſitent les uns les autres, ils ſe font des preſens mutuels, & ne refuſent iamais rien au pauure ny au
400 ma- || lade qui leur demandent, s'ils ont moyen de leur ſatisfaire & ſubuenir, & ce qui en eſt un euident teſmoignage eſt comme i'ay dit ailleurs qu'ils n'ont aucuns pauures mendiants parmy eux, & enuoyent de leurs biens iuſques dans la maiſon des neceſſiteux malades, vefues & orphelins, ſans leur en faire iamais de reproches, ny aux paſſans leſquels ils logent librement, auſſi longtemps qu'ils veulent, & ne leur en demandent aucune recompenſe, & ſi nous leur en

donnions quelquefois un petit present pour ce regard, cela venoit de nostre mouuement, & non de leur importunité.

Et pour monstrer leur galantise ils ne marchandent point volontiers & se contentent de ce qu'on leur baille honnestement & raisonnablement, blasmans les façons de faire de nos marchands, qui barguignent une heure pour un Castor, c'est pourquoy ils se rient d'eux quand ils les ont trompez, & ne se fachent point quand ils y sont attrapez.

Si dans un grand nombre il se trouue quelque particulier Sauuage auare, & qui refuse d'ayder au necessiteux, ayant moyen de luy bien faire, il en est fort blasmé, mais il ne s'y en voit aucun de si impitoyable & cruel, que le riche bourgeois de Paris, duquel un homme digne de foy m'a eu parlé sans me le nommer, car ie n'ay pas desiré sçauoir le nom d'un si vilain barbare, lequel ayant des rentes à milliers, viuoit dans un si grand espargne & si || echarsement que peur de 401
donner un sol à un pauure il ferroit luy mesme son bois & n'auoit autre seruice que celuy qu'il se rendoit. Mais le principal traict de sa villenie, fut que sa sœur luy ayant demandé quelques confitures pour remettre deux pauures malades en appetit, il luy respondit (Arabe qu'il estoit) qu'ils mangeassent du pain bis & que l'appetit leur reuiendroit, voyla une rudesse & barbarie que ie n'ay point veu aux barbares mesmes & qui peut estre accomparée à celle du mauuais riche.

La clemence & mansuetude, est une vertu propre & naturelle des vrays Princes, sans laquelle ils sont ty-

rans, & non Princes pour ce que Dieu ne les a eſtablis que pour la conſeruation & ſoulagement de leurs peuples, & non pour les opprimer & deſtruire. L'Empereur Traian a eſté grandement loué par Helie Spartain, d'autant qu'eſtant à cheual pour aller à la guerre, miſt pied en terre, ſeulement pour ouyr la plainte que luy faiſoit une pauure femme. Nos Sauuages l'ont bien enuers tous ceux qui ont recours à eux pourueu qu'ils ne leur ſoient point ennemis, mais en ſouuerain degré enuers les malades & perſonnes affligées. Ils uſent auſſi d'une maniere de clemence à l'endroit des femmes & petits enfans de leurs ennemis qu'ils prennent en guerre, auxquels ils ſauuent ordinairement la vie bien qu'ils demeurent leurs priſonniers pour ſeruir, mais c'eſt auec la meſme condition des libres, & par ainſi ils ſont comme en leurs propres
402 maiſons, || ſinon qu'ils ne voyent point leurs parens, auſquels ils ont fort peu d'attache.

Socrates eſtant un iour en ſa maiſon, luy furent preſentez des choux d'un ſien amy Philoſophe, qu'il receut de fort bonne grace, honorant le donneur au don, mais ſa femme pouſſée d'enuie & precipitée de ſa colere maligne, les luy arracha des mains & les foulla aux pieds, ſans que le bon Socrates luy dit autre choſe ſinon : ma femme, en me priuant de ma part des choux tu t'es priuée de la tienne, & puis ſe teut, pendant que ſa femme fulminant de rage de ne l'auoir pû colerer, luy ietta de ſa chambre haute un plein pot d'eau ſur la teſte comme il penſoit ſortir, mais pour cela ſa patience ne fuſt point esbranlée, car esleuant les yeux en haut vers la chambre, il dit ſeulement : ie ſçauois

bien qu'apres la tempeſte viendroit la pluye, & puis paſſa ſon chemin.

La patience eſt une belle vertu & ſi elle n'eſt pas touſiours vertu, il n'y a qu'à la bien prendre qu'elle nous acquiert du merite. Le grand contemplatif Taulere parlant de luy meſme diſoit : ie ne ſuis non plus humble que ie ſuis patient, ny patient que ie ſuis humble, auſſi eſt il vray que celuy qui eſt humble eſt neceſſairement patient, & ne ſe colere que pour la iuſtice, faſchez vous & ne m'offencez point, dit l'Eſcriture. La patience de nos Sauuages, eſt tres-admirable & edificatiue en toutes ſortes d'occaſions, de maladies, de peines ou de trauail, pas un mot pour ſe plaindre, pas un mouuement d'impatience, tout eſt calme chez eux, || & ne s'y entend aucun murmure 403
non à la maniere de certains Philoſophes anciens, qui ſouffroient bien l'iniure exterieurement & interieurement en recherchoient l'honneur, mais pour le ſeul reſpect de la vertu.

Mettant l'humilité à part, ie dis de rechef que leur patience ſurpaſſe de beaucoup la noſtre, & qu'ils ont un pouuoir fort abſolu ſur leurs paſſions naturelles qu'ils maiſtriſent & dominent puiſſamment, comme on peut remarquer en leur conuerſation & dans des occaſions, qui feroient ſuer les plus hardis & conſtans d'entre nous, car toute leur plus grande impatience giſt en un petit ſouris auec un petit ho, ho, ho, mais il ne s'en faut point eſtonner ny perdre courage en nos infirmitez, puis qu'ils n'ont point de demons * qui les prouoque en d'autre mal, qu'à ſe maintenir dans l'in-

fidelité, comme les heretiques, dans leur herefie, suffit au diable qu'on soit à luy.

Les Sauuages qui me semblent les plus honnestes & mieux appris de toute cette grande estenduë du Canada, sont à mon aduis, ceux de la contrée de Miskou, car pour si peu que ie les ay conuersé ie recognu facilement qu'ils tenoient des-ia quelque chose du poly, mais entre tous, le Sauuage du bon Pere Sebastien Recollect Aquitanois, qui mourut de faim auec plusieurs barbares, vers un lieu appellé de Sainct Iean, pendant un Hyuer que nous demeurions aux Hurons, enuiron quatre cens lieuës de luy, lequel ne sentoit nullement son Sauuage en ses mœurs & façons de faire,
404 ainsi || son homme sage, graue, doux & bien appris, n'approuuant nullement la legereté & inconstance qu'il voyoit en plusieurs de nos hommes, lesquels il reprenoit doucement en son licence & sa retenuë, aussi estoit il un des principaux Capitaines & Chefs du païs.

Des vices & imperfections des Sauuages & comme ils ont recours aux Magiciens pour recouurer les choses perduës.

Chapitre XXV.

Bien heureux est celuy qui supporte la foiblesse & fragilité de son prochain, comme il seroit fort ayse d'estre supporté en la sienne, disoit nostre Seraphique

Pere S. François, car en cela gift la vraye charité & le vray amour que nous deuons auoir l'un pour l'autre. Veritablement il y a bien de quoy ſe mortifier & exercer la patience en la compagnie de nos Sauuages, auſſi bien qu'en celle de beaucoup d'impertinens & vicieux Chreſtiens, car ſi d'un coſté & en de certaines actions ils monſtrent de la vertu, ils ont d'ailleurs des imperfections qui terniſſent bien le luſtre de leur vertu, car il n'y a perſonne pour bon qu'il ſoit qui n'aye en ſoy, quelque choſe à reprendre, ny ſi meſchant & imparfaict, qui n'aye quelque choſe à loüer, diſoit un ancien Sage entre les Grecs.

|| Ils manquent ſans ialouſie, à la fidelité coniugale 405
que le mary & la femme ſe doiuent reciproquement, i'entends parmy les Hurons, car pour les Canadiens & Montagnias * on les tient plus honneſtes en effects, & moins en paroles au dire de quelqu'uns.

Le peché du menſonge eſt un vice deteſtable en la bouche du Chreſtien, car pour petit qu'il ſoit il nous conduit dans l'infidelité, c'eſt pourquoy nous pouuons à bon droict eſtimer du menteur comme d'un puits de maledictions où toutes ſortes de vices & de pechez abondent, car iamais le menſonge n'eſt ſeul en une ame : c'eſt un Prince de tenebres, qui a une longue ſuitte, & deuant lequel les ſeuls meſchants flechiſſent le genoüil. O mon Dieu pere de verité faictes nous abhorrer le menſonge & nous deffendez de la langue menſongere, car les infidelles meſmes l'ont en abomination.

La loy eſtablie entre les Garamantes faiſoit mourir l'homme ſurpris en menſonge, pour les maux qu'il

cauſe dans une communauté, & celle que Periandre eſtablit en la Republique des Corinthiens portoit que l'homme ou la femme, qui au preiudice d'autruy diroit quelque menterie, porteroit par l'eſpace d'un mois une pierre en ſa bouche, pour ce qu'il n'eſt point raiſonnable que celuy qui a l'habitude de mentir, ſoit touſiours en liberté de parler.

Que ſi ces Loix eſtoient eſtablies & obſeruées entre les Chreſtiens, nous ſerions heureux & deuiendrions enfans & imitateurs de Dieu, qui faict particuliere
406 profeſſion de la || verité plus que de toute autre choſe, de laquelle les Romains faiſoient anciennement tant d'eſtat, que l'Empereur Auguſte au triomphe qu'il fiſt de Marc Anthoine & de Cleopatre amena à Rome un Preſtre d'Egypte aagé de ſoixante ans, lequel en tous les iours de ſa vie n'auoit iamais dit un ſeul menſonge. A raiſon de quoy le Senat ordonna que ſoudain il fuſt faict libre & crée grand Preſtre, & qu'il luy fuſt dediée une ſtatuë & poſée entre celles des plus renommez hommes des anciens, & condamnerent un de leur citoyen * accouſtumé à mentir, ce Religieux Senat ayant plus d'egard à la vertu qu'aux conſiderations de la faueur.

Nos Sauuages ont d'autres imperfections en ſuitte du menſonge, qui eſt neantmoins en eux pluſtoſt ſoupleſſe d'eſprit que malice affectée, car s'ils en diſent entr'eux (ce qui arriue aſſez rarement) c'eſt lors principalement qu'ils ſe veulent recreer & en donner à garder aux eſtrangers auec leſquels ils ſont aſſez libres : ils promettent auſſi ordinairement plus qu'ils n'ont ſouuent deſſein d'accomplir, ſinon à leurs com-

patriots *, & pour auoir quelque chose de vous il sçauent bien flatter & vous amadoüer, & pour cela vous ne tenez encor rien, si ce n'est des plus sages d'entr'eux qui feroient conscience de vous tromper. Voyons de la vengeance.

Manille demandoit une fois à Cesar qu'elle * chose estoit celle qu'il auoit faicte de laquelle il creut auoir rapporté gloire & || de laquelle se souuenant il se resiouissoit le plus : il pensoit peut estre qu'il luy parleroit de ses victoires & de ses triomphes, faisant plus d'estat de la vertu que de ses conquestes, lui respond ; par les Dieux immortels ie te iure, ô Manille, que ie n'estime auoir merité gloire de nulle autre chose de ceste vie, n'y * nulle autre ne me cause tant d'allegresse que de pardonner à ceux qui me font iniure & gratifier ceux qui me seruent, que responderez vous à cela, ô vindicatifs & auares. 407

Nous lisons presque semblable humanité & generosité, dans l'histoire generale du Peru, en la personne de l'un des derniers Yncas, qui a regné auant la prise de leur Empire par les Espagnols, lequel ayant esté aduerty par ses Capitaines, que les Soldats de son armée faisoient aualler à leurs ennemis & aux prisonniers qu'ils prenoient en guerre, d'un certain poison qui les traisnoit dans une perpetuelle langueur, les estropioit de tous les membres, les rendoit perclus de leur iugement, defigurez en leur visage, & exposez à des peines insupportables dedans & dehors, à quoy ils prenoient un singulier plaisir (cruels qu'ils estoient) plus tost que de les voir si tost mourir. Il leur enuoya dire qu'ils eussent à faire brusler à petit feu, tous ceux

qu'on pourroit conuaincre d'auoir uzé d'une cruauté
408 ſi grande, & proceder exactement || en cette execution, afin qu'il ne reſtaſt à l'aduenir aucune memoire de ces meſchans. Ce qui fut de tout point executé & accomply, pour un exemple rare à tous les gens de guerre qu'un courage noble & genereux n'eſt iamais cruel à ſon ennemy vaincu, non plus qu'impatient dans les diſgraces de la fortune, car l'impatience & la cruauté ſont les marques d'un cœur raualé & mal inſtruict.

Si nos Hurons auoient ce pouuoir ſur leur eſprit comme ils ont en d'autre choſe, de pardonner à leurs ennemis, ou de les traicter humainement comme ces autres infidelles, auec la pureté qui leur manque, il ne leur faudroit plus autre choſe que la croyance & le bapteſme qu'ils ne fuſſent gens de bien, mais ils ne pardonnent pas facilement à quiconque des eſtrangers a offencé leur patrie, ie dis eſtrangers, parcequ'entr'eux ils s'offencent rarement & ſe pardonnent facilement, ce qui leur eſt ayſé à cauſe de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre.

Pour l'honneſteté & la ciuilité il n'y a de quoy les loüer non plus qu'entre nous beaucoup de negligens, qui ſe tiennent ſalement & viuent ruſtiquement ſous pretexte de pauureté & deuotion. Deuotion trompeuſe ou p uſtoſt follie d'eſprit, car la vraye deuotion eſt touſiours accompagnée de l'honneſteté & ciuilité auec la candeur, qui bannit toute diſſimulation.

Ils n'uſent d'aucun compliment parmy eux, & ſont fort mal nets en l'appreſt de leurs viandes particulie-
409 rement lorſqu'ils ſont par la || campagne. S'ils ont les mains ſalles, ils les eſſuyent à leurs cheueux ou au

poil de leurs chiens, & ne les lauent iamais, ſi elles ne ſont extremement ſalles : & ce qui eſt encore plus impertinent, ils ne font aucune difficulté de pouſſer dehors les mauuais vents de l'eſtomach parmy le repas, & en toute compagnie, de quoy ie les reprenois quelquefois, mais fort doucement, auſſi s'en prenoient ils à rire.

Ils ſont auſſi naturellement fort pareſſeux & negligens, & ne s'adonnent à aucun trauail du corps, que forcé de la neceſſité, particulierement les Canadiens & Montagnais plus que toutes les autres Nations, c'eſt pourquoy ils en reſſentent ſouuent les incommoditez, & la faim qu'ils ont quelquefois extreme.

D'eſtre fins larrons, nos Hurons & les Petuneux y ſont paſſez maiſtres, non les uns enuers les autres, car cela arriue fort rarement, mais ſeulement enuers les eſtrangers, deſquels toutes choſes leur ſont de bonne priſe, pourueu qu'ils n'y ſoient point attrapez, comme ils ſont quelquefois à la traicte, où les François ſe donnent principalement garde des mains & des pieds des Hurons.

I'ay admiré le compte * qui m'a eſté faict autrefois d'un coupeur de bourſe, lequel ayant conuenu de prix auec un marchand couſtelier à Paris, de luy faire un petit couſteau à ſa mode moyennant un quart d'eſcu, le couteau faict & payé, le couſtelier qui deſia || auoit 410
prié par pluſieurs fois l'honneſte homme de luy dire de grace à quoy faire un tel couſteau, le bon compere trop ſimple ſe laiſſa approcher de trop prés du drolle pour luy en dire le ſecret, car en luy diſant tout bas à l'oreille, c'eſt pour couper des bourſes, il luy couppa

la ſienne, & remporta ſon quart d'eſcu auec le petit couſteau, ſans que le pauure couſtelier s'en apperceut qu'un petit quart d'heure trop tard.

Nos Hurons ſont quelquefois des traicts qui ne ſont gueres moins ſubtils, non à coupper des bourſes, car ils n'ont point l'uſage d'argent, ſinon pour ſeruir de parures, mais à prendre toute autre choſe, où ils peuuent mettre les mains, ou les pieds, qui leur ſont des ſecondes mains, car auec iceux ils ſçauent fort bien deſtourner les choſes & s'en ſaiſir lorſque vous y penſez le moins. Nous y auons eſté ſouuent pris en noſtre cabane, ſans que noſtre ſoin & noſtre œil nous puſt garantir de ces faſcheuſes viſites: ie m'en plaignois quelquefois aux cabanes, mais qu'elle * adreſſe ou la ſubtilité de derober ſans eſtre recognu, eſt eſtimée ſageſſe, & beſtiſe de s'y laiſſer ſurprendre.

I'ay veu aux Hurons, iuſques aux clefs des coffres de nos Mattelots, des petits morceaux de fer, des peignes, quelques pièces de verres, & autres petits fatras pendus au col des ieunes enfans, que leurs parens auoient deſrobé aux François. On eſtime auec raiſon
411 la ſubtilité, & la patience du petit gar- || çon de Sparte, lequel ayant deſrobé & caché un renardeau ſous ſa robbe, ayma mieux ſe laiſſer ouurir & deſchirer les entrailles par ce meſchant animal, que de deſcouurir ſon larrecin, & en auoir le foüet, qui luy eut eſté plus tolerable. L'inuention d'un Huron n'eſt guere moins admirable, lequel ayant deſrobé une cuillier d'argent aux François la cacha ſubtilement dans la partie la plus ſecrette de ſon corps, aymant mieux en ſouffrir la douleur, que la honte d'eſtre eſtimé lourdaut.

S'il arriue, ce qui ſe voit fort rarement comme i'ay dit, que quelqu'un d'entr'eux ait deſrobé ſon voiſin, & que celuy qui a eſté volé ait deſir de recouurer la choſe perduë, il a recours au Medecin Magicien : auquel il manifeſte ſa perte, & le conduit dans ſa cabane, ou en celle qu'il ſoupçonne eſtre le larron, cela fait, Loki ordonne des feſtins pour premier appareil (car ces malheureux là n'oublient iamais la cuiſine), puis pratique ſes magies, par le moyen deſquelles il decouure le voleur (à ce qu'ils diſent) s'il eſt preſent dans la meſme cabane, & non s'il eſt abſent, car il n'appartient qu'au grand Oki de ſçauoir les choſes plus esloignées.

C'eſt pourquoy le François qui deſroba les raſſades au bourg de Sainct Nicolas, autrement de Toenchain, eut raiſon de s'enfuir en noſtre cabane, qui en eſtoit à trois lieuës loin, lorſqu'il ſceut l'arriuée du petit Oki dans ſon logis, pour le ſuiet de ſon larrecin || & ne 412
nous dit point la cauſe de ſa fuitte que long-temps apres, que nous le trouuames ſaiſy de ſes raſſades, de quoy nous le tençames fort, tant de l'offence commiſe, que pour nous auoir mis par cette mauuaiſe action, en danger de nous faire mourir par les Sauuages, s'il eut eſté decouuert : car en ce pays là, la faute d'un particulier eſt ſouuent punie en pluſieurs.

Les Canadiens, & Montagnais ne ſont point larrons, du moins n'auons nous encore eu ſuiet de nous en plaindre, encor qu'ils entrent aſſez librement dans nos chambrettes, & parmy noſtre Conuent, où ils nous pourroient faire du tort s'ils vouloient. Ie ne ſcay neantmoins s'ils auroient la meſme retenuë enuers les autres

François, y ayans pareille liberté, c'eſt pourquoy il ſera touſiours bon d'eſtre ſur la meſfiance, mere de ſeureté, pour ne donner ſuiet de mal faire à perſonne, comme i'ay dit, que pour ce regard on ne ſe puiſſe encor plaindre, & qu'il ne ſe parle d'aucun larron parmy eux.

Il arriua un iour que deux ieunes garçons, l'un Huron, & l'autre Montagnais, furent viſiter noſtre Conuent de Noſtre Dame des Anges: or comme le Huron ſe fut apperceu d'un gros pain que nos Religieux auoient ſerré dans la grande chambre d'embas, il ietta ſi bien ſes meſures, & conduit ſi à propos ſes detours, qu'il s'en ſaiſit ſans que perſonne l'apperceut, non pas meſme ſon compagnon, lequel ſçachant apres
413 la malice du || Huron, marry que ce deſplaiſir nous eut eſté rendu en ſa compagnie, nous demanda permiſſion de courir apres le volleur, comme il fit, & nous rapporta le pain, de quoy ie fus d'autant plus edifié, que ce Montagnais nous aduerty luy meſme de la faute de ſon Huron.

Les filles Canadiennes qui d'ailleurs permettent en cachette beaucoup de licences contre la pudeur, ſemblent à l'exterieur ſages & honneſtes, tant en leurs paroles, qu'en leurs deportemens, & c'eſt ce qui m'en auoit touſiours faict bien iuger, neantmoins on m'a voulu faire croire du depuis qu'il n'y auoit que les ſeules femmes mariées d'honneſtes, & que les filles voyoient en cachette de leurs amis pour trouuer marys, c'eſt à dire qu'elles ſont ſeulement ſages en publicq & non en particulier, mais pour moy ie doute encor qu'elles ſoient libertines, en ayant veu de ſi modeſtes,

& point du tout d'impertinentes, ſoit de paroles ou de geſtes. Il y en a qui veulent dire en ſuitte de la mauuaiſe opinion qu'ils ont de ces filles, qu'on n'entend que ſalletez dans les cabanes des Montagnais, pour moy i'y ay paſſé pluſieurs iours & ne l'ay point apperceu, ie confeſſe bien que ie n'entendois pas leur langue, ſinon fort peu de mots, mais ie croy que le Truchement m'en eut aduerty, & puis en leur geſte i'en euſſe deſcouuert quelque choſe. Pour les cabanes des Hurons il y a quelque choſe de cela, auſſi le peché y eſt il plus || commun, quoy qu'il ne s'y commette 414
qu'en cachette.

Plutarque rapporte que la femme de Tucydes le Grec eſtant un iour interrogée, comme elle pouuoit endurer la puanteur de la bouche de ſon mary, elle reſpondit qu'elle croyoit que tous les hommes l'auoient ſemblable. Il y a des particuliers qui ont voulu dire que tous les Sauuages auoient la bouche puante, pour moy ie n'en ſçaurois que dire, & ne l'ay pas meſme apperceu de nos eſcoliers Hurons, qui nous approchoient d'aſſez prés en leur faiſans dire leurs leçons, bien eſt il vray que la pluſpart des Montagnois me ſembloient ſentir mal des graiſſes de loups marins, qui leur ſeruent d'oignement & de ciuette, car le muſc leur ſemble puant comme l'haleine d'un qui auroit mangé de l'ail, laquelle ils ne peuuent ſupporter, ie l'ay veu par experience lors que par neceſſité, nous eſtions contraints de manger d'un petit oignon du pays, qui ſent l'ail & l'oignon, d'où l'on peut inferer qu'ils n'ont point la bouche puante. Il y en peut neantmoins auoir quelqu'uns de ce calibre, auſſi bien que

des filles libertines, & des garçons diſſolus en paroles, ce qui n'eſt que trop ordinaire aux Hurons, & peut y en auoir parmy les Montagnais, auec leſquels ces particuliers ſe peuuent eſtre rencontrez.

---

415 || *Des Capitaines, Superieurs, & anciens, de leurs maximes en general, & comme ils ſe gouuernent en leur conſeil & aſſemblées.*

Chapitre XXVI.

Aux vieillards ſe trouue la Sageſſe, dit le Sage. Pline en une Epiſtre qu'il eſcrit à Fabate, rapporte que Pyrrhe Roy des Epirotes demanda à un Philoſophe qu'il menoit auec luy, quelle eſtoit la meilleure cité du monde. Le Philoſophe luy reſpondit, la meilleure cité du monde c'eſt Maſerde, Sire, un lieu de deux cens feux en Achaye. Le Roy eſtonné de cette reſponſe luy en demanda la raiſon, & en quoy il recognoiſſoit tant d'excellence & de prerogatiue en ce petit lieu, pour ce (dit le Philoſophe) que tous les murs de la ville ſont baſtis de pierres noires, & tous ceux qui la gouuernent on * les teſtes blanches. Le Roy admirant ſa reſponſe conforme à tout ce qu'en a iamais tenu la ſage antiquité, ſe teut & demeura ſatisfait, car il eſt tellement important & neceſſaire en tout eſtat que les vieillards & hommes prudens en ayent la conduite & le gouuernement, que ſans cet ordre on n'en

peut eſperer qu'un notable detriment, & en fin la ruyne totale.

|| Les ſiecles paſſez nous en fourniſſent une infinité 416
d'exemples, & l'Eſcriture Saincte d'une ſignalée aduenue au commencement du regne de Roboam, fils de Salomon, lequel pour auoir ſuiui le conſeil des ieunes, comme ieune qu'il eſtoit, autant d'eſprit que d'années, perdit en un moment dix lignées qui ſe reuolterent contre luy.

C'eſt pourquoy les anciens Romains, ſe ſont rendus ſages des fautes d'autruy, & prirent cette couturne des Lacedemoniens & d'autres nations entre leſquels il y auoit une loy impoſée aux ieunes d'honorer les anciens, & que les honorables vieillards, & non les autres, pouuoient auoir la charge de iudicature, & le gouuernement de la Republique.

Nous liſons en l'Hiſtoire que le R. P. Frere Alphonſe de Benauides mineur Recollect a fait de la conuerſion du nouueau Royaume de Mexique, que le peuple appelle Moqui, voulant eſtablir parmy eux un bon Capitaine, ils s'aſſemblent tous au marché, & là ils garottent & lient tout nud à un pilier, celuy lequel ils penſent eſtre propre, & puis tous les fouëttent auec des chardons, ou des eſpines picquantes, cela eſtant fait, ils l'entretiennent par des plaiſantes farces, & des ioyeuſes faceties : & s'il ſe monſtre ſtoïquement inſenſible à tout, ſans pleurer ny faire des laides mines ou grimaces pour l'un, & ſans aucunement rire ou ſe reſiouyr pour l'autre; alors ils le confirment, & aſſeurent || pour preux & vaillant Capitaine, lequel auec 417
les anciens s'aſſemblent lorſqu'il eſt expedient, pour

conferer & difcerner des chofes neceffaires & conuenables, lefquelles eftant vuidées & determinées, le grand Capitaine fort luy mefme pour les declarer & publier au peuple, fans s'en attendre à perfonne.

Si entre nous en l'election des Iuges, Chefs, & Superieurs on faifoit de femblables efpreuues, ie m'afseure qu'il n'y auroit pas tant de brigues à la pourfuite des charges, & que la feule vertu emporteroit le prix, ô mon Dieu, nous ne fommes pas dans un fiècle affez bon, car l'infolence & l'ambition de la ieuneffe a preualu par deffus la pieté des anciens, defquels ils font litiere, & les tiennent en mefpris, c'eft à ceux-là à qui le grand Sainct Gregoire adreffe ces paroles pour leur faire reffouuenir qu'eftans hommes & fautifs comme les autres, ils ne doiuent pas perdre le don d'humilité, & la prudence qui les doit regler, & apprendre la conduite de leurs fuiets.

Les Superieurs, dit-il, ne doiuent pas regarder à la puiffance de leur dignité, ains l'egaller de la condition humaine qu'ils ont enuers leurs fuiets: Ils ne fe doiuent point refiouyr de fe voir fuperieurs des hommes trop bien de leur eftre profitable *, mais il aduient fouuent que celuy qui gouuerne, s'oublie en fon cœur à caufe de fa preeminence, & voyant que tout paffe
418 par fon comman- || dement, & qu'il eft promptement obey, & que tous fes fuiets loüent le bien qu'il fait, & ne contredifent point le mal (tant s'en faut, ils loüent fouuent ce qu'ils deuroient blafmer) feduit par les chofes qui luy font inferieures, le cœur s'enfle par-deffus foy, & fe voyant appuyé par dehors de la faueur & applaudiffement populaire, il demeure vuide de vertu,

& s'oublie ſoy meſme, preſtant l'aureille aux flateries, & croit que cela eſt ainſi comme il l'entend par dehors, & non comme il eſt en dedans reellement & veritablement : c'eſt la cauſe pourquoy il meſpriſe ſes inferieurs, & ne ſe ſouuient pas qu'ils luy ſont egaux en la nature, & iuge que ſa vie vaut mieux que la leur, d'autant qu'il les ſurpaſſe en puiſſance, & parce qu'il peut le plus, il preſume de ſçauoir plus qu'eux tous.

Nos Capitaines Sauuages ont bien quelque eſpece de vanité ſemblable, mais elle eſt cachée au dedans, & ne l'oſent faire paroiſtre au dehors peur de confuſion. Ils ne font non plus de ces eſpreuues des Moqui, lorſqu'ils admettent ou eſliſent les Capitaines & Chefs de leur Republique, mais ils ont ce ſoin qu'ils paroiſſent vertueux & vaillans, & qu'ils ſoient plus toſt vieux que de moyen aage, & n'en admettent iamais aucun ieune d'aage dans leur conſeil, ny pour la police, ny pour la guerre, qui ne ſoit vieil de l'eſprit, & deſquels on ne puiſſe eſperer un bon conſeil, une bonne conduite, & de bons ef- || fects, car comme diſoit le 419
Roy Cyrus, il n'appartient à nul de commander, s'il n'eſt meilleur que ceux à qui il commande.

Ils viennent ordinairement par ſucceſſion ainſi que la Royauté par deça, ce qui s'entend ſi le fils d'un Capitaine enſuit la vertu du pere ; car autrement ils font comme aux vieux ſiecles, lors que premierement ces peuples esleurent des Roys ; mais ces Capitaines n'ont point entr'eux autorité abſoluë, bien qu'on leur ait quelque reſpect, & conduiſent le peuple pluſtoſt par prieres, exhortations & remonſtrances, qu'ils ſçauent dextrement & rhetoriquement ajancer, que par ri-

gueur de commandement, c'eſt pourquoy ils s'y exercent, & y apprennent leurs enfans, car qui harangue le mieux eſt le mieux obey.

La multitude des Loix dans un eſtat, n'eſt pas touſiours le meilleur, ny lorſque delaiſſans les anciennes, on en fait ſouuent de nouuelles, c'eſt à dire que le corps eſt bien malade, & preſt de donner du né en terre. Lactence Firmian dit que la Republique des Sicioniens dura plus que celle des Grecs, & que la cauſe fut pour ce qu'en ſept cens & quarante ans, ils n'inſtituerent onques aucuns Edits nouueaux, & n'outrepaſſerent aucune de leurs Loix.

Nos Hurons ont bien peu de maximes, & ſi à mon aduis, ils n'en eurent iamais d'auantage *, ſont touſ-
420 iours dans leurs premieres, || y peuuent perſeuerer iuſques à la fin des ſiecles, ſi le Chriſtianiſme oppoſé à leurs tenebres n'a entrée chez eux; & en tel cas il leur faudra changer de vie, de loix, & de maximes, qui ſont pour la pluſpart autant ſauuages que brutales & impertinentes.

1. Pour premiere maxime, ils tiennent de ne pardonner iamais, ny faire grace à aucun de leurs ennemis, que par de grands preſens.

2. De deſrober qui pourra, aux François, ou eſtrangers, pourueu qu'on n'y ſoit point apprehendé, autrement on vous lairoit frotter en homme de peu d'eſprit.

3. Conuiennent qu'il eſt loiſible à un chacun de voir les filles & femmes d'autruy indifferemment, ſans violence toutefois, & au cas pareil les femmes & filles, aller aux hommes & garçons, ſans pouuoir encourir blaſme ou notte d'infamie.

4. Qu'on doit aſſiſter les malades, & ne ſouffrir de mendians, n'y * aucun en diſette ſans luy faire part de ſes biens.

5. De receuoir courtoiſement les paſſans qui ne leur ſont point ennemis, & de ſe rendre l'hoſpitalité reciproque.

6. D'auoir un grand ſoin des os des deffuncts, & de faire des preſens pour le ſoulagement des ames en l'autre vie.

7. De n'entreprendre aucun voyage de long cours, ſans en aduertir les Chefs & Capitaines, pour ne laiſſer les bourgs deſgarnis de gens de guerre.

8. Qu'on puiſſe rompre un mariage quand || les ma- 421
riez ont rompu d'amitié, & que l'un des deux le deſire ou procure.

9. Que perſonne ne s'impatiente ou faſche pour choſe qui arriue, s'il ne veut eſtre eſtimé femme ou efeminé, ſinon qu'il y allaſt de l'honneur des deffuncts qui ne ſe peuuent vanger, ou tirer raiſon des offences.

Voyla tout ce qu'ils ont de plus recommandables * en leurs maximes, & qu'ils obſeruent auec plus d'affection & de ſoin ; reſte à deduire comme ils ſe gouuernent & comportent en leur conſeil, qui eſt tel, que les anciens & principaux de la ville ou du bourg, s'aſſemblent en un lieu auec le Capitaine où ils propoſent & decident tout ce qui eſt des affaires de leur communauté, non par commandement abſolu, mais par ſupplications & remonſtrances, & par la pluralité des voix qu'ils colligent auec des petits fetus de ioncs. Il me vient de reſſouuenir d'un beau traict que Varon raconte du Senat Romain, lequel a touſiours tenu en

ſi grande veneration, la Religion que les faux Preſtres leur enſeignoient, que toutefois & quantes qu'il s'aſſembloit, bien que ce fut pour affaires de grande importance & qui requiſſent haſte & diligence, la premiere choſe qu'on y propoſoit deuant que decider deſdites affaires, appartenoit à la religion & veneration des Dieux; & voyla comme tous les Princes Chreſtiens en deuroient veritablement uſer dans leurs conſeils, pour l'honneur & le reſpect qu'ils doiuent
422 au ſeruice noſtre * Dieu, || puis qu'ils ſe diſent ſes ſeruiteurs; mais helas les maximes deſquelles l'on ſe ſert pour le iourd'huy ſont bien differentes & contraires à celles du meſme Dieu : qui n'a plus de part dans le conſeil des grands, où il n'eſt point inuoqué.

Il y auoit à la ville de Sainct Ioſeph le grand Capitaine de la Prouince des Ours, qu'ils appelloient Garihoua Andionxra pour le diſtinguer des ordinaires de guerre qu'ils appellent Garihoua doutagueta. Iceluy grand Capitaine auoit encores d'autres Capitaines de Prouince ſous luy, tant de guerre que de police, partout les autres bourgs & villages de ſa iuriſdiction, leſquels en choſe de conſequence le mandoient & aduertiſſoient pour le bien du public ou de la Prouince; & en noſtre bourg qui eſtoit le lieu de ſa reſidence ordinaire, il y auoit encores trois autres Capitaines, qui aſſiſtoient à tous les conſeils auec les anciens du lieu, outre ſon Aſſeſſeur & Lieutenant, qui en ſon abſence, ou quand il n'y pouuoit vacquer, faiſoit les cris et publications par la ville des choſes neceſſaires & ordonnées. Et ce Garihoua Andionxra n'auoit pas ſi petite eſtime de luy meſme, qu'il ne ſe voulut dire frere &

couſin du Roy de France, & de meſme egalité, comme les deux doigts demonſtratifs des mains qu'il nous monſtroit ioints enſemble, en nous faiſant cette ridicule & inepte comparaiſon.

Or quand ils veulent tenir conſeil, c'eſt ordinairement dans la cabane au Capitaine || chef & principal 423
du lieu, ſinon que pour quelque autre raiſon particuliere, il ſoit trouué autrement expedient. Le cry & publication du conſeil ayant eſté fait, on diſpoſe dans la cabane, ou lieu ordonné, un grand feu, à l'entour duquel s'aſſiſſent* ſur les nattes, ou à platte terre, tous les Conſeillers en ſuitte du grand Capitaine qui tient le premier rang, aſſis en tel endroit, que de ſa place il peut voir tous ſes Conſeillers & aſſiſtans en face.

Les femmes & filles, ny les ieunes hommes n'y aſſiſtent point, ſi ce n'eſt en un conſeil general où les ieunes hommes de 25. à 30. ans peuuent aſſiſter, ce qu'ils cognoiſſent par un cry particulier qui en eſt fait. Que ſi c'eſt un conſeil ſecret, ou pour machiner quelque trahiſon ou ſurpriſe de guerre, ils le tiennent ſeulement la nuict, entre les principaux & plus diſcrets Conſeillers & n'en deſcouurent rien que la choſe proietée ne ſoit miſe en effect (s'ils peuuent) prenant pour pretexte de leurs aſſemblées de nuict, que c'eſt pour n'eſtre diuertis par l'aſpect d'aucune choſe, & que le iour diuertiſſoit leur eſprit, par des obiects, & que par ainſi l'on ne deuoit s'eſtonner s'ils cherchoient l'obſcurité pour voir clair à leurs affaires, plus difficiles à demesler pendant le iour.

Eſtans tous aſſemblez, & la cabane fermée, ils font tous une longue poſe auant parler, pour ne ſe precipi-

ter point, tenans cependant tousiours leur calumet en
424 || bouche, puis le Capitaine commence à haranguer en terme & parole haute & intelligible, un assez long-temps, sur la matiere qu'ils ont à traicter en ce Conseil : ayant-finy son discours, ceux qui ont à dire quelque chose, les uns apres les autres, sans bruit, sans s'interrompre, & en peu de mots, opinent & disent leurs aduis, qui sont par apres colligez auec des pailles ou petits ioncs, & là dessus est conclud ce qui est iugé expedient par la pluralité des voix, non criminellement, mais ciuilement, car ie n'ay iamais veu condamner aucun à mort, à la peine corporelle, ny à aucun bannissement entre nos Hurons, comme il se fait quelquefois parmy les autres Nations Canadiennes.

Ils font des assemblées generales, sçauoir de regions loingtaines, d'où il vient chacun an un Ambassadeur de chaque Prouince, au lieu destiné pour l'assemblée, où il se fait de grands festins, & dances, & des presens mutuels qu'ils se font les uns aux autres, & parmy toutes ces caresses, ces resiouissances & ces accolades, ils contractent amitié de nouueau, & aduisent entr'eux du moyen de leur conseruation, & par quelle maniere ils pourront perdre, ruyner & exterminer tous leurs ennemis communs : tout estant faict, & les conclusions signées, non auec la plume, mais du doigt de leur fi-
425 delité, ils prennent congé les uns || des autres, & s'en retournent chacun en leur païs, auec tout leur train & equipage, à la Lacedemonienne, le plus souuent un à un.

Peu s'en est fallu que ie ne me sois oublié d'ecrire icy un traict qui ne doit pas estre teu. La coustume

que nous auons de faire leuer la main à ceux de qui on exige une verité en iuſtice, que nous appellons faire ſerment, eſt pratiquée parmy nos Canadiens & Montagnais, mais en une autre maniere, car ils preſentent à tenir une certaine choſe qu'ils appellent *Tuſtehefon*, qui eſt une chaine de raſſades d'enuiron une braſſée de longueur.

Celuy qui la preſente à tenir (repreſentant le Iuge) interroge la partie & luy demande: eſt-ce toy qui a faict telle choſe, ou bien ne ſçais-tu point qui l'a faict, l'autre eſt obligé en la prenant de dire la verité, d'autant que par aprés venant à eſtre trouué menteur, on ne faict plus eſtat de luy non plus que d'un fauſſaire, mais ſi celuy qui eſt appellé au ſerment ſe ſent coulpable, alors ne voulant dire la verité, il ne prend point auſſi le *Tuſtehefon*, mais faict pluſieurs circonlocutions pour s'exempter de le prendre & ſe liberer de tout ſoupçon.

On dit meſme que les Turcs font rarement de faux ſermens, teſmoin celuy qui ayant mis ſon argent dans un baſton creuzé & voulant faire ſerment par deuant le Iuge, donna ce meſme baſton à tenir à ſon creancier qui eſtoit à ſon coſté, auquel il dit, Monſieur ie vous ſupplie de grace, tenez ce baſton que ie faſſe mon ſerment, & leue la main, lequel ayant acheué, le cre-
|| ancier tout eſtonné ſçachant tres-bien qu'il n'auoit 426
pas eſté payé, ietta de colere le baſton de ſon debteur ſi rudement contre terre que la fourbe en fut deſcouuerte, car le baſton ſe rompit & l'argent en ſortit, qui fiſt cognoiſtre ce debteur trompeur & non point menteur.

Auant de finir ce chapitre ie vous feray voir par une difgrace qui nous penfa arriuer, comme ils fçauent affez bien proceder en confeil & ufer de quelque maniere de fatisfaction enuers ceux qui auroient efté offencez par aucun d'eux, fi on leur en laiffe le iugement. Un iour d'Hyuer que beaucoup de Sauuages nous eftoient venus voir en noftre cabane, felon leur couftume ordinaire, un d'entr'eux marry de n'y auoir place à fon gré, vouloit infolemment debouter un François de fon lieu, fi le Pere Iofeph qui prit la parole, ne l'eut prié de ne point faire de bruit, de quoy irrité le Sauuage fans autre replique prit lors un gros bafton duquel il luy eut defchargé un grand coup fur la tefte, fi les François qui fe trouuerent là prefens, ne l'en euffent empefché & repouffé les autres ieunes hommes Hurons, qui fembloient des-ia vouloir eftre de la partie contre nos François, par ie ne fçais qu'elle* enuie qu'ils auoient conceuë contre eux.

En cefte efmeute, ie remarquay particulierement la conftance d'un ieune homme Huron, lequel fe tenoit effrontement tout nud fans fourciller deuant un François, quy lui tenoit un coutelas esleué duquel il le vouloit frapper, & le Huron l'empefcher, & en mefme
427 temps luy || fauter au collet, comme il n'eut pas manqué fi ie n'y fuffe arriué & fait retirer l'un & l'autre à l'edification de tous, car il y alloit d'un ieu qui n'eftoit point à rire.

Des-ia ce mefme Huron s'eftoit gourmé à coups de poings auec un nommé la Vallée, mais un peu defauantageufement pour luy, car encor qu'il tint ce

François par les mouſtaches, l'autre ne perdoit point de temps & luy approchoit le poing ſi prés du né qu'il luy en fiſt ſortir le ſang, neantmoins iamais aucun de ſes compagnons ne bougerent pour l'aſſiſter, car ils ont cela de bon, qu'ils diſent qu'un à un la partie eſt egale, & qu'autrement il y auroit de l'iniuſtice.

Voyant tant de deſordre & que tous les barbares ſortoient deſ-ià du bourg pour voir ſe* qui ſe paſſoit ou pour eſtre de la partie: ie m'attachay les raquettes ſous les pieds pour n'enfoncer dans les neiges, & preuenir le grand Capitaine Auoindaon & tous les vieillards, qui ſe mirent en peine pour nous & crioient partout contre les Moyenti, comment veut on tuer nos Nepueux, veut on faire mourir nos Capitaines François, ennon, ennon Moyenti, non, non, ieunes gens, il ne leur faut point faire de deſplaiſir, ils ſont nos bons amys, & ceux qui monſtrerent plus de reſſentimens pour nous furent les principaux chefs, à ſçauoir, Auoindaon, Onorotandi, Yocoiſſe, Ongyata & Onnenianetani, qui firent publier un conſeil general à noſtre requeſte, pour le lendemain matin où nous aſſiſtames le P. Nicolas & moy, auec tous les Hu- || rons, depuis l'aage de 29. à 30. ans, iuſques à 428
l'extreme vieilleſſe. Celui qui auoit voulu donner le coup n'y aſſiſta point, non plus que le Pere Ioſeph, qui eſtoit reſté à noſtre cabane auec tous les François, crainte qu'on y allaſt faire quelque fraſque ou rauage s'ils s'en fuſſent abſentés, car il n'y a ny clefs, ny ferrures aux portes en tous ces païs là, ny fermeture ſuffiſante qui en puiſſe deffendre la libre entrée à qui que ce ſoit.

Pour moy i'allois librement par tout ſolliciter les affaires des François, & empeſcher qu'on n'attentaſt plus ſur la vie d'aucun de nous, & d'appaiſer les Sauuages, mais i'admiré* ce traict de bonté en eux, qu'au plus fort du debat, comme i'allois criant à nos François (un peu trop eſchauffez) de ſe retirer & ne bleſſer perſonne, il y en eurent qui coururent auſſitoſt au village, publians partout Onianné Auiel, Onianné Auiel: Gabriel eſt bon, Gabriel eſt bon, tant ſont amis des amateurs de la paix.

Le conſeil aſſemblé, le grand Capitaine nous fit ſoir auprès de luy, puis ayant impoſé le ſilence, il s'addreſſa à nous & nous parla en ſorte que toute l'aſſemblée le pû entendre. Mes Nepueux, à voſtre requeſte i'ay faict aſſembler ce conſeil general, afin de vous eſtre faict droict ſur les plaintes que vous m'auez faictes, de quelque* malicieux qui vous ont voulu offencer, mais d'autant que ces gens icy ſont ignorans du faict, propoſez vous-meſmes vos plaintes & declarez hautement en leur preſence ce qui eſt de vos griefs,
429 & en quoy & comment || vous auez eſté offencez, & ſur ce ie baſtiray ma harangue & vous ferons iuſtice, car nous ne deſirons pas qu'aucun vous faſſe de deſplaiſir, mais au contraire que l'on vous rende tout le ſeruice que l'on pourra, pendant que nous aurons ce bien de iouir de voſtre preſence.

Nous ne fuſmes pas peu eſtonnez d'abord de la prudence & ſageſſe de ce Capitaine, & comme il proceda en tout fort ſagement iuſqu'à la fin de ſa concluſion, qui fut fort à noſtre contentement & edification.

Nous propoſames donc nos plaintes, & comme nous

auions quitté un tres-bon païs & trauerſé tant de mers & de terres auec infinis dangers & meſays pour leur venir annoncer la parole de Dieu, le chemin du Ciel, & retirer leurs ames de la domination de Loxi, qui les entrainoit tous aprés leur mort dans un abiſme de feu ſouſterrain, puis pour les rendre amis & comme parens des François qui les cheriſſoient, & neantmoins qu'il y en auoit entr'eux qui auoient voulu tuer noſtre frere Joſeph, particulierement un tel que nous nommaſmes.

Quoy, leur dis-ie, pour leur faire admirer la bonté & les richeſſes de la France, & leur oſter l'opinion que les leurs ayent allechez les François, nous mangions de la graiſſe à plain ſoul, car c'eſt là leur plus friant morceau. Les outardes, les grües & les perdrix, nous eſtoient tellement communes, que cela ne nous eſtoit non plus eſpargné qu'à vous le bled d'Inde. Les pauures meſmes ne veulent point manger de la chair de nos chiens. Nos maiſons ſont baſties || non d'eſ- 430
corces & de bois comme les voſtres ; mais de pierres & materiaux ſolides. Les champs ſont tous ſemez de bon bled, de bonnes prunes & de racines excellentes, voudriez vous croire à preſent que nous ſoyons venus chercher à diſner à vos portes, & que la neceſſité nous ait porté à un ſi miſerable païs, deſnué de toutes douceurs, comme vous aduoüez vous meſmes, puiſque nous eſtions ſi fort à noſtre ayſe & que toutes choſes nous venoient à ſouhait, ayez donc de l'amitié pour nous, puis que l'amour que nous auons eu pour vous, nous a faict quitter tant d'ayſe & de contentement, & faict ieuſner fort auſterement en procurant le ſalut de vos ames.

Ayant fini, le Capitaine ranga un long-temps ſur nos plaintes & leur remonſtra l'excellence de noſtre condition releuée entre celle des autres François, qu'ils eſtimoient moins que nous, (à cauſe qu'ils ne parloient point à Dieu diſoient-ils), puis leur dit que ce ieune homme auoit eu grand tort d'auoir voulu tuer le Pere Ioſeph, que nous ne leur rendions aucun deſplaiſir, & qu'au contraire nous leur procurions du bien & de la conſolation, pour cette vie & pour l'autre, en nous priuant nous-meſmes de noſtre propre repos. Et bien dit-il, que voulez-vous qu'ils faſſent dauantage pour vous, ils vous inſtruiſent, ils enſeignent vos enfants, ils parlent à Dieu pour nous, & nous traictent comme leurs parens, & pour recompenſe nous leur voulons rendre des deſplaiſirs : quoy la choſe ſeroit-elle raiſonnable, non, il n'en ſera pas
431 ainſi. || Il leur remontra de plus, que s'il eſtoit ſceu à Kebec, qu'ils nous euſſent voulu mal traicter, que les François en pourroient auoir du reſſentiment & par ainſi qu'il falloit eſtouffer ce deſordre & nous laiſſer viure en paix & repos parmy eux. Et pour concluſion, ils nous prierent d'excuſer la faute d'un particulier, lequel nous deuions tenir ſeul auec eux, pour un chien, à la faute duquel les autres ne trempoient point, & nous dirent par exemple, que des-ia depuis peu, un des leurs auoit griefuement bleſſé un Algoumequin, en ioüant auec luy, & qu'ils s'eſtoient accordez ſans guerre, moyennant quelque petit preſent, & celuy-là ſeul tenu pour un chien & meſchant qui auoit faict le coup, & non les autres qui eſtoient bien marris d'un tel accident.

Ils nous firent auſſi preſent de quelques ſacs de bled d'Inde, que nous acceptames, & fumes au reſte careſſez de toute la compagnie, auec mille prieres d'oublier tout le paſſé, & demeurer bons amis comme auparauant; & nous coniurerent de plus, fort inſtamment d'aſſiſter tous les iours à leurs feſtins & banquets auſquels ils nous feroient de bonnes ſagamitez diuerſement preparées & que par cette hantize & familiere conuerſation qu'apportent les feſtins & repas, nous nous maintiendrions plus facilement dans l'intelligence & la bonne amitié, que ſe doiuent parens & amys ſi proches, & que de verité ils nous trouuoient aſſez pauurement accommodez & nourris dans noſtre petite cabane, de laquelle ils euſſent || bien deſiré nous 432
retirer pour nous mettre mieux dans leur bourgade, où nous n'aurions autre ſoin que de prier Dieu, les inſtruire en nos ſciences, & nous gouuerner doucement auec eux, mais comme un continuel & aſſidu bruit de la meſnagerie n'eſtoit point compatible à noſtre humeur, non plus qu'à noſtre condition, nous les remerciames de leur bonne volonté, fiſmes porter noſtre maiz à noſtre cabane & primes congé de la compagnie, fort ſatisfaicts les uns des autres.

De la guerre & des armes dont uzent nos Hurons, & comme nous les empechames de ſortir contre les Neutres des-jà tout preſts de nous courir ſus, auec une exemple d'Vladislas Roi de Hongrie pour la fidelité, &c.

CHAPITRE XXVII.

L'homme de bien ne cherche point la guerre, ſi ce n'eſt pour vanger l'iniure faicte à Dieu, ou pour deffendre les oppreſſez, contre les Tyrans, autrement ô mal-heur du ſiecle! à quel propos tenir ſoldats en campagne & voir ruyner le pupil & le payſan, dont les acclamations vont iuſques au Ciel, implorans ſes foudres contre les meſchans, & ceux qui ne peuuent viure ſans trouble.

433 || L'Empereur Marc Aurelle, deuiſant un iour auec ſon amy Corneille des effects d'une gendarmerie pour bien conduite & diſciplinée qu'elle puiſſe eſtre, diſoit : mais auec reſſentiment, qu'il ne ſçauoit quelle plus grande guerre les Princes pourroient auoir, que de tenir en leurs Royaumes gens de guerre, ſi la neceſſité ne les preſſoit de ſe deffendre, pour ce que ſelon que nous monſtre l'experience, ceux-cy ſont deuant Dieu fort coulpables, aux Princes importuns, & aux peuples ennuyeux : de maniere qu'ils viuent au dommage de tous, & ſans profit d'aucun.

C'eſt pourquoy Scipion l'Africain auoit raiſon de dire, que toutes les choſes deuoient eſtre eſſayées en guerre deuant que de mettre les mains aux armes :

& à la verité il n'y a plus grande victoire que celle qu'on gaigne ſans effuſion de ſang, & ſans ſoldats en campagne, car l'amy, auſſi bien que l'ennemy, ruine touſiours le bonhomme auſſi bien que le païs.

Mais c'eſt bien le mal-heur lorſque l'on entreprend la guerre iniuſte, car outre ces incommoditez & les maledictions des peuples, l'offence de Dieu y eſt ſi grande, que toſt ou tard on en eſt puny en ce monde ou en l'autre; & fauſſer la foy donnée à ſes ennemis, eſt le comble du boiſſeau qui attire l'ire, & la iuſte vengeance de Dieu ſur nos teſtes, comme l'exemple d'Vladislas Roy de Hongrie nous en ſert de preuue. Car ce Roy ayant en l'année mil quatre cens quarante trois, du temps d'Eugene quatrieſme, gaigné une ſignalée victoire con- || tre Amurat, ſecond Em- 434
pereur des Turcs, & du depuis faict treues auec luy pour dix années.*

L'an ſuiuant à la ſuaſion du Legat du Pape nommé Iulian, il fauſſa ſa foy & lui declara la guerre. Amurat contrainct de ſe deffendre vint auec une armée de ſoixante mille hommes. La bataille ſe donne, où du commencement les Chreſtiens eurent de l'auantage, une partie des Turcs tuez ſur la place, une autre partie miſe en deſroute. Ce que voyant Amurat il tire de ſon ſeing une coppie de l'accord faict entre luy & Vladislas, & leuant les yeux au ciel, & tenant ce papier en main commença à ſe plaindre de la perfidie du Roy & des Chreſtiens en ces paroles:

Voyla, ô Ieſus-Chriſt, l'accord que les Chreſtiens ont paſſé auec moy, qu'ils ont iuré ſur tes Sainctes Euangiles d'obſeruer inuiolablement, & cependant

auiourd'huy meſchans & perfides qu'ils ſont, ils fauſſent leur foy & renoncent perfidement à l'honneur qu'ils doiuent à leur Dieu. C'eſt pourquoy ſi tu es Dieu comme ils diſent, venge tes iniures & les miennes, & leur faiſant payer la peine de leur perfidie & de la foy par eux violée, fais-toy recognoiſtre iuſte à ceux qui n'ont pas encores la cognoiſſance de ton nom.

A peine auoit-il acheué ceſte priere, qu'incontinent voilà la chance tournée. Les Turcs reçoiuent nouuelles forces, une grande boucherie ſe faict des Chreſtiens, le Roy Vladislas tué, & le Legat du Pape,
435 qui auoit eſté autheur || & conſeiller de rompre la treue: tant Dieu a en horreur la perfidie, & veut que l'on garde la foy donnée.

Auſſi les Payens meſmes en cela ſe ſont monſtrez beaucoup plus religieux que les Chreſtiens. Plutarque en la vie de Curtius Camillus & de Pirrhus Roi des Epirotes, en rapporte deux belles exemples, qui deuroient eſtre imitées par ceux leſquels ambitieux d'honneur, comme de poſſeder le bien d'autruy, n'obtiennent aucune victoire que par mauuais moyens ou en fauſſant leur foy, ou en s'aquerant des thraiſtres*, & puis il faudra mourir & abandonner tout.

La premiere hiſtoire eſt, que Camillus ayant eſté esleu Tribun militaire auec cinq autres, pour faire la guerre aux Faliques, incontinent auec l'armée Romaine entra dedans ce païs, où il alla mettre le ſiege deuant la ville des Faleriens, qui eſtoit bien fortifiée & pourueuë de toutes choſes requiſes & neceſſaires à la guerre; ſçachant tres-bien que ce n'eſtoit pas en-

treprise legere que de la prendre, ne qui se peust executer en peu de temps, mais voulant comment que ce fust tenir ses citoyens occupez à quelque chose, & les diuertir, afin que, par estre trop de seiour en leurs maisons, ils n'eussent loisir de vacquer à seditions & dissentions ciuiles : car les Romains usoient sagement de ce remede là, tournans au dehors, comme bons medecins, les humeurs qui estoient pour troubler le repos de leur chose publique.

|| Mais les Faleriens se confians en l'assiette de leur 436
ville, qui estoit forte de tous costez, faisoient si peu de conte* d'estre assiegez, que ceux qui n'estoient pas à la garde des murailles se pourmenoyent en robes sans armes, par la ville, & alloient leurs enfans à l'escole, le Maistre de laquelle les menoit ordinairement hors de la ville se promener, ioüer & exerciter au long des murailles, car ils auoient un commun Maistre d'escole pour toute la ville, comment* encores ont les Grecs, voulans que leurs enfans dés le commencement s'accoustument à estre nourris en compagnie, & qu'ils conuersent tousiours ensemble.

Ce Maistre donc espiant l'occasion de faire un mauuais tour aux Faleriens, menoit tous les iours leur* enfans à l'esbat hors de la ville, non gueres loin des murailles du commencement, & puis les remenoit dedans, aprés qu'ils s'estoient esbatus & exercitez. Depuis qu'il les y eut menez une fois, il les tira de iour en iour un peu plus loin, pour les accoustumer à s'asseurer, en leur donnant à entendre qu'il n'y auoit point de danger, iusques à ce qu'un iour à la fin ayant tous les enfans de la ville auec soy, il donna iusques

dedans le guet du camp des Romains, aufquels il liura tous fes efcoliers, & leur dit qu'ils le menaffent deuant leur Capitaine general, ce qui fut faict : & quand il fut deuant Camillus, il fe prit à dire qu'il eftoit Maiftre & precepteur de ces enfans, mais neantmoins qu'il auoit eu plus cher acquerir fa bonne
437 gra- || ce, que de faire ce que le debuoir de ces tiltres-là luy commandoit: au moyen de quoy il luy venoit rendre la ville, en luy liurant ces enfans entre fes mains.

Camillus ayant ouy ces paroles, trouua l'acte bien malheureux & mefchant, & dit à ceux qui eftoient autour de luy, que la guerre eftoit bien chofe mauuaife & où il fe faifoit beaucoup de violences & d'outrages, toutesfois qu'encore y auoit-il entre gens de bien quelque * loix & quelque * droits de la guerre, & qu'on ne deuoit point tant chercher ne pourchaffer la victoire, que l'on ne fuit les obligations d'en eftre tenu à fi maudits, & fi damnables moiens, & qu'il falloit qu'un grand Capitaine fift la guerre fe confiant en fa propre vertu, non point en la mefchanceté d'autruy.

Si commanda à fes gens qu'ils defchiraffent les habillemens de ce mauuais homme, en luy liant les deux mains par derriere, & qu'ils donnaffent des verges & des efcorgées aux enfans, afin qu'ils remenaffent le traiftre qui les auoit ainfi trahis, en le foüettant, iufques dedans la ville.

Or fi-toft que les Faleriens eurent entendu la nouuelle, comme ce Maiftre d'efcole les auoit trahis, toute la ville en mena grand dueil, ainfi qu'on peut eftimer en fi grieue perte, & s'en coururent hommes & fem-

mes, pesle mesle ſur les murailles & aux portes de la ville, ſans ſçauoir qu'ils faiſoient, tant ils eſtoient troublés. Eſtans là, ils apperceurent leurs enfans qui ramenoient leur Maiſtre nud & lié en le fouëttant, || & 438
appellant Camillus, leur Pere, leur Dieu & leur Sauueur : de maniere que non ſeulement les peres & meres des enfans, mais auſſi tous autres citoyens generalement conceurent en eux-meſmes une grande admiration & ſinguliere affection enuers la preud'hommie, bonté & iuſtice de Camillus, tellement que ſur l'heure meſme ils aſſemblerent conſeil, auquel il fut reſolu qu'on luy enuoyeroit promptement des Ambaſſadeurs pour ſe remettre eux & leurs biens du tout à ſa diſcretion.

Si cette action de Camillus & des Romains eſt honorable, moins ne le fut celle du Conſul Fabricius, auquel comme il eſtoit en ſon camp eſtant venu un homme qui luy apportoit une miſſiue eſcrite de la main du Medecin de Pirrhus, par laquelle ce Medecin offroit de faire mourir ſon Maiſtre par poiſon moiennant qu'on luy promiſt une recompenſe condigne, pour auoir terminé une facheuſe guerre ſans danger.

Fabricius deteſtant la meſchanceté & perfidie de ce Medecin, eſcriuit une lettre à Pirrhus en ces termes : Tu as faict mal-heureuſe eslection d'amis auſſi bien que d'ennemis, ainſi que tu pourras cognoiſtre en liſant la lettre qui nous a eſté eſcrite par un de tes gens: pour ce que tu fais la guerre à hommes iuſtes & gens de bien, & te fie * à des desloiaux & meſchans : de quoy nous t'auons bien voulu aduertir, non pour te

faire plaiſir, mais de peur que l'accident de ta mort, ne nous faſſe calomnier, & que l'on eſtime que nous ayons cherché de terminer cette guerre par un tour de trahiſon, comme ſi nous n'en peuſſions venir à bout par vertu.

439 || Pyrrhus ayant leu cette lettre & aueré le contenu en icelle, chaſtia le Medecin ainſi qu'il auoit merité, & pour loyer de ceſte deſcouuerture enuoya à Fabricius & aux Romains leurs priſonniers ſans payer rançon.

Nos Sauuages bien que brutaux & enclins à la vengeance, ne fauſſent iamais leur parole donnée publiquement, & moins trahiſſent-ils leurs freres ny leur patrie pour choſe qui puiſſe arriuer, au contraire ils tiennent à gloire de luy eſtre fidelle, il n'y a qu'entre nous autres Chreſtiens où ce malheur arriue, ô mon Dieu où en ſommes-nous! faut-il que ceux qui ne vous cognoiſſent point ſoient plus gens de bien que nous, & qu'ils ſoient un iour nos Iuges deuant vous, Seigneur qui reietterez les enfans du Royaume, pour y colloquer les enfans perdus, horribie eſchange de l'honneur d'icy bas! en une eſpouuentable confuſion de demons, l'eternel meſpris & l'humiliation des meſchans.

Neantmoins nos Hurons pour bien enclins qu'ils ſoient (fors qu'à la reconciliation) n'ont encor pû comprendre la doctrine de ceſt admirable Prince de paix Marc Aurelle, car n'y ayant point de deſordre parmy leur gendarmerie, où chacun vit de ce qu'il porte ſur ſes eſpaules, comme ie diray plus amplement cy apres, ils n'en peuuent receuoir aucune incommodité, &

partant continuent leur guerre contre leurs ennemis, non pour en posseder les terres, ny pour les rendre tributaires & suiects à leur estat, mais pour les exterminer & ruyner totalement : de maniere, qu'ils tiennent plus à gloire d'auoir || tué un de leurs ennemis, 440
que d'auoir gaigné cent lieuës de païs, & si toutes ces guerres ne sont fondées pour la pluspart, que sur un appetit de vengeance, pour quelque petit tort ou desplaisir qui n'est pas souuent grand chose, mais leur grande union & l'amour reciproque, qu'ils se portent les uns aux autres, faict qu'ils embrassent volontiers en general le faict & cause d'un particulier, offencé par un estranger.

Mais si l'un d'entr'eux a offencé, tué ou blessé un de leur mesme nation, il en est quitte pour un present, & n'y a point de bannissement ny chastiment corporel, pour ce qu'ils ne les ont point en usage enuers ceux de leur propre nation, si les parens du blessé ou decedé, n'en prennent eux mesmes la vengeance, ce qui arriue fort peu souuent, car ils se font rarement iniure & du tort les uns aux autres. Mais si l'offencé est de nation estrangere, alors il y a indubitablement guerre declarée entre les deux nations, si celle de l'homme coulpable ne se rachepte promptement par de grands presens, qu'elle exige du peuple, si les tresors publiques* sont espuisez, pour la partie offencée : & par ainsi il arriue le plus souuent que par la faute d'un seul, deux peuples entiers se font cruellement la guerre, & viuent tousiours dans une continuelle crainte d'estre surpris l'un de l'autre, particulierement sur les frontieres où les femmes mesmes n'osent cul-

tiuer les terres, ny faire les bleds, qu'elles n'ayent tousiours auprés d'elles, des hommes armez, pour les conseruer & deffendre de quelque mauuaise auenuë.

441 || Quand ils veulent faire guerre, soit offensiue, soit deffensiue ce seront deux ou trois des anciens ou vaillans Capitaines, qui en entreprendront la conduite pour cette fois, & vont de village en village, faire entendre leur volonté, donnant des presens à ceux desdits villages, pour les induire à leur octroyer l'ayde & le secours qu'ils leur demandent, & par ainsi sont comme generaux d'armées.

Il vint en nostre bourg un grand vieillard fort dispos & robuste, lequel ie crû estre de la mesme qualité, car il alloit de cabane en cabane parler aux Capitaines, & à la ieunesse, qu'il portoit à une guerre malheureuse, contre la Nation des Attinoindarons, de quoy nous le tançames fort, & dissuadames le peuple d'y entendre, à sa confusion, & au grand contentement de tous les amateurs de la paix, car en effet il n'y a point d'apparence de rompre auec une Nation si puissante, sans se mettre au hasard d'en estre totallement ruyné, & puis l'esperance d'y aduancer la gloire de Dieu s'en alloit totalement perduë par cette guerre, auec ce peu de bien que nous y auions commencé.

Ces Capitaines ou generaux d'armes * ont le pouuoir, non seulement de designer les lieux, de donner quartier, & de renger les bataillons, mais aussi de commander aux assauts, & disposer des prisonniers, & de toute autre chose de plus grande consequence. Il
442 est vray qu'ils ne sont pas tousiours || bien obeïs de leurs soldats, entant qu'eux mesmes manquent sou-

uent dans la bonne conduite, & celuy qui conduit mal eſt ſouuent mal ſuiui. Car la fidelle obeiſſance des ſuiets deſpend de la ſuffiſance de bien commander du bon Prince, diſoit Theopompus Roy de Sparte.

Pendant que nous eſtions là, le temps d'aller en guerre contre les Hiroquois eſtant arriué un ieune homme de Sainct Ioſeph, deſireux d'honneur & de reputation, voulut luy ſeul en faire le feſtin, & deffrayer pour un iour entier, tous ſes compagnons, ce qui luy fut de grand couſt & deſpence, auſſi en fut-il grandement eſtimé : car ce feſtin eſtoit de ſix grandes chaudieres pleine * de bled d'Inde concaſſé, auec quantité de grands poiſſons boucanez, ſans les farines, & les huiles pour faire la ſauce.

On mit les chaudieres ſur le feu dés auant iour, dans l'une des plus grandes cabanes du bourg, puis le Conſeil eſtant acheué, & les reſolutions de guerre priſes, tous entrerent au feſtin, pendant lequel, ils firent les uns apres les autres, les meſmes exercices militaires, qu'ils ont accouſtumé aux feſtins de guerre. Les chaudieres nettes, & les complimens & remerciemens rendus, partirent pour le rendez-vous de toute l'armée aſſigné ſur la frontiere, d'où ils ſe rendirent ſur les terres ennemies, auſquelles ils prindrent enuiron ſoixante priſonniers, la pluſpart deſquels furent tuez ſur les lieux, & les au- || tres amenez pour faire mou- 443
rir aux Hurons par le feu, puis mangez en leur aſſemblée, ſinon quelque * membres qui furent diſtribuez à des particuliers pour leurs malades.

Leurs guerres ne ſont proprement que des ſurpriſes & deceptions plus toſt que des batailles & combats ou

ſiege de villes, non par coüardiſe & faute de courage, car ils ſe trouuent ſouuent aux priſes auec l'ennemy, mais pour attraper quelqu'un mort ou vif, ſans exception d'aage ou de ſexe, pour les conduire en triomphe en leur païs.

Tous les ans au renouueau & pendant tout le temps que les feuilles couurent les arbres, cinq ou ſix cens ieunes hommes Hurons ou plus, s'en vont auec cet ordre, s'eſpandre dans le païs des Hiroquois, ſe departent cinq ou ſix en un endroit, cinq ou ſix en un autre, & ſe couchent le ventre contre terre par les champs & les foreſts, & à coſté des grands chemins & lieux paſſans, & la nuict venuë ils rodent partout iuſques dans les villes, bourgs, & villages pour attraper quelqu'un de leurs ennemis, leſquels ils emmenent en leur pays, pour les faire paſſer par les tourmens ordinaires, ſinon apres les auoir tuez à coups de fleches ou de maſſe, ils en emportent les teſtes, ou la peau des teſtes eſcorchées auec la cheuelure, qu'ils appellent Onontſita, leſquelles les femmes paſſent pour les conſeruer, & en faire des trophées & banderoles en temps
444 de guerre, ou les at- || tachent au haut de leurs murailles ou palliſſades au bout d'une longue perche.

Il y a d'autres Nations en noſtre Amerique qui auoient accouſtumé d'eſcorcher ceux qu'ils prenoient à la guerre, & de remplir de cendres leurs peaux, qu'ils appendoient à leurs places publiques, comme autant de trophées, & de monumens de leurs beaux faits. Il y en auoit neantmoins pluſieurs d'entr'eux qui employoient ces peaux à d'autres uſages, & en faiſoient des tambours, diſans que ces caiſſes quand on

venoit à les batre, auoient une ſecrette vertu de mettre en fuitte leurs ennemis. Tous les Hurons & Algoumequins croyoient la meſme vertu en noſtre beau chaſuble, mais ils n'en peurent venir à l'eſpreuue, car il nous faiſoit beſoin, & puis c'eſtoient toutes folles opinions pardonnables à ces pauures gens là, & non à un Chreſtien qui y adhereroit.

Quand ils veulent tenir la campagne, & aller en païs d'ennemis, ils ne meinent iamais autres pouruoyeurs ou viuandiers qu'eux meſmes, chargez chacun d'un plein ſac de farine qu'ils appellent Eſchionque, accommodez derriere leur dos, auec des lanieres ou cordelettes, qu'ils appellent Acharo, de ſorte que ce paquet les incommode de fort peu, & puis c'eſt la charge d'Eſope, qui va touſiours en diminuant à meſure qu'ils s'arreſtent pour les repas.

De fouller le bon homme il ne s'en parle point, non plus que d'en tirer la piece, car || ils viuent & logent 445
touſiours en pleine campagne, & au fond du bois, où ils prennent leur refection qui eſt ayſée, car cette farine ſe mange auſſi bien cruë que cuite, ſeiche que moüillée, d'eau tiede ou froide, à la volonté d'un chacun, ſans qu'il ſoit beſoin de feu, ny d'autre ſauce que l'appetit.

Ils meſnagent tellement ce petit ſac qu'il leur dure iuſques à leur retour qui eſt enuiron ſix ſepmaines ou deux mois de temps, car apres ils viennent ſe rafraiſchir au pays, finiſſent la guerre pour ce coup, ou s'y en retournent encores auec d'autres prouiſions.

Que ſi les Chreſtiens uſcient de telle ſobrieté & temperance ils pourroient ayſement entretenir de tres-

puiſſantes armées auec peu de fraiz, & faire la guerre auec aduantage, aux ennemis de Dieu & du nom Chreſtien, ſans fouller les peuples, ny ruyner le pays, & puis Dieu n'y ſeroit point tant offencé, comme il eſt à preſent par la pluſpart de nos ſoldats François, qui viuent auec une telle licence chez les payſans, & par tout ailleurs où ils mettent le pied, qu'on en abhorre la veuë, & fait fuyr un chacun l'eſclat de leur inſolence. Les pauures Sauuages (à noſtre confuſiõn) ſe comportent ainſi modeſtement en guerre, ſans incommoder perſonne & s'entretiennent de leur propre & particulier moyen, ſans autre gage ou eſperance de re-
446 compence, que du ſeul honneur & loüange || qu'ils eſtiment plus que tout l'or du monde, où l'on ne faict icy eſtat que de l'argent, autrement point de ſeruice.

Ils n'ont pour toutes armes que la maſſe, l'arc & les fleches, leſquelles ils empannent de plumes d'aigles, comme les meilleures de toutes, & à faute d'icelles ils y en accommodent d'autres. Ils y appliquent auſſi fort proprement des pierres tranchantes collées au bois, auec une colle de poiſſon tres-forte, & de ces fleches ils en empliſſent leur carquois, qui eſt fait d'une peau de chien paſſée, qu'ils portent en eſcharpe ſur leur dos. Ils portent auſſi de certaines armures & cuiraſſe* qu'ils appellent *Aquientor*, pour arreſter le coup de la fleche : car elles ſont faites à l'eſpreuue de ces pierres aiguës, & non toutefois de nos fers de Kebec, quand la fleche qui en eſt accommodée fort d'un bras roide & puiſſant, comme eſt celuy d'un Sauuage.

Ces cuiraſſes ſont faites auec des baguettes couppées de meſures, & ſerrées les unes contre les autres, tiſ-

ſues & entrelaſſées de cordelettes fort durement & proprement. Ils ſe ſeruent auſſi d'un rondache ou bouclier fait d'un cuir boüilly fort dure,* & d'autres faits de planches de bois de cedre fort grands, larges & legers qui leur couurent preſque tout le corps. Il me ſouuient qu'eſtant à la bourgade de Sainct Nicolas, autrement de Troenchain, ie vis arriuer pluſieurs ieunes hommes d'une guerre eſtrangere, qui me monſtrerent une aſſez grande || piece d'un bouclier de leurs 447
ennemis, qui ſembloit de l'yuoire, ie ne pû comprendre ny coniecturer de quel animal ce pouuoit eſtre, mais que ce fut d'yuoire, ou d'une coquille polie de quelque grande tortuë, elle eſtoit pour reſiſter à quelque fleche que ce fut & à l'eſpée, & le poignard.

Ils ont diuerſes enſeignes ou drapeaux faits, (pour le moins ceux que i'ay veus) d'un morceau d'eſcorce rond, attaché au bout d'une longue baguette, comme une cordelette de caualerie, ſur lequel ſont depeintes les armoiries de leur ville ou Prouince.

Ce ſont les principales armes dont nos Hurons ſe ſeruent ordinairement, & principalement de l'arc & de la fleche de laquelle ils ſe ſeruent auec tant de dexterité, qu'ils ne manquent guere de donner où ils viſent: & tirent ſi legerement & habilement, que comme ils diſent eux-meſmes, ils ont plus-toſt decoché dix fleches que nos meilleurs arquebuziers ne ſçauroient auoir deſchargé deux coups de leur harquebuze, & s'en eſt trouué de ſi hardis de defier en pleine campagne, un François auec ſon harquebuze, diſans qu'ils ſçauroient bien eſquiuer ſon coup, & ne le point faillir de leur fleche.

Depuis qu'on a eu porté des lames d'eſpées en Canada les Montagnais, & autres peuples errants, ont trouué l'inuention de les emmancher en de longs bois comme demyes piques, qu'ils ſçauent roidement elan-
448 cer à la chaſſe contre l'eslan, & à la guerre || contre leurs ennemis.

Comme on a de couſtume ſur mer, pour ſigne de guerre, ou de chaſtiment, mettre dehors en euidence le pauillon rouge : Auſſi nos Sauuages, non ſeulement és iours ſolennels & de reioüiſſance, mais principalement quand ils vont à la guerre, ils portent autour de leur teſte, pour la pluſpart, de certaines pennaches en couronnes, & d'autres en mouſtaches, faits de longs poils d'eslan, peints d'un rouge cramoiſy beau par excellence, & collez, ou autrement attachez à une bande de cuir large de trois doigts, & longue aſſez pour entourer la teſte.

Noſtre chaſuble à dire la Saincte Meſſe, leur agreoit fort, & l'euſſent bien deſiré traicter de nous, pour le porter en guerre en guiſe d'enſeigne, ou pour mettre au haut de leurs murailles, attachée à une longue perche, afin d'eſpouuenter leurs ennemis, diſoient ils, mais ce n'eſtoit pas choſe à leur uſage, ny qui deut eſtre ainſi prophanée. Les Algoumequins de l'Isle nous auoient fait la meſme priere au Cap de Maſaire, ayant deſia à ce ſuiet amaſſé ſur le commun, enuiron quatre-vingts Caſtors : car ils le trouuoient non ſeulement tres-beau, pour eſtre d'un excellent damas incarnat, enrichy d'un paſlement d'or (digne preſent de la Reyne, qui nous l'auoit donné auant partir de France) mais auſſi pour la croyance qu'ils auoient qu'il leur

cauſeroit du bon heur, & de la proſperité en toutes leurs deliberations & entrepriſes de guerre.

|| Quant la guerre eſt declarée en un pays, & qu'on 449
doute des forces de l'ennemy, à tout euenement, on ſe fortifie par tout auec l'ordre que le Conſeil y donne. Les habitans deſtruiſent tous les bourgs, villes & villages frontiers, incapables d'arreſter l'ennemy, ou de pouuoir eſtre ſuffiſamment fortifiés pour ſouſtenir un ſiege, & chacun ſe range dans les lieux fortifiez de ſa iuriſdiction, où ils baſtiſſent de nouuelles cabanes pour leur demeure, à ce aydez des habitans du lieu, qui leur font la courtoiſie auec affection.

Les Capitaines, à ce aydez de leurs officiers & gens du Conſeil de guerre, trauaillent continuellement à ce qui eſt de leur conſeruation & fortification, à ce que par leur faute ou negligence ils ne ſoient ſurpris de l'ennemy, font balayer & nettoyer les ſuyes & araignées des cabanes, de peur du feu que l'ennemy y pourroit ietter, par de certains artifices qu'ils ont appris de ie ne ſçay qu'elle * Nation que l'on m'a autrefois nommée, & qui s'eſt eſchappée de ma memoire.

Ils font porter ſur les guarittes, des pierres & de l'eau pour s'en ſeruir dans l'occaſion, & crainte de tout perdre ſi la forterеſſe venoit à eſtre priſe d'aſſaut, ou que le feu s'y priſt, pluſieurs font des trous en terre, dans leſquels ils enferment ce qu'ils ont de meilleur, & le couurent ſi proprement de la meſme terre, que le lieu ne peut eſtre recogneu || que de ceux-là 450
meſmes qui y ont trauaillé.

Un bon Capitaine n'a pas ſeulement ſoin du dedans

mais auſſi du dehors, & manquer dans la preuoyance eſt tout perdre, peur de quelque camiſade, les chefs enuoyent par tout des eſpions & coureurs, pour deſcouurir & obſeruer l'ennemy, & poſent leurs ſentinelles ſelon la neceſſité, pendant que d'autres exhortent & encouragent le reſte des gens de guerre, à faire des armes, & de ſe tenir preſts pour vaillamment & genereuſement combattre, reſiſter & ſe deffendre ſi l'ennemy vient à paroiſtre.

Le meſme ordre s'obſerue en toutes les autres villes & forteresſes du pays iuſques à ce qu'ils voyent l'ennemy attaché à quelqu'unes, & pour lors la nuict venuë à petit bruit, une quantité de ſoldats de tous les villages voiſins, vont au ſecours, & s'enferment au dedans de celle qui eſt aſſiegée, la deffendent, font des ſorties, dreſſent des embuſches, s'attachent aux eſcarmouches, & combattent de toute leur puiſſance, pour le ſalut de la partie, ſurmonter l'ennemy, & le deffaire du tout s'ils peuuent.

Pendant que nous eſtions au village de S. Joſeph, nous viſmes faire toutes les diligences ſuſdites tant en la fortification des places, appreſts des armes, aſſemblées des gens de guerre, prouiſion de viures, qu'en toute autre choſe neceſſaire pour ſouſtenir une grande guerre qui leur alloit tomber ſur les bras, de la part
451 des Attiuoindarons, ſi le bon || Dieu n'euſt diuerty cet orage, & empeſché ce malheur qui alloit menaçant noſtre bourg d'un premier choc, lequel à ceſte occaſion fut mis en eſtat de deffence en ruynant les cabanes eſcartées, qu'on rebaſtit dans le fort reduit en forme ronde, & en lieu aſſez fort d'aſſiette de tous coſtez.

Mais pour ce que nous ne voulufmes pas quitter noftre ancienne cabane pour nous placer dans la ville, les Sauuages nous aduertiffoient de nous donner fur nos gardes, à quoy nous ne manquions pas, car il ne faut point tenter Dieu, & negliger fes affeurances, c'eft pourquoy nous barricadions noftre porte toutes les nuicts, auec groffes bufches de bois pofées les unes fur les autres, auec deux paulx derriere piquez en terre, & n'ouurions point à heure induë à qui que ce fuft, finon aux François.

Or pour ce que la guerre n'eft en rien bonne, fi elle n'eft pour le fouftien de la foy, & que les Neutres qui pouuoient faire iufques à cinq ou fix mille hommes n'eftoient que trop fort * pour deux mille hommes que nos Hurons peuuent faire au plus, nous fufmes les interceffeurs de la paix, comme i'ay dit ailleurs, & donnafmes nos raifons, lefquelles nous acquirent quelque chofe fur leur efprit, & la promeffe qu'ils fe tiendroient en paix, & ne penferoient plus à la guerre, fi les Neutres ne les y obligeoient, & que ce en quoy ils auoient auparauant fondé l'efperance de leur falut
eftoit en noftre grand efprit, & au || fecours que quel- 452
ques François mal auifez leur auoient fait efperer de Kebec : outre une tres-bonne inuention qu'ils auoient conceuë en leur efprit, par le moyen de laquelle ils efperoient tirer un grand fecours de la Nation du Feu, ennemis iurez des Neutres.

L'inuention eftoit telle, qu'au pluftoft ils s'efforceroient de prendre quelqu'un de leurs ennemis, aufquels * ils couperoient la gorge, & que du fang de ceft ennemy, ils en barbouilleroient la face & tout le corps

de trois ou quatre d'entr'eux, lesquels ainsi ensanglantez seroient par apres enuoyez en Ambassade à cette Nation du Feu, pour obtenir d'eux quelque secours & assistance à l'encontre de si puissans ennemis, & que pour plus facilement les esmouuoir à leur donner ce secours, ils leur monstreroient leur face & tout leur corps desia teints & ensanglantez du sang mesme de leurs ennemis communs.

I'admiray l'inuention & l'esprit de ce bon Capitaine Aioandaon qui m'en fit le recit, mais pour cela la paix valloit mieux que la guerre, & que demeurassions amis de tous pour gaigner tous, de quoy furent fort contans la pluspartdes hommes, & generalement tous* les femmes, lesquelles nous en parloient en particulier, & nous prioient d'y tenir la main, c'est ce qui nous fit croire qu'elles ont peu de voix en chapitre, & qu'il ne leur est pas permis de parler librement des choses qui concernent le faict des hommes.

---

453 || *Des prisonniers de guerre lesquels ils mangent en festin apres les auoir faict cruellement mourir & du Truchement Bruslé, deliuré miraculeusement de la main des Hiroquois, par la vertu d'un Agnus Dei.*

Chapitre XXVIII.

Les tourmens dont nos Sauuages usent à l'endroit de ceux qui leur sont ennemis, sont si furieusement

cruels, qu'ils teſmoignent en effet combien eſt abſolu le pouuoir que le Diable a acquis ſur leur malheureux eſprit, car ils ſont au delà de toute penſée humaine, & ſi eſtrangement horribles, qu'il ne ſe peut imaginer rien de plus douloureux, ny de plus conſtamment ſouffert.

Bien heureux celuy qui endure pour le Ciel, & non pour la terre, & malheureux eſt celuy qui patit ſans profit, car l'un eſt Martyr du Diable, & l'autre de Ieſus Chriſt. Nos Hurons ayans pris quelqu'un de leurs ennemis, apres l'auoir lié & garotté, luy font une longue harangue des cruautez, rigueurs, & mauuais traitemens que luy & les ſiens ont exercé à leur endroit, & qu'au ſemblable il deuoit ſe || reſoudre d'en 454
endurer autant, & plus s'il ſe pouuoit, & luy commandent de chanter tout le long du chemin, ce qu'il fait (s'il a du courage aſſez), mais ſouuent auec un chant fort triſte & lugubre.

Eſtant arriué au village, il eſt receu uniuerſellement de tous, & particulierement des femmes, auec de grands cris & acclamations, battans doucement des doigts le bout de leurs leures, de ioye qu'elles ont de voir leurs ennemis priſonniers, auſquels elles font continuellement feſtin, non-ſeulement pour les engraiſſer pour la chaudiere, mais pour les rendre plus ſenſibles aux tourmens.

Ils n'en font pas de meſme aux femmes & petits enfans, leſquels ils font rarement mourir, & paſſer par les rigueurs de la Loy, d'autant qu'ils les conſeruent ordinairement pour leur ſeruir, ou pour en faire des preſens à ceux qui en auroient perdu des leurs en

guerre, & font eſtat de ces ſubrogez, comme s'ils eſtoient leurs propres enfans, leſquels eſtans paruenus en aage, vont auſſi librement en guerre contre leurs parens, que s'ils eſtoient naiz ennemis de leur propre patrie, qui eſt un teſmoignage euident du peu d'amour que les enfans Sauuages ont pour ceux qui leur ont donné l'eſtre, puis que ſi toſt ils en oublient les bienfaits paſſez par les preſens, comme i'en ay veu l'expe-
455 rience en pluſieurs, ou bien telle || eſt leur couſtume paſſée en loix en toutes ces Nations.

I'ay leu de certains peuples qui conſeruent leurs ieunes priſonniers de tout ſexe pour leur ſeruir, puis les mangent quand la fantaſie leur en prend, apres de longs ſeruices ; qui eſt une cruauté bien esloignée de la douceur & humanité de Plutarque, lequel comme il diſoit de luy-meſme, n'euſt pas voulu tuer le bœuf qui luy euſt long-temps ſeruy, & encor moins un eſclaue fait à l'image de Dieu, car celuy qui eſt cruel aux beſtes, l'eſt ordinairement aux hommes.

Quand nos Hurons ne peuuent emmener toutes les femmes & filles, auec les enfans qu'ils ont pris ſur leurs ennemis, ils les tuent ſur les lieux, & en emportent les teſtes, ou les peaux, auec la cheuelure. Il s'en eſt veu (mais peu ſouuent) qu'ayans amené de ces femmes & filles dans leur pays, le deſir de vengeance leur en a faict paſſer quelqu'unes par les meſmes tourmens des hommes, ſans que les larmes de ce pauure ſexe, qu'elles ont pour toute deffence, les aye pû eſmouuoir à compaſſion, & exempter pour un peu d'un ſi furieux orage, plus miſerables & malheureuſes en cela, que certains Hollandois, leſquels ayans eſté pris en qualité

d'ennemis, par ceux de la Nation des Loups, & appliquez au feu, verſèrent tant de larmes ſur les braiſiers ardans, qu'elles eſteignirent auec le feu, la cholere de leurs meurtriers, qui les renuoyerent comme femmes du coſté de la Virginie, où ils auoient eſté pris.

|| Les Canadiennes & Montagnaiſes reçoiuent leurs 456
ſoldats reuenans de la guerre d'une maniere fort differente à celle de nos Huronnes, car à meſme temps qu'elles ont apperceu les canots ou ouy la voix des hommes, toutes les ieunes femmes & filles s'encourent ſur le bord de la riuiere, & là elles attendent de pied coy (leurs ceintures oſtées, & leurs robes detachées, qu'elles tiennent ſeulement en eſtat pour cacher leur nudité) que les canots ſoient à enuiron à cent pas d'elles, puis à meſme temps, quitans leurs robes, ſe iettent toutes dans l'eau, & vont à la nage (car elles ſçauent nager comme poiſſons) empoigner les canots ou * ſont les priſonniers ou les cheuelures de ceux qu'ils ont faict mourir, qu'elles tirent à bord, puis ſe ſaiſiſſent de tout le butin qui eſt dedans, & comme leur appartenant par droit d'antiquité, comme aux hommes victorieux la gloire du triomphe qui leur eſt rendu, non pas admirable & rauiſſant, tels * qu'à ces anciens Romains, riches & puiſſans, mais à la portée de pauures Sauuages, à qui peu d'honneur ſert de beaucoup pour amimer * leur courage.

Or comme ces Amazones ſont preſtes ne * ſe ſaiſir des canots, & qu'il n'y a plus qu'à mettre la main deſſus pour les conduire à terre || les hommes les 457
abandonnent, & ſe iettent tout nuds dans l'eau auec leurs armes en main & nagent iuſques au bord de la

riuiere, où ils ſont receus du reſte du peuple, auec une ioye & acclamation uniuerſelle de tous, leur diſans qu'ils ſont bien vaillans & courageux d'auoir eu le deſſus de leurs ennemis, & amené pluſieurs priſonniers, tous leſquels de ce pas, ſont conduicts dans la cabane de leur Capitaine, où ſa femme & ſes amis preparent un magnifique feſtin de tout ce qu'ils ont de meilleur, qu'ils leur donnent auec autant de gayeté, que s'ils auoient conquis un Empire, ou obtenu la paix pour leur païs.

Il faut que ie die ce petit mot, qu'à la verité nul ne ſe peut dire heureux que celuy qui vit contant, ils ont peu & peu de choſes les contente, ils ſont comme les petits enfans, qui croyent eſtre beaucoup quand ils ont une plume ſur leur bonnet, ou comme les Hypocondres qui s'imaginent d'eſtres * Roys, Empereurs ou Papes, & ne commandent qu'à des mouches.

Lorſque les ſoldats Montagnais ſe iettent en l'eau, & cedent leurs canots & tout ce qui eſt dedans aux ieunes femmes & filles, qui leur vont à la rencontre, ils ne ſont pas ſi ſimples que d'y laiſſer leur meilleur butin, mais auparauant que de ſe faire voir, ils en cachent la pluſpart dans les bois, qu'ils vont requerir quelque temps apres, & ne laiſſent dans leurs canots que ce qu'ils veulent perdre, & que par ainſi les femmes n'ont pas ſouuent grand choſe, & || quelquefois
458 rien du tout, car les armes ſont iournalieres, ils ont quelquefois des victoires, ils ont auſſi ſouuent des pertes, comme le cancre, qui eſt pris penſant prendre.

Ils attachent leurs priſonniers à la barre de leur canot auec une corde, qui leur prent par les deux

bras audeſſus du coude allant par derriere le dos, & une autre entre le genoüil & le molet des deux iambes, qu'ils attachent enſemble ſi eſtroictement, qu'ils ne peuuent marcher que fort doucement & auec grand peine. Ils uzent quelquefois d'une autre eſpèce de ligature, bien plus cruelle & inhumaine, enuers ceux qu'ils croyent auoir tué pluſieurs de leurs parens & amis, car ils leur percent le gras des iambes & des bras auec un couſteau, puis paſſans une corde au trauers des playes, les lient de ſorte qu'ils ne peuuent groüiller ſans ſentir de furieuſes douleurs.

Nos Hurons qui prirent quantité de leurs ennemis, pendant que i'eſtois demeurant dans leur païs, n'uzerent pas de cette cruauté, car ils ſe contenterent ſimplement de les bien garotter, & engarder de pouuoir prendre la fuitte, & apres ils les accommoderent en petits damnez.

Les femmes & filles, ne vont point au deuant auec la meſme ceremonie des Montagnais, & ſe contentent de leur faire la bien-venuë dans le village, & de les ayder à brusler, ſi elles ſe rencontrent à la cabane où ſe faict le ſupplice, car il y en a d'un naturel ſi tendre, qu'elles ne peuuent voir ſans horreur, deſchirer les membres d'un miſerable.

|| Lorſque les hommes reuiennent de la guerre, ils 459
ont accouſtumé de chanter d'un ton fort haut, approchant de leur bourg ou village, comme i'ai veu pratiquer à la ville de S. Gabriel, nommée par les Hurons Quieuindohain, au retour de quelqu'uns des leurs, & il y en a auſſi qui ne diſent mot, ny de prés ny de loin, entrent & s'aſſoyent dans les cabanes ſans

ſaluer perſonne, ſinon qu'ils diſent tout bas leur diſconuenuë à leurs plus familiers amis, comme firent ceux que ie vis arriuer au village de S. Nicolas, autrement nommé Toenchain, où i'eſtois pour lors auec Onraon Malouin de Nation.

I'en ay veu d'autres ietter de haut * cris en approchans, denotans par ces voix lugubres, la perte de quelqu'uns de leurs compagnons, auſſi ne leur faiſoit-on pas grand accueil, & demandant la raiſon de ces façons de faire à quelques Sauuageſſes, elles me reſpondirent *Danſton teongyande*, il n'y a rien de bon, les affaires ne vont pas bien pour nous.

Il eſt quelquefois arriué qu'aucuns de nos Hurons, eſtans pourſuiuis de prés, ſe ſont neantmoins eſchappez, car pour amuzer ceux qui les pourſuiuent & ſe donner du temps pour euader & gagner le deuant, ils tirent leurs colliers du col, & les iettent au loin arriere d'eux, afin que ſi l'auarice commande à ſes pourſuiuans de les aller ramaſſer, ils penſent touſiours les deuancer & ſe mettre en lieu de ſeureté, ce qui a reüſſi à pluſieurs. I'ay ruminé & creu que c'eſt là la
460 principale raiſon pour laquelle ils || portent tous leurs plus beaux colliers en guerre, afin de ſeruir d'amorce à leurs ennemis, car de rançon ou de tribut il ne s'en parle point, non plus que d'eſchanger un priſonnier pour un autre.

Lorſqu'ils ioignent un ennemy & qu'ils n'ont qu'à mettre la main deſſus, comme nous diſons entre nous, rends-toy, eux diſent *ſakien*, c'eſt à dire, aſſied-toy, ce qu'il faict, s'il n'ayme mieux ſe faire aſſommer ſur la place, ou ſe deffendre iuſques à la mort, ce qu'ils ne

ſont pas ſouuent en ces extremitez, ſous eſperance de ſe ſauuer & d'echaper auec le temps, par quelque ruze, deſquelles ils ne manquent pas.

Or comme il y a de l'ambition à qui aura des priſonniers, cette meſme ambition ou l'enuie de la gloire de ſon compagnon, eſt auſſi cauſe que ces priſonniers y trouuent quelquefois leur liberté & ſouuent leur compte comme ie vous feray voir en l'exemple ſuiuante.

Il arriua un iour, que deux ou trois Hurons, ſe voulans chacun attribuer un priſonnier Hiroquois, & ne ſe pouuans accorder, ils en firent iuge leur meſme priſonnier, lequel bien aduiſé ſe ſeruit de l'occaſion & dit. Un tel m'a pris & ſuis ſon priſonnier, ce qu'il diſoit contre ſon propre ſentiment & exprés, pour donner meſcontentement à celuy de qui il eſtoit vray priſonnier : & de faict indigné qu'un autre eut iniuſtement l'honneur qui luy eſtoit deu, parla en ſecret la nuict ſuiuante au priſonnier & lui dit : tu t'es donné & adiugé à un autre qu'à moy qui t'auois pris, ie pourrois bien preſentement || te faire mourir & me 461
vanger de ton menſonge, mais ie ne le feray point pour euiter noyſe & te donneray liberté, pluſtoſt qu'il aye l'honneur qui m'eſt deu, & ainſi le desliant le fiſt euader & fuyr ſecrettement la nuict.

Les priſonniers eſtans arriuez dans leur ville ou village, on leur continuë bien les feſtins & bonne chere, mais ie vous aſſeure qu'ils en voudroient bien eſtre exempts & eſtre bien esloignez de ces careſſes, car les tourmens qu'ils ſçauent qu'on leur prepare, leur donnent bien d'autres penſées que celle de la

bonne chere, & ſi la Sagamité eſt bien ou mal aſſaiſonnée. Ouy les ſupplices ſont ſi cruels & inhumains qu'il faut que le Diable (car Dieu n'eſt point auec eux) les aſſiſte pour les pouuoir ſupporter courageuſement comme ils font, car il n'y a pas iuſques aux femmes & filles auſſi cruelles & inhumaines que les hommes, qui inuentent de nouuelles façons de les tourmenter, & faire languir pour plus endurer.

Premierement ils leur arrachent les ongles auec les dents, leur couppent les trois principaux doigts de la main, qui ſeruent à tirer de l'arc, puis leur leuent toute la peau de la teſte auec la cheuelure, & mettent ſur le tet des cendres ardentes, ou y font degoutter de la gomme fonduë, pendant que d'autres diſpoſent des flambeaux d'eſcorces, auec quoy ils les bruslent tantoſt ſur une partie, puis ſur l'autre, & à aucuns ils font manger le cœur de leur * parens & amis, qu'ils tiennent priſonniers, tant leur barbarie eſt incapable d'aſſouuiſſement.

462 || Ils les font ordinairement marcher, nuds comme la main, au trauers un grand nombre de feux, qu'ils font d'un bout à l'autre de la cabane ordonnée, où tout le monde qui y borde les deux coſtez, ayans en main chacun un tizon allumé, luy en donnent par tout * les endroits du corps en paſſant, puis l'ayant lié à un poteau, luy marquent des iaretieres autour des iambes auec des haches chaudes, deſquelles ils luy frottent auſſi les cuiſſes du haut en bas, & ainſi peu à peu bruslent ce pauure miſerable : & pour luy augmenter ſes tres-cuiſantes douleurs, lui iettent par fois de l'eau ſur le dos, & luy mettent du feu ſur les extre-

mitez des doigts, & de ſa partie naturelle, puis luy percent les bras prés des poignets & auec des baſtons en tirent les nerfs & les arrachent à force, & ne les pouuans auoir les couppent, ce qu'ils endurent auec une conſtance incroyable, chantans cependant auec un chant neantmoins fort triſte, mille menaces & imprecations contre ces bourreaux & contre toute la Nation, diſant : il ne me chaut de tous vos tourmens ny de la mort meſme, laquelle ie n'ay iamais apprehendée pour aucun hazard, pouſſez, faictes ce que vous voudrez, ie ne mourray point en vilain ny en homme couard, car i'ay touſiours eſté vaillant à la guerre, & rien ne m'a pas encore eſpouuanté.

Et bien vous me tuerez, vous me bruslerez, mais auſſi en ay-ie tué pluſieurs des voſtres, ſi vous me mangez, i'en ay mangé pluſieurs de voſtre Nation : & puis i'ay des freres, i'ay des oncles, des couſins & des parens, qui ſçauront bien || venger ma mort, & vous 463
faire encore plus ſouffrir de tourmens que vous n'en ſçauriez inuenter contre moy ; neantmoins auec tout ce grand courage, encores y en a-il qui ſe trouuent ſouuent contraints de ietter de haut * cris, que la force des douleurs arrachent du profond de leur eſtomach, mais tels hommes impatiens, eſtoient reputez ignominieux & infames entre les peuples du Peru auant leur conuerſion & y prenoient de ſi prés garde, que ſi pour aucun tourment, langueurs & ſupplices, le miſerable deffunct auoit teſmoigné le moindre ſentiment de douleur, ou en ſon viſage, ou és autres parties de ſon corps, ou meſme qu'il luy fut eſchapé quelque gemiſſement ou quelque ſouſpir, alors ils briſoient ſes os

apres en auoir mangé la chair, & les iettoient à la voirie ou dans la riuiere, auec un mefpris extreme.

Au contraire s'il s'eftoit montré patient, refolu, conftant & mefme farouche dans les tourmens, en tel cas comme ils en auoient mangé la chair & les entrailles, ils feichoient les nerfs & les os au foleil, puis les ayans mis fur le fommet des montagnes, ils les tenoient pour des dieux, les adoroient & leur faifoient des facrifices. Voyla comme entre les peuples les plus brutaux mefme la patience dans les tourmens, & la conftance parmy les difficultez a toufiours efté en eftime, iufques a eftre adorée comme un Dieu, & au contraire de l'impatience & des impatiens, defquels les os eftoient iettez à la voirie ou dans la riuiere, comme indignes d'eftre meslez parmy ceux des gens de bien.

464 || Reuenons à nos Hurons.

Ce pauure corps eftant prés d'expirer & rendre les derniers foufpirs de la vie, ils le portent hors de la cabane fur un efchaffaut dreffé exprés, où la tefte luy ayant efté tranchée, le ventre ouuert, & les boyaux diftribuez aux enfans, qui les portent en trophée au bout de leurs baguettes par toute la bourgade en figne de victoire, ils le font cuire dans une grande chaudiere, puis le mangent en feftin, auec des ioyes & lieffes qui n'ont point de prix.

Quant les Hiroquois ou autres ennemis, peuuent attraper de nos Hurons, ils leur en font de mefme ou pis s'ils peuuent, car c'eft à qui fera mieux reffentir les effects de la hayne à fon ennemy. Or fi le bon-heur en veut quelquefois à nos Hurons, qu'ils ayent de l'ad-

uantage ſur leurs ennemis, la chanſe ſe tourne auſſi ſouuent du coſté des Hiroquois, qui ſçauent donner ordre à leur faict, & comme chacun ſe tient ſur ſes gardes & ſe mesfie de ſon ennemy, tel vay* pour prendre, qui eſt ſouuent pris luy-meſme au filet.

Les Hiroquois ne viennent pas pour l'ordinaire guerroier nos Hurons, que les feuilles ne couurent les arbres, pour à la faueur de ces ombres & feuillages, ſurprendre nos hommes au deſpourueu, ce qui leur eſt aſſez facile, d'autant qu'il y a beaucoup de bois dans le païs & proche la pluſpart des villages, que s'ils nous euſſent pris nous autres Religieux, ils nous euſſent faict paſſer par les meſmes tourmens de leurs ennemis, & arraché la barbe: de plus, comme || firent au 465
Truchement Bruslé, qu'ils penſoient faire mourir, & lequel fut miraculeuſement deliuré par la vertu de l'Agnus Dei qu'il portoit pendu à ſon col, dont voicy l'hiſtoire.

Il eſt tres-difficile & comme impoſſible à tous les François encore peu uſitez dans le païs de nos Sauuages, de faire des voyages de long cours & courir les bois & foreſts, où il n'y a ſentiers ny chemin, ſans guyde ou ſans s'egarer, comme il arriue ordinairement, & moy-meſme y ay eſté pris. Or ie conſeillerois volontiers à un chacun, pour ne plus tomber en ces inconueniens, de ne ſortir iamais en campagne ſeul, ſans guide ou ſans un cadran & bouſſole, pour ce qu'encor bien que la veuë du Soleil à laquelle il ſe faut apprendre à marcher, ſoit une aſſeurée guyde à ceux qui cognoiſſent ſon cours, celle de la bouſſole eſt encore plus commode à nous autres, qui ne ſommes pas

naturellement Aſtrologues comme les Sauuages, & puis le Soleil ne ſe voit pas touſiours, & la bouſſole peut ſeruir en tout temps, & la nuict & le iour, il n'y a qu'à en ſçauoir uſer. Mais il faut auoir remarqué au prealable auant partir du logis, à quel Rut de vent on deſire aller, & à quel autre Rut vous doit demeurer la maiſon, afin que voſtre cadran que vous regarderez ſouuté, * vous redreſſe ſi vous venez à manquer, comme il ne peut qu'il n'arriue quelquefois.

Ce pauure Bruslé, quoy qu'aſſez ſçauant dans le païs des Hurons & lieux circonuoiſins, ſe perdit neantmoins, & s'egara de telle ſorte que faute d'auoir
466 une de ſes bouſſoles, ou prins || garde au ſoleil, il tourna le dos aux Hurons, trauerſa force païs & coucha quelques nuicts dans les bois, iuſques à un matin qu'ayant trouué un ſentier battu il ſe rendit par iceluy dans un village d'Hiroquois, où il fut à peine arriué, qu'il fut ſaiſi & conſtitué priſonnier, & en ſuitte condamné à la mort par le conſeil des Sages.

Le pauure homme bien eſtonné ne ſçauoit à quel Sainct ſe voüer, car d'eſperer miſericorde il ſçauoit bien qu'il n'eſtoit point en lieu, il eut dont recours à Dieu & à la patience, & ſe ſoubmit à ſes diuines volontez, plus par force qu'autrement, car il n'eſtoit guere deuot, teſmoin ce qu'il nous dit un iour, que s'eſtant trouué en un autre grand peril de la mort, pour toute priere il dit ſon Benedicité.

Or ie ne ſçay s'il le dit icy ſe voyant priſonnier & dans le premier appareil de la mort, car des-ia ils l'auoient faict coucher de ſon long contre terre & luy arrachoient la barbe, lors que l'un d'eux auiſant un

Agnus Dei, qu'il portoit pendu à ſon col, luy voulant arracher, il ſe prit à crier & dit à ſes bourreaux, que s'ils luy oſtoient, Dieu les en chaſtieroit, comme il fiſt : car ils n'eurent pas pluſtoſt mis la main deſſus pour luy tirer du col, que le ciel auparauant ſerein, ſe troubla, & enuoya tant d'eſclairs, d'orages & de foudres, qu'ils en creurent eſtre au dernier iour, s'enfuyrent dans leurs cabanes & laiſſerent là leur priſonnier, qui ſe leua & s'enfuit comme les autres, mais d'un autre coſté.

Ie ſçay bien que quelque petit eſprit ſe ren- || dra in- 467
credule à cecy, n'importe, ſuffit que les gens de bien & ceux qui ont demeuré dans les païs infidelles, ſçachent que Dieu y opere encore de plus grandes merueilles, & ſouuent par des perſonnes plus mauuaiſes, pour faire dauantage eſclater ſa gloire & cognoiſtre qu'en effect il eſt ſeul tout puiſſant, & peut ce qu'il veut, & faict du bien à qui il luy plaiſt.

A la fin ce fortuné * Bruslé, a eſté du depuis condamné à la mort, puis mangé par les Hurons, auſquels il auoit ſi long-temps ſeruy de Truchement, & le tout pour une hayne qu'ils conceurent contre luy, pour ie ne ſçay qu'elle * faute qu'il commit à leur endroit, & voila comme on ne doit point abuſer de la bonté de ces peuples, ny s'aſſeurer par trop à leur patience, pour ce que trop exercée elle ſe change en furie, & ceſte furie en deſir de vengeance, qui ne manque iamais de trouuer ſon temps. Il y auoit beaucoup d'années qu'il demeuroit auec eux, viuoit quaſi comme eux, & ſeruoit de Truchement aux François, & apres tout cela n'a remporté pour toute

recompenſe, qu'une mort douloureuſe & une fin funeſte & malheureuſe ; ie prie Dieu qu'il luy faſſe miſericorde, s'il luy plaiſt, & aye pitié de ſon ame.

Il arriue aucunefois que les priſonniers s'eſchappent, ſpecialement la nuict, au temps qu'on les faict promener par deſſus les feux, car en courant ſur ſes cuiſans braſiers, de leurs pieds ils eſcartent les tizons, cendres & charbons par la cabane, qui rendent apres une telle obſcurité qu'on ne s'entrerecognoiſt point :
468 || de ſorte qu'on eſt contrainct (pour ne perdre la veuë) de gaigner la porte, & de ſortir dehors & luy auſſi parmy la preſſe, & de là il prend l'eſſor & s'en va : & s'il ne peut encores pour lors, il ſe cache en quelque coin à l'eſcart, attendant l'occaſion & l'opportunité de s'euader & gagner païs. I'en ay veu pluſieurs ainſi eſchappez, qui pour preuue nous faiſoient voir les trois doigts principaux de leur main droicte couppez.

Entre les Mexicains auant leur conuerſion, il s'y faiſoit ſouuent de tres-grandes guerres à ce deſſein, principalement d'obtenir des priſonniers, pour les faire mourir & ſacrifier à leurs Idoles, comme i'ay rapporté en quelque autre endroit de ce volume, de ſorte qu'il s'eſt conté pour tel iour (cas pitoyable) dans la ſeule ville de Mexique Capitale du Royaume iuſques à cent mille hommes ſacrifiez ſous le Roy Moteezuma, & pourquoy cela ſinon pour contenter & auoir fauorables leurs faux dieux, affamez du ſang humain, qui par une inuention infernale baſtie & forgée ſur l'enclume de leur obſtination eternelle, ne vouloient qui * leur fuſt ſacrifié autre choſe que des

prifonniers de guerre, afin d'entretenir toufiours les guerres & exterminer ces peuples miferables, car le Diable ne demande que la ruyne de ceux qui le ferueut. C'eft pourquoy lorfque les Preftres des Idoles n'auoient pas toutes chofes à fouhait, & que leurs Dieux ne leur eftoient pas fecourables, ils alloient par tout trouuer les Roys & les Princes, & leur difoient que les Dieux mouroient || de faim, & qu'ils euffent 469
fouuenance d'eux ; alors les Princes s'enuoyoient des Ambaffadeurs l'un l'autre, & s'entredonnoient aduis de la neceffité en laquelle les Dieux fe trouuoient les conuians pour cefte caufe à faire leuée de gens de guerre pour donner la bataille, afin d'auoir de quoy donner à manger aux Idoles. Ainfi ils marchoient en abondance aux lieux deftinez, & venoient aux mains pour aller à la mort, & de la mort aux enfers.

Les prifonniers que les Mexicains obtenoient, eftoient menez en haut deuant la porte du grand Temple, où le Souuerain Preftre, leur ouuroit la poitrine auec un coufteau, & leur arrachoit le cœur, qu'il monftroit premierement au Soleil, luy offrant cefte chaleur & cefte fumée, puis il le iettoit au vifage de l'Idole. Les autres Preftres donnoient apres du pied au corps, qui roulant par les degrez s'en alloit en bas, ou ceux qui les auoient pris à la guerre fe les partageoient & en faifoient des feftins folemnels, prefque à la maniere de nos Sauuages.

470 || *Voyage de noſtre frere Geruais au Cap de Victoire, & de la maniere que furent amenez & receus deux priſonniers Hiroquois par les Montagnais.*

Chapitre XXIX.

I'ay faict mention au chapitre precedent, mais fort ſuccinctement, de la maniere que ſont amenez & receus entre les Montagnais, leurs priſonniers de guerre, dont ils ſont en quelque choſe differens des autres nations, qui ne donnent point tant de part aux femmes en leurs victoires, eſtans d'ailleurs aſſez ſatisfaictes au repos de leur * meſnages & à la douceur, à quoy il ſemble que nos Huronnes ſoient enclines & moins intereſſées en ces actions de guerre que les errantes.

Noſtre Frere Geruais m'a appris, que comme il fut enuoyé par le R. P. Ioſeph le Caron Superieur de Noſtre Conuent de Kebec dans une barque auec le R. P. Lallemand Ieſuite, pour les trois Riuieres, à deſſein d'apprendre des Hurons (qui s'y deuoient trouuer) des nouuelles de noſtre Pere Ioſeph de la Roche, qui eſtoit dans leur païs, & d'y monter s'il euſt eſté neceſſaire pour ſon ſecours. Eſtans là arriuerent ſur
471 le ſoir trois canots de ieunes Montagnais, || volontiers qui malgré leurs parens & Capitaines eſtoient partis pour la guerre contre les Hiroquois, pour y mourir ou pour en ramener des priſonniers, comme ils firent.

Il dit qu'ils venoient chantans tout debout dans leurs canots, comme perſonnes fort contantes & ioyeuſes, & que de loin qu'on les apperceut & qu'on

pû diſcerner leur chant & leur poſture, on iugea à leur mine, qu'ils venoient de la guerre & qu'aſſeurement, ils auoient autant de priſonniers, comme ils repetoient de fois à la fin de chacun couplet de leur chanſon la ſillabe ho, ce qui fut trouué veritable, car ils la repetoient deux fois, auſſi auoient-ils deux priſonniers.

Ils en font de meſme quand ils ne rapportent que les teſtes de leurs ennemis, ou leurs perruques eſcorchées, leſquelles ils attachent chacune au bout d'un long bois, arrangez ſur le deuant de leurs canots, pour faire voir leur proüeſſe & la victoire obtenuë ſur leurs ennemis à ceux qui leur doiuent une honorable reception pour ces exploicts.

Le bon Frere Geruais, deſireux de voir ces priſonniers de plus prés, & ſonder s'il pourroit obtenir leur deliurance, ſe fiſt conduire à terre auec le R. P. Lallemand, & de là entrerent dans les cabanes pour voir ces pauures priſonniers, qu'ils trouuerent chez un Sauuage, nommé Mecabo ou Martin par les François, qui nous eſtoit grand amy.

Son gendre appellé Napagabiſcou, & par les François Tricatin, fils d'un pere nommē Nep- || tegaté, 472
c'eſt à dire homme qui n'a qu'une iambe, non qu'il fuſt boiteux, mais eſtoit ſon nom de naiſſance. Ce Napagabiſcou eſtoit Capitaine des ſept autres barbares, qui l'auoient accompagné à la guerre contre les Hiroquois, d'où ils auoient amenez ſes deux priſonniers leſquels ils auoient ſurpris occupés à la peſche du Caſtor, en une Riuiere autour de leur village ou bourgade.

Ces pauures eſclaues, l'un aagé d'enuiron 25. ans, & l'autre de 15. à ſeize, eſtoient aſſis à platte terre proche de ce Capitaine Napagabiſcou, feſtinans en compagnie de pluſieurs autres Sauuages, d'une pleine chaudiere de pois cuits, & de la chair d'Eslan, auec la meſme gayeté & liberté que les autres, du moins en faiſoient-ils le ſemblant, pour n'eſtre eſtimez poltrons ou auoir peur des tourmens, deſquels ils auoient des-ia eu le premier appareil capable de pouuoir tirer des larmes de perſonnes moins conſtantes, car pour moindre mal, nous crions bien à l'ayde.

Le bon Frere dit, qu'on leur auoit des-ia arraché les ongles de tous les doigts des mains, puis bruslé le deſſus auec de la cendre chaude, ordinairement meslée de ſable bruslant, pour en eſtancher le ſang. L'un d'eux auoit auſſi eſté tres-bien battu par une femme Montagnaiſe, qui luy mordit le bras, dont elle mangea une grande piece, diſant: que c'eſtoit une vengeance de la mort de ſon fils, qui auoit eſté pris & mangé en leur païs.

473 Ils auoient auſſi eſté tres-bien battus en les || prenans & par les chemins, dont ils eſtoient preſque tout briſez de coups, particulierement le plus ieune, qui ne pouuoit quaſi marcher d'un coup de maſſuë qu'il auoit receu ſur les reins ſans que cela l'empechaſt de la mine gaye & ioyeuſe, & de chanter auec ſon compagnon, mille brocards & imprecations à l'encontre de Napagabiſcou & de toutes les nations Montagnaites & Algoumequines, qui ne ſe faſchoient nullement d'entendre un ſi faſcheux ramage, telle eſtant leur couſtume, qui ſeroit meritoire ſi elle eſtoit

obſeruée pour Dieu ou à cauſe de Dieu, mais le malheur eſt qu'il n'y a rien que la ſeule vanité qui les porte d'eſtre eſtimés inesbranlables pour les iniures, & pleins de courage dans les tourmens.

Il y a une autre raiſon qui ayde encore à leur conſtance & fermeté, c'eſt qu'en faiſant voir un ſi grand meſpris des iniures & des tourmens, ils croyent intimider ceux qui leur font ſouffrir, & que ſi facillement ils n'oſeront plus aller à la guerre contre une Nation ſi belliqueuſe & conſtante, & que ce ſera aſſez pour eux de ſe tenir doreſenauant ſur leur garde, peur qu'on ne vienne venger ſur leurs teſtes, la mort de ces pauures patiens, & que s'ils ſe monſtroient timides & effeminez, ou pleuroient pour les tourmens, on retourneroit librement en leur pays pour attraper de ſes femmes, ainſi appellent-ils les hommes impatiens & ſans courage.

Le feſtin eſtant finy, l'on les meſna en une || autre 474
grande cabane, où quantité de ieunes filles, & garçons ſe trouuerent pour la dance qu'ils firent à leur mode, dont les deux priſonniers eſtoient au milieu qui leur ſeruoient de chantres, pendant que les autres dançoient autour d'eux, ſi eſchauffez qu'ils ſuoient de toutes parts.

Leurs poſtures & leurs grimaſſes ſembloient de Demons. Ils frappoient du tallon en terre de telle force que le bruit en retentiſſoit partout, car c'eſt leur mode de ſe demener fort, particulierement les ieunes hommes qui n'auoient pour tout habit qu'un petit brayer deuant leur nature.

Les filles eſtoient un peu plus decemment couuer-

tes & plus modeſtes en leurs actions, car en dançans elles auoient les yeux baiſſez, & les deux bras le long de leurs cuiſſes eſtendus, comme c'eſt leur couſtume & non point des Huronnes. Ie m'oubliois de parler des violons ou inſtrumens muſicaux, au ſon deſquels, & des chanſons des deux chantres, tout le bransle alloit, & ſe remuoit à la cadence, c'eſtoient une grande eſcaille de tortuë, & une façon de tambour de la grandeur d'un tambour de baſque, compoſé d'un cercle large de trois ou quatre doigts, & de deux peaux roidement eſtenduës de part & d'autre, dans quoy eſtoient des grains de bled d'Inde, ou petits caillous pour faire plus de bruit : le diamettre des plus grands tambours eſt de deux palmes ou enuiron, ils le nom-
475 ment en Montagnais Chichigouan ; ils ne le || battent pas comme on faict par deça : mais ils le tournent & remuent pour faire bruire les caillous qui ſont dedans, & en frappent la terre tantoſt du bord, tantoſt quaſi du plat, pendant que tout le monde dance.

Voyla tout ce qui eſt des inſtrumens muſicaux du pays, ſinon qu'il ſe trouua quelques petits garçons aſſis au milieu de la dance auprés des priſonniers, qui frappoient auec des petits baſtons ſur des eſcuelles d'eſcorces à la cadence des autres inſtrumens pour ſeruir de baſſes. Mais quant aux chanſons elles eſtoient de diuers airs, & au bout de chacun les chantres crioient touſiours, ho, ho, ho, & les danceurs hé, hé, hé, & quelquefois ché, ché, ché; & puis tous enſemble à la fin de chaque chanſon la voix ho, ho, coué, coué, roulloit touſiours.

Noſtre bon Frere Geruais ayant veu toutes ces cere-

monies, fut à la fin contrainct ſortir de la cabane auant que tout fut acheué, tant pour l'exceſſiue chaleur, que pour la quantité de poudre qui luy offuſquoit les yeux.

Le Magicien ou principal Iongleur qu'ils appellent Manitouſiou, nom commun à tous leurs Sorciers, fut à la fin fort bien recompenſé de pluſieurs danceurs qui luy donnerent, qui un Caſtor, qui une peau de loutre, une robe de chien, de laquelle il fit grand eſtat, puis une de caſtor, & une autre d'ours dans l'excellence, voyla comme il fut grandement ſalarié & payé, iuſques à la va- || leur de ſix ou ſept robes de caſtors, 476
qui vaudroient en France plus de quatre vingts eſcus, au prix que l'on les y achepte.

Tout cecy n'eſt pas la fin des myſteres de nos pauures priſonniers, ils ont encores des tours à faire auant que de voir la fin de leur tragedie, les barbares ne ſont pas ſi fort empreſſez que de vouloir vuider ſitoſt une affaire où ils trouuent tant ſoit peu de recreation, ou ſuiet de feſtiner, le ris ou la cuiſine leur eſt trop recommandable, & la punition de leurs ennemis trop precieuſe pour en demeurer là, & s'arreſter à ſi beau ieu, il faut que la feſte ſoit faite entiere, & que chacun reſte content, qui n'eſt iamais pendant qu'il y a de quoy, i'en parle comme ſçauant, & non pas à la maniere d'un certain Baron, lequel en voulant donner à garder à tout plein de perſonnes de qualité, auec leſquels nous diſnions de compagnie chez ſon Rapporteur, car comme on fut à la fin du ſecond*, il commença à diſcourir d'un pretendu voyage qu'il auoit fait parmy les Sauuages du Canada (not-

tez il n'y auoit iamais eſté) & entr'autre choſe il s'eſtendit fort ſur la deduction d'un feſtin que les Barbares luy firent (à ſon dire) à l'entrée du pays, ie le laiſſay dans les gayes humeurs iuſques à la fin que ie luy demanday, Monſieur où ſes pauures Sauuages auoient-ils emprunté la vaiſſelle, à cela point de reſponſe, mon pauure Gentilhomme demeura muet, & confeſſa qu'il ne m'y croyoit pas ſi prés.

477 || La dance finie, l'on ramena les priſonniers dans la cabane de Napagabiſcou, où eſtoit preparé le ſouper que Macabo ſon beau pere luy vouloit faire pour ſon heureux retour, F. Geruais qui ſe trouua là preſent en fut prié, & ne s'en pû excuſer, pour ce que comme ce bon Macabo l'aymoit comme ſon petit fils (ainſi l'appelloit-il) c'euſt eſté l'offencer que de l'econduire: car ces bonnes gens là ne conſiderent pas le degouſt que l'on a de leurs ſauces, il faut tout prendre en gré, & teſmoigner le mieux que l'on peut, qu'on eſt fort leur obligé, d'auoir part à leur bonne chere & à leur amitié, en verité plus ſincere que celle de la pluſpart des Chreſtiens, auſquels il n'y a à preſent que tromperie, menſonge & diſſimulation, iuſques aux maiſons qui ſemblent les plus ſainctes, cela n'eſt que trop aueré & cognu, au grand regret de tous les gens de bien, & des ames vrayement deuotes & candides.

Ce feſtin eſtoit compoſé d'un reſte de chair d'eslan de ſon Hyuer paſſé, moiſie & ſeiche comme du breſil, qu'on mit dans la chaudiere ſans la lauer ny nettoyer, auec des œufs de canars ſi vieux & pourris que les petits y eſtoient tout formez, & partant fort mauuais. On y adiouſta encore des poiſſons entiers ſans

eſtre habillez, puis des pois, des prunes, & du bled d'Inde, qu'on fit boüillir dans une grande chaudiere, broüillé & remué le tout enſemble auec un grand auiron.

|| Ie vous laiſſe à penſer quel gouſt & quelle cou- 478
leur pouuoit auoir ce beau potage, & s'il fut pas neceſſaire à ce bon Religieux de ſe ſurmonter ſoy-meſme pour gouſter d'une telle viande, de laquelle il mangea neantmoins un peu, pour ne pouuoir plus. Apres quoy il pria pour la deliurance des priſonniers qu'il voyoit fort ieunes & affamez, ſans qu'ils teſmoignaſſent aucun reſſentiment de leur capture, non plus que s'ils euſſent eſté en pleine liberté. Et pour ce remonſtra à tous ces Sauuages là aſſemblez que puiſque ces pauures Hiroquois ne leur auoient faict aucun deſplaiſir, il n'eſtoit pas raiſonnable de les faire mourir ni traitter comme ennemis, veu meſme leur ieuneſſe, & qu'ils auoient eſté pris en peſchant, & non point en combatant.

A cela ils luy reſpondirent qu'il n'y auoit ny paix ny trefue entr'eux & les Hiroquois, mais une guerre continuelle, qui leur permettoit d'uſer de toutes ſortes de rigueurs à l'endroit de ceux qu'ils pouuoient attraper, & qu'au cas pareil les Hiroquois uſoient des meſmes cruautez enuers ceux de leur Nation qu'ils pouuoient prendre, & partant qu'il ne ſeroit pas raiſonnable de laiſſer aller ces deux priſonniers ſans chaſtiment, qui portaſt moins que la mort, ſinon qu'ils vouluſſent paſſer pour gens effeminez, & de peu de courage, qui ne ſçauoient chaſtier leurs ennemis, & ainſi furent condamnez ces deux pauures pri-

479 ſonniers à mourir deuant || toutes les Nations aſſemblées pour la traite, ſans que les prieres de noſtre Frere peuſſent rien obtenir pour eux qu'une prolongation de quelques iours, que le Sieur de Champlain, auec le reſte des Capitaines Montagnais deuoient ſe rendre à la traite.

Le lendemain du feſtin nous priſmes le deuant, & fiſmes voiles pour le Cap de Victoire, dit le bon Frere Geruais, & ne leur fut poſſible de paſſer l'entrée du lac Sainct Pierre, à cauſe d'un vent contraire iuſques au iour ſuiuant qu'ils furent iuſques au milieu auec un vent aſſez fauorable, mais qui changea ſoudain en un contraire, qui les obligea de ranger la terre, & moüiller l'anchre le trauers d'une petite riuiere qui vient du coſté du Sud, ou deſia eſtoient à l'abry pluſieurs canots ſauuages attendans le beau temps pour le meſme voyage.

Le vent s'eſtant changé en un fauorable, nos gens leuerent l'anchre, partirent ſur les deux heures apres minuit, & aduancerent iuſques au bout du lac, & lendemain matin apres un petit different ſuruenu entre les Mariniers pour le chemin, à cauſe qu'il y a pluſieurs petites Isles, entrecouppées de pluſieurs petites riuieres qui entrent dans le lac, & rendent le pays beau à merueille, ils arriuerent à la traite, ſur le bord du grand fleuue deuant la riuiere des Ignierhonons, où quantité de Barbares eſtoient deſia cabanez attendans nos Montagnais des trois Riuieres, auec les Hurons qui n'eſtoient point encore deſcen-
480 dus. || Sur le ſoir du meſme iour, les priſonniers arriuerent leſquels furent gardez liez & garottez, l'eſ-

pace de deux ou trois iours dans la cabane de leur hoſte, pendant lequel temps le Sieur Champlain arriua de Kebec, dans le canot du Capitaine Mahican Atic, auec ſon frere, & deux autres Capitaines dans un autre canot. Tous les François, & pluſieurs Sauuages ſe reſioüyrent fort de leur venuë, ſous l'eſperance qu'ils pourroient obtenir la deliurance des priſonniers, laquelle le Frere Geruais n'auoit pû obtenir, mais il s'y preſenta tant d'obſtacles, qu'apres que ledit ſieur de Champlain eut bien debatu pour ce bon œuure, un Capitaine Algoumequin meſpriſant ſes conſeils, luy dit : Tu veux que l'on deliure ces gens là qui ſont nos ennemis, & ie ne le veux pas moy qui ſuis Capitaine, il y a trop long-temps que ie mange maigre, ie veux manger gras, particulierement de la chair des Hiroquois, de laquelle i'ay grande enuie & partant deporte-toy de tes pourſuittes, & nous laiſſe faire iuſtice de nos ennemis, car nous ne nous meslons point de tes affaires.

Puis ſur le ſoir un Capitaine Montagnais nommé Chimeouriniou autrement par les François le meurtrier, couppa les cordes aux deux priſonniers, penſant les faire euader, mais il ne pû. On ne ſçait par quel inſtinc, ny quel ſuiet le mouuoit à ce faire, ſinon qu'il euſt mieux aymé leur donner liberté, qu'ayant eu la peine de les amener un autre euſt la || gloire de les 481
deliurer, car ils ſont ſur tout ambitieux d'honneur, & enuieux qu'un autre leur empiete. Le ſieur de Champlain reſta fort meſcontant de cette action du Montagnais & auec raiſon, car il auoit un tres-bon deſſein en la pourſuitte de cette deliurance pour la-

quelle il eſtoit venu exprés de Kebec, pour ce que comme il eſt croyable, il n'y auoit pas plus beau moyen pour traiter de paix auec les Hiroquois qu'en deliurant leurs priſonniers par le moyen des François.

Ce que conſideré par pluſieurs Capitaines Sauuages, ils tindrent diuers conſeils, où aſſiſterent touſiours le ſieur de Champlain, & quelqu'uns des principaux François, ou * apres pluſieurs conteſtations il fut reſolu que l'un des deux priſonniers ſeroit renuoyé en ſon pays accompagné de deux Montagnais & de quelques François, ſi aucun ſe preſentoit, pour traitter de paix par le moyen de ce priſonnier, pendant que l'autre demeureroit pour oſtage iuſque à leur retour à Kebec.

Cet arreſt conſola merueilleuſement tous les Sauuages portez à la paix, & en remercierent le ſieur de Champlain, aduoüant qu'il eſtoit un grand Capitaine, digne de ſa charge, & de fort bon iugement, marris que depuis vingt Hyuers qu'il hantoit auec eux, il ne s'eſtoit point eſtudié à leur langue pour ioüyr de ſes conſeils, & ſe communiquer auec eux par ſoy-meſme, &
482 non par Truchemens, qui ſouuent ne rap- || portent pas fidellement les choſes qu'on leur dit, ou par ignorance ou par meſpris, qui eſt une choſe fort dangereuſe, & de laquelle on en a ſouuent veu arriuer de grands accidens. I'ay dit vingt Hyuers pour vingt années, c'eſt la façon de parler des Montagnais, leſquels voulans dire, quel aage as-tu, diſent combien d'Hyuers as-tu paſſé, de meſme au lieu que nous dirions deux iours, trois iours, ils diſent deux nuicts, trois nuicts, comptans par les nuicts au lieu que nous comptons par les iours.

Sur l'eſperance d'une paix prochaine que nos Sauuages ſe promettoient de ceſt Ambaſſade, ils ordonnerent des dances, des feſtins, & diuers petits ieux, en quoy ils ſe firent admirer par les François qui y prenoient un ſingulier plaiſir, nommement la ieuneſſe. Mais comme on eſtoit occupé à ces esbats voicy arriuer une double chalouppe de Gaſpey conduitte par des François qui donnerent aduis au ſieur de Champlain, de l'arriuée du ſieur du Pont, & de ſon petit-fils le ſieur Deſmarets à Kebec, mais que le nauire du R. P. Noirot Ieſuite ne paraiſſoit point, & faiſoit douter de quelque naufrage, ou mauuaiſe rencontre, neantmoins qu'il leur eſtoit arriué des viures deſchargez à Gaſpey, & qu'il eſtoit neceſſaire que le R. P. Lallemant deſcendit à Kebec, pour les enuoyer querir au plus toſt.

A ces nouuelles on aduiſa d'enuoyer || promptement le priſonnier Hiroquois, le Capitaine Chimeouriniou, un autre Montagnais, nommé par les François Maiſtre Simon, & un Hiroquois de Nation, lequel ayant eſté pris fort ieune, & donné à une femme vefue qui l'adopta pour ſon fils, eſt touſiours demeuré depuis en leur pays, & affectionné à ce party. Ils demanderent d'eſtre aſſiſtés de quelques François, par une prudence politique, que s'il venoit faute d'eux, & des François tous les autres François fuſſent obligez par honneur de ſe ioindre à eux, & prendre vengeance de leurs hommes contre les Hiroquois, en quoy ils ſe pouuoient tromper, car on n'eſt pas ſi eſchauffez icy que de prendre part dans les intereſts de ces pauures gens, ſinon par ceremonie, ou par quelque profit. 483

Le Frere Geruais m'a dit qu'il euſt bien deſiré d'y aller, & ſe fuſt volontiers offert s'il euſt eſté en lieu pour en auoir l'obedience, & par permiſſion du R. Pere Ioſeph, mais qu'en eſtant trop esloigné, il luy en reſta ſeulement le deſir & la bonne volonté d'y aller haſarder ſa vie pour Dieu, & y cognoiſtre le pays.

Pluſieurs François s'offrirent bien d'y aller, mais auec des conditions ſi deſaduantageuſes qu'on les eſconduit tous, excepté un nommé Pierre Magnan, lequel prodigue de ſa vie contre l'aduis de ſes amis ſe
484 miſt en chemin auec le priſonnier, & les || trois Montagnais moyennant douze eſcus qu'on luy deuoit donner à ſon retour, auec tout le profit de ſes Caſtors, qui eſtoit aſſez peu pour un ſi perilleux voyage, qui en effet, leur fut funeſte & malheureux, car ils y furent tous quatre miſerablement condamnez à mourir, puis mangez par les Hiroquois.

Le François eſtant d'accord pour ſon voyage, Chimeouriniou ſe diſpoſa auſſi auec les autres pour partir, & aſſeura le ſieur de Champlain, & tous les autres François, & Barbares, que aſſeurement ils reuiendroient dans vingt nuicts, & que s'ils en tardoient plus de vingt cinq, ſeroit ſigne qu'ils ſeroient arreſtez ou morts, ou tombez malades en chemin, puis partirent le iour de la Saincte Magdelene pour le pays des Hiroquois, & le Reuerend Pere Lallemant, auec le ſieur de Champlain pour leur retour à Kebec, pendant que le Frere Geruais reſta encore à la traite pour un temps.

|| *De la creance, Religion ou ſuperſtitions des Hurons. -- Du Createur, & de ſa mere grand. — Des ames des deffuncts, & des preſens & aumoſnes qu'ils font à leur intention. — De certains eſprits auſquels ils ont recours, & des ames des chiens, & des choſes inanimées.* 485

Chapitre XXX.

Encor que Ciceron aye dit, parlant de la nature des Dieux, qu'il n'y a gent ſi ſauuage, ſi brutale, ny ſi barbare, qui ne ſoit imbuë de quelque opinion d'iceux & n'aye ce ſentiment naturel d'une nature ſuperieure à celle de l'homme, qui le porte à quelque forme d'adoration de Religion, & de culte interieur, ou exterieur pour en teſmoigner les recognoiſſances, neantmoins nos Hurons, & Canadiens, ſemblent n'en auoir aucune pratique ny exercice, que nous ayons pû deſcouurir, car encor bien qu'ils aduoüent un premier principe & Createur de toutes choſes, & par conſequent une Diuinité, auec le reſte des Nations, ſi eſt-ce qu'ils ne les prient d'aucune choſe, & viuent || 486
preſque en beſtes, ſans adoration, ſans Religion & ſans vaine ſuperſtition ſous l'ombre d'icelle.

De Temple ny de Preſtres, il ne s'en parle point entr'eux nom * plus que d'aucunes prieres publiques ny communes, & s'ils en ont quelqu'unes à faire, ou des sacrifices, ce n'eſt pas à cette premiere cauſe, ou premier principe qu'ils les adreſſent, mais à de certains eſprits puiſſants qu'ils logent en des lieux parti-

culiers, auſquels ils ont recours, comme ie vous diray cy apres.

Pour les Diables & malins eſprits, ils en croyent des nombres infinis, & les redoutent fort, car ils leurs * attribuent la cauſe principale de toutes leurs maladies & infirmitez, qui faict que quand dans un village il y a nombre de malades, ils ordonnent des bruits & tintamarres pour les en dechaſſer, croyans que ces bruits ſont capables d'eſpouuenter les Demons, comme ils feroient une troupe d'oyſeaux, ou des petits enfans.

Ils n'ont ny Dimanches ny Feſtes, ſinon celles qu'ils ordonnent pour quelque ceremonie, car ils eſtiment tous les iours egaux & auſſi ſolemnels les uns comme les autres, & ne font non plus diſtinction de ſepmaines, mais ſeulement de mois par les Lunes, des quatre ſaiſons de l'année, & des années entieres.

487 || Or comme il y a diuerſes Nations, & Prouinces de Barbares, Sauuages, auſſi il y a diuerſité de ceremonies, d'opinions, & de croyance ſaincte, car n'eſtans pas eſclairez de la lumiere de la foy, & de la cognoiſſance entiere du vray Dieu, dans leurs tenebres chacun ſe forge des obſeruations, des ceremonies, & une diuinité, ou Createur à ſa poſte, auquel neantmoins ils n'attribuent point une puiſſance abſoluë ſur toutes choſes, comme nous faiſons au vray Dieu, car leur en parlant ils le confeſſoient plus grand ſeigneur que leur Yoſcaha, qu'ils croyent viure preſque dans la meſme infirmité des autres hommes, bien qu'eternel.

Les Indiens de diuerſes Prouinces plus meridionales de noſtre meſme Amerique, firent iadis election de

leurs Dieux, auecquelque confideration, tenant pour Deitez les chofes dont ils receuoient quelque profit, tels qu'eftoient ceux qui adoroient la terre, & l'appelloient leur bonne mere, à caufe qu'elle leur donnoit fes fruicts; les autres l'air, pour ce difoient-ils, qu'il faifoit viure les hommes par le moyen de la refpiration; les autres le feu, à caufe qu'il leur feruoit à fe chauffer, & à leur apprefter à manger; les autres le mouton, pour le grand nombre de trouppeaux qu'ils nourriffoient en leurs pafturages; les autres le maïz, ou leur || bled d'Inde, pour ce qu'ils en faifoient du 488
pain; & les autres toutes fortes de legumes, & de fruicts, que leur pays produifoit.

Mais à le prendre en general, ils recognoiffoient la mer pour la plus puiffante de toutes les Deitez, & l'appelloient leur mere. Voyla comme tous ces Payens & Barbares parmy leur * Deitez, en ont toufiours recognu quelqu'une de plus grande puiffance, dont la mefme chofe fe recognoift entre nos peuples Hurons, bien qu'ils ne les adorent auec des ceremonies fi particulieres des anciens Payens.

Ceux qui habitent vers Miskou & le Port Royal, au rapport du fieur Lefcot, croyent en certain efprits *, qu'ils appellent Cudoüagni, & difent qu'il parle fouuent à eux, & leur dit le temps qu'il doit faire. Ils difent que quand il fe courrouffe contr'eux, il leur iette de la pouciere aux yeux. Ils croyent auffi quand ils trefpaffent, qu'ils vont és Eftoilles, puis vont en de beaux champs verts, pleins de beaux arbres, fleurs & fruicts tres-fomptueux & delicats.

Pour les Souriquois, peuples errants, leur creance

eſt que veritablement il y a un Dieu qui a tout creé, & diſent qu'apres qu'il eut fait toutes choſes, il les mit
489 en terre, d'où ſortirent hommes & femmes, || qui ont multiplié au monde iuſques à preſent. En ſuitte de quoy il demanda * à un Sagamo s'il ne croyoit point, qu'il y eut un autre qu'un ſeul Dieu, un fils, une mere, & le Soleil, qui eſtoient quatre, neantmoins que Dieu eſtoit par deſſus tous : mais que le Fils eſtoit bon & le Soleil, à cauſe du bien qu'ils en receuoient; mais la Mere ne valoit rien & les mangeoit, & que le Pere qui eſt Dieu, n'eſtoit pas trop bon par les raiſons que ie diray cy apres.

Puis dit : anciennement il y eut cinq hommes, qui s'en allerent vers le Soleil couchant, leſquels rencontrerent Dieu, qui leur demanda : où allez-vous ? ils reſpondirent : nous allons chercher noſtre vie. Dieu leur dit, vous la trouuerez icy, ils paſſerent plus oultre ſans faire eſtat de ce que Dieu leur auoit dit, lequel prit une pierre & en toucha deux qui furent tranſmuez en pierres. Et il demanda de rechef aux trois autres où allez-vous ? & ils reſpondirent comme à la premiere fois : & Dieu leur dit de rechef : ne paſſez plus outre vous la trouuerez icy : & voyans qu'il ne leur venoit rien ils paſſerent outre, & Dieu prit deux baſtons deſquels il toucha les deux premiers, qui furent tranſmuez en baſtons & le cinquieme s'arreſta ne voulant paſſer plus outre. Et Dieu luy demanda de rechef : où vas tu ? ie vay chercher ma vie, demeure, & tu la trouueras : il s'arreſta ſans paſſer plus outre. Et Dieu lui donna de la viande & en mangea. Apres auoir faict bonne chere, il retourna auec les au-

tres Sauuages, & leur ra- || conta tout ce que deſſus. 490

Ce Sagamo fiſt encore ce plaiſant diſcours à ce François. Qu'une fois il y auoit un homme qui auoit quantité de tabac, & que Dieu dit à cet homme & luy demanda où eſtoit ſon petunoir, l'homme le prit & le donna à Dieu qui petuna beaucoup, & apres auoir bien petuné il le rompit en pluſieurs pieces : & l'homme luy demanda : pour quoy as-tu rompu mon petunoir, & tu vois bien que ie n'en ay point d'autre : & Dieu en prit un qu'il auoit & le luy donna luy diſant : en voyla un que ie te donne, porte-le à ton grand Sagamo, qu'il le garde, & s'il le garde bien, il ne manquera point de choſe quelconque ny tous ſes compagnons : cet homme prit le petunoir qu'il donna à ſon grand Sagamo, & durant tout le temps qu'il l'eut, les Sauuages ne manquerent de rien du monde : mais que du depuis ledit Sagamo auoit perdu ce petunoir, qui eſt l'occaſion de la grande famine qu'ils ont quelquefois parmy eux. Voila pourquoy ils diſent que Dieu n'eſt pas trop bon, ayant fondé toute leur abondance ſur un Calumet de terre fragile, & que les pouuant ſecourir il les laiſſoit ſouffrir au delà de toutes les autres Nations.

La croyance en general de nos Hurons (bien que tres-mal entenduë par eux meſmes & en parlent fort diuerſement,) eſt que le Createur qui a faict tout ce monde, s'appelle Youskeha, & en Canadien Atahocan, ou Attaoüacan, lequel a encore ſa mere grand, nommée Eataentſic : leur dire qu'il n'y a point d'apparence, qu'un Dieu || qui a eſté de toute éternité, aye 491
une mere grand & que cela ſe contrarie, ils demeu-

rent ſans replique, comme a tout le reſte de leur creance. Ils diſent qu'ils demeurent fort loin, n'en ayans neantmoins autre certitude ou cognoiſſance que la traditiue qu'ils tiennent de pere en fils, & le recit qu'ils alleguent leur en auoir eſté faict par un Attiuoindaon, qui leur a donné à entendre l'auoir veu & les veſtiges de ſes pieds imprimées ſur un rocher au bord d'une riuiere qui auoiſine ſa demeure, & que ſa maiſon ou cabane eſt faicte au model des leurs, y ayant abondance de bled & de toute autre choſe neceſſaire à l'entretien de la vie humaine. Que Eataentſic & luy ſement du bled, trauaillent, boiuent, mangent, dorment, & ſont laſcifs comme les autres; bref ils les figurent tous tels qu'ils ſont eux meſmes.

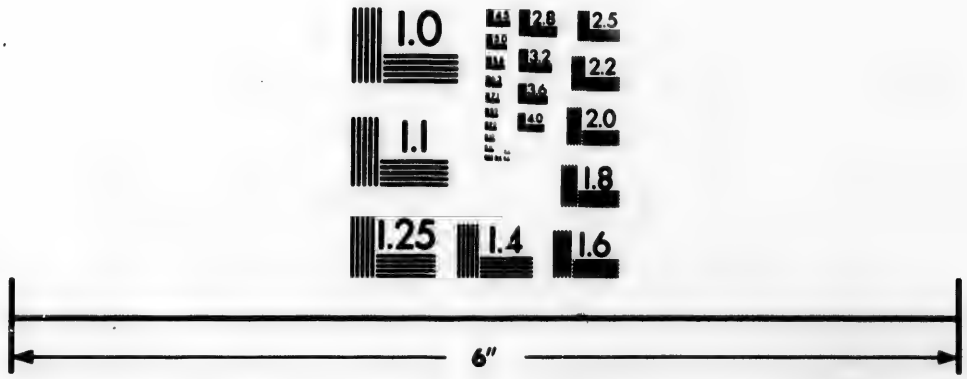
Que tous les animaux de la terre ſont à eux & comme leurs domeſtiques. Que Youskeha, eſt tres-bon & donne accroiſſement à tout, & que tout ce qu'il faict eſt bien faict, & nous donne le beau temps & autre choſe bonne & proſpere. Mais à l'oppoſite que ſa mere grand eſt meſchante, & gaſte ſouuent tout ce que ſon petit fils a faict de bien.

D'autres diſent, que cette Eataentſic eſt tombée du Ciel, où il y a des habitans comme icy, & que quand elle tomba elle eſtoit enceinte. Qu'elle a faict la terre & les hommes & qu'auec ſon petit fils Youskeha, elle gouuerne le monde. Que Youskeha, a ſoin des viuans
492 & des choſes qui concernent la vie, || & par conſequent ils diſent qu'il eſt bon. Eataentſic à * ſoin des ames, & parce qu'ils croyent qu'elle faict mourir les hommes, ils diſent qu'elle eſt meſchante & non pas pour le mauuais temps, comme diſent d'autres, ou

pour bouleuerſer tout ce que ſon petit fils fait de bien. Voila comme ils ne s'accordent pas en leur penſée.

Un iour diſcourant en la preſence des Sauuages de ce Dieu terreſtre, pour leur donner une meilleure croyance & leur faire voir leur abſurdité, entre autre choſe ie leur dis, qu'puiſque ce Dieu n'eſtoit point dans le Paradis, [illegible] oit ſur la terre & ne s'eſtoit pû libérer des neceſſi[illegible]ps, qu'il falloit par conſequent & neceſſaire[illegible] qu'il fut mortel & qu'enfin apres eſtre bien vieil il mourut & fut enterré comme nous autres, & de plus que ie deſirois fort ſauoir le lieu qu'il auoit esleu pour ſa ſepulture, afin de pouuoir luy rendre les derniers deuoirs au cas qu'il mourut pendant noſtre ſeiour en leur païs. Ils furent un long-temps à ſonger auant que de me vouloir reſpondre, ſe doutant bien que ie les voulois ſurprendre, & que difficilement ſe pourroient-ils deſuelopper de ce piege ſans y engager leur honneur, qu'ils deſiroient honneſtement & prudemment ſauuer. Un ieune homme de la bande, plus hardy que les autres, apres un long ſilence entreprit la diſpute & dit: que ce Dieu Youſkeha auoit eſté auant ceſt Uniuers, lequel il auoit creé & tout ce qui eſtoit en iceluy, & que bien qu'il vieilliſſe comme tout ce qui eſt || de ce monde y eſt ſuiect, 493
qu'il ne perdoit point ſon eſtre & ſa puiſſance, & que quand il eſtoit bien vieil il auoit le pouuoir de ſe raieunir tout à un inſtant & de ſe transformer en un ieune homme de vingt-cinq à trente ans, & par ainſi qu'il ne mourroit * iamais & demeuroit immortel, bien qu'il fut un peu ſuiect aux neceſſitez corporelles comme le reſte des hommes.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

En ſuitte ie leur demanday, quel ſeruice ils luy rendoient, & quelle forme de priere ils luy offroient eſtant leur Createur & bienfaicteur. A cela point de reſponce, ſinon qu'il n'auoit que faire de rien, & qu'il eſtoit trop esloigné pour luy pouuoir parler ou le prier de quelque choſe.

Pourquoy donc uſez-vous de prieres, & offrez-vous des preſens à de certains eſprits que vous dites reſider en des riuieres & rochers, & en pluſieurs autres choſes materielles & ſans ſentiment, pour ce, dit-il que non ſeulement les hommes & les autres animaux ont l'ame immortelle, mais auſſi toutes les choſes materielles & ſans ſentiment entre leſquelles il y en a qui ont de certains eſprits particuliers fort puiſſans, qui peuuent beaucoup pour noſtre conſolation ſi nous les en requerons en la preſence des choſes qu'ils habitent, car bien qu'ils n'apparoiſſent point à nos yeux ils ne laiſſent pas d'operer & nous faire ſouuent reſſentir les effects de leur puiſſance, en exauçant nos prieres. Que ſi nous en prions d'abſens, comme lors que nous preſchons les poiſſons dans nos cabanes, les rets ou
494 l'eſprit des fil- || lets le rapportent aux poiſſons, qu'ils prient de donner dans nos pieges ou d'eſquiuer la main de ceux qui iettent de leurs os au feu, de maniere que ſi nos Predicateurs ſont excellens Orateurs, nous ſommes aſſeurez d'en auoir à force, ou rien du tout ſi on a ietté de leurs os au feu, ou commis quelque autre inſolence en la preſence des filets, folie auſſi grande que celle des Montagnais, qui n'ozent reſpandre à terre le pur ſang d'un Caſtor, croyans que s'ils l'auoient faict ils n'en pourroient plus prendre.

Pour reuenir à noſtre diſpute du vieil Youskeha raieuny, ils ne ſceurent à la fin plus que reſpondre, & ſe confeſſerent vaincus, ignorans le vray Dieu & Createur de toutes choſes, dont les uns ſe retirerent de honte, & d'autres qui s'eſtoient embrouïllez ſe tindrent au tacet, qui nous fit cognoiſtre qu'en effect ils ne recognoiſſent & n'adorent aucune vraye Diuinité ny Dieu celeſte ou terreſtre, duquel ils puiſſent rendre quelque raiſon, & que nous puiſſions ſçauoir, car encore bien qu'ils tiennent tous en general Youſkeha pour le premier principe & Createur de tout l'Uniuers auec Eataentſic, ſi eſt-ce qu'ils ne lui offrent aucunes prieres, offrandes ny ſacrifices comme à Dieu, & quelqu'uns d'entr'eux le tiennent fort impuiſſant, au regard de noſtre Dieu, duquel ils admiroient les œuures.

Ils ont bien quelque reſpect particulier à ces demons ou eſprits qu'ils appellent Oki, mais c'eſt en la meſme maniere que nous auons le nom d'Ange, diſtinguans le bon du mauuais, || car autant eſt abomi- 495
nable l'un, comme l'autre eſt venerable. Auſſi ont-ils le bon & le mauuais Oki, tellement qu'en prononçant ce mot Oki ou Ondaki, ſans adionction, quoy qu'ordinairement il ſoit pris en mauuaiſe part, il peut ſignifier un grand Ange, un Prophete ou une Diuinité, auſſi bien qu'un grand diable, un Medecin ou un eſprit furieux & poſſedé.

Ils nous y appelloient auſſi quelquesfois, pource que nous leur enſeignions des choſes qui ſurpaſſoient leur capacité & les faiſoient entrer en admiration, qui eſtoit choſe ayſée veu leur ignorance.

Ils croyent qu'en effect il y a de certains esprits qui dominent en un lieu, & d'autres en un autre, les uns aux riuieres, les autres aux rochers, aux arbres, au feu & en plusieurs autres choses materielles, ausquels ils attribuent diuerses puissances & authorités, les uns sur les voyages, les traictes & commerces, les autres à la pesche, à la guerre, aux festins, és maladies & en plusieurs autres affaires & negoces.

Ils leur offrent parfois du petun & quelque* sortes de prieres & ceremonies ridicules, pour obtenir d'eux ce qu'ils desirent, mais le plus souuent sans profit; il n'y a que les demons qui ne soient pas les bien-venus chez eux, lesquels ils chassent de leur village à force de bruits, pour ce qu'ils leur causent toutes leurs maladies à ce qu'ils disent. Et en effect mon grand oncle Auoindaon, estant tombé malade me prioit de fort bonne grace de ne permettre pas que le demon le fist mourir.

496 || Ils m'ont monstré plusieurs puissans rochers sur le chemin de Kebec, ausquels ils croyent pr[illegible]er quelque esprit, & entr'autres ils me monstrere[illegible]n à quelque cent cinquante lieuës de là, qui auoit comme une teste & les deux bras esleuez en haut, & au ventre au milieu de ce grand rocher il y auoit une profonde cauerne de tres-difficile accés. Ils me vouloient persuader & faire croire à toute force auec eux, que ce rocher auoit esté autrefois homme mortel comme nous, & qu'esleuant les bras & les mains en haut, il s'estoit metamorphosé en cette pierre, & deuenu à succession de temps un si puissant rocher, lequel ils ont en veneration & luy offrent du petun en passant

par deuant auec leurs canots, non toutes les fois, mais quand ils doütent que leur voyage doiue reussir; & lui offrant ce petun qu'ils iettent dans l'eau contre la roche mesme, ils luy disent: tien prend courage & fay que nous ayons bon voyage, auec quelques autres paroles que ie n'entends point, & le Truchement Bruslé duquel nous auons parlé au chapitre precedent nous dit (à sa confusion) d'auoir une fois fait pareille offrande auec eux (de quoy nous le tançâsmes fort) & que son voyage luy fut plus profitable qu'aucuns autres qu'il ait iamais faict en tous ces païs-là.

C'est ainsi que le Diable les amuse, les maintient & les conserue dans ses filets & en des superstitions estranges, leur prestant ayde & faueur (comme à gens abandonnez de Dieu) selon la croyance qu'ils luy ont en cecy, comme || aux autres ceremonies & sorcelle- 497
ries, que leur Oki obserue & leur faict obseruer pour la guerison de leurs maladies & autres necessitez.

Ils croyent l'immortalité de l'âme, auec tous les autres peuples sauuages, sans faire distinction du bon ou du mauuais, de gloire ou de chastiment, & que partant de ce corps mortel, elle s'en va droicte du costé du Soleil couchant, se resioüir & dancer en la presence d'Youskeha & de sa mere grand Eataentsic, par la route des estoilles qu'ils appellent Atiskeinandahatey & les Montagnais Tchipai Meskenau, le chemin des ames, & nous la voye Lactée ou l'escharpe estoilée & les simples gens le chemin de Saint Iacques. Ils disent que les ames des chiens & des autres animaux y vont aussi par le costé du Soleil leuant, (à

ce que disent les Montagnais), qui croyent aller apres leur mort en un certain lieu où elles n'ont aucune necessité. Ie demanday à nos Hurons, quelle estoit la route des ames des chiens, & si elle estoit autre que celle des hommes, ils me dirent qu'ouy, & me monstrans certaines estoilles proches voisines de la voye Lactée, ils me dirent que c'estoit là le chemin qu'elles tenoient, lequel ils appellent Gaguenon andahatey, le chemin des chiens, c'est à dire que les ames des chiens vont encores seruir les ames de leurs maistres en l'autre vie, ou du moins qu'elles demeurent auec les ames des autres animaux, dans ce beau païs d'Youskeha où elles se rangent toutes, lequel païs n'est habité que des ames des animaux raisonnables & irraisonnables, & celles des haches, cousteaux
498 || chaudieres & autres choses, qui ont esté offertes aux deffuncts, ou qui sont usées, consommées ou pourries sans qui* s'y mesle aucune chose qui n'ayt premierement gousté de la mort ou de l'aneantissement, c'estoit leur ordinaire response, lorsque nous leur disions que les souris mangeoient l'huyle & la galette, & la rouïlle & pourriture le reste des instrumens, qu'ils enfermoient auec les morts dans le tombeau. Ils croyent de plus que les ames en l'autre vie bien qu'immortelles ont encores les mesmes necessitez du boire & du manger, de se vestir, chasser & pescher, qu'elles auoient lorsqu'elles estoient encores reuestues de ce corps mortel, & que les ames des hommes vont à la chasse des ames des animaux, auec les ames de leurs armes & outils, sans qu'ils puissent donner raison de tant de sottizes, ny si les ames des castors &

eslans qu'ils tuent à la chaſſe pour leur nourriture, ont encore une autre ame, ou ſi elles engendrent pour conſeruer leur eſpece, car on ne peut eſperer beaucoup de raiſon de gens nais & nourris dans l'ignorance groſſiere du Paganiſme, ſi premierement elles n'ont eſté inſtruictes en l'eſcole de Ieſus Chriſt, & aux ſciences qui nous ſont neceſſaires, c'eſt pourquoy il en faut auoir compaſſion, & croire que ſi nous fuſſions naiz de meſmes parens barbares, nous ſerions de meſmes eux & peut eſtre encore pis.

Nous leur parlions ſouuent du Paradis & comme la demeure des bien heureux eſtoit dans le Ciel auec Dieu, où ils n'ont aucune ne- || ceſſité & viuent touſ- 499
iours contans. Ils trouuoient cela fort bien & nous en demandoient le chemin, mais ils abhorroient celuy de l'enfer, remply de diables, de feu & de meſchans.

I'ay trouué excellent que dans toutes leurs ſuperſtitions & ſoins qu'ils ont des treſpaſſez ils ne ſacrifient aucune perſonne, comme ſouloient iadis faire les peuples du Peru en la mort de leur Roy & de leurs Caciques, qui eſtoient leur Souuerain Preſtre, & auſſi pour la gueriſon des malades & le bon ſuccez de leurs entrepriſes, car lorſque le Roy Guynacapa mourut, il y eut mille perſonnes de ſa maiſon qui furent tuez & enſeuelis auec luy pour le ſeruir en l'autre vie : & la raiſon pourquoy ils enterroient ainſi leurs familles & leurs richeſſes auec eux, eſtoit pource qu'il leur ſembloit quelquesfois voir ceux qui eſtoient morts aller par leurs poſſeſſions, eſtans parez de ce qu'ils auoient emporté auec eux, & accompagnez de leur famille, à raiſon de quoy ſe perſuadans qu'en l'autre vie on a

besoin de seruice, d'or, d'argent, & de viures, ils les en pouruoyoient le mieux qu'ils pouuoient, comme font nos Hurons les leurs de ce qu'ils peuuent.

Il me vient de resouuenir que lorsque ie parlois au commencement à nos Hurons de la demeure de Dieu, du Ciel, du Paradis, ou* selon l'Apostre l'œil n'a point veu, ny l'entendement humain ne sçauroit comprendre les biens que Dieu a preparé à ceux qui l'ayment, ils me respondoient qu'il ne pouuoit faire beau au lieu d'où la neige, la gresle & la pluye venoient, s'i-
500 maginans que || tout cela venoit du Paradis, tant ils estoient mauuois Astrologues, mais comme ie ne sçauois pas moy-mesme comme toutes ces influences se forment en l'air, pour n'auoir iamais estudié en aucune de ces sciences, ie me seruis d'un liure que ie portois tousiours auec moy, pour leur donner à entendre, aydé du Truchement, & leur dis : premierement, que le Paradis la demeure des bien heureux faisoit l'unziesme Ciel & qu'au dessous d'iceluy il y en auoit dix autres.

Que le tonnerre estoit un esclat d'une exalaison enfermée entre deux nuées froides, sortant auec effort pour fuyr son contraire (ce n'est donc point un oyseau comme ils pensent). Que l'esclair, est une exalaison enflammée, prouenante de la rencontre & conflis des nuées, & la foudre une exalaison pareille à l'esclair, à sçauoir : toute flamboyante, faisant bresche à la nuée, auec un tres-soudain & grand effort, & a cecy pardessus l'esclair, qu'elle descend iusques icy bas.

Mais quant aux nuées, ie leur en dis en begayant, tousiours assisté du Truchement ce que mon liure por-

toit, qu'elles eſtoient un ramas & aſſemblage de pluſieurs vapeurs extraictes de l'eau, & ce en la moienne region de l'air, & que la pluye eſtoit une effuſion d'eau tombant ça bas, prouenant de la diſſolution des nuées par la chaleur du Soleil, ou par le choc qu'elles font l'une contre l'autre par l'impetuoſité des vents.

Ils me demanderent en ſuitte bien quaſi auſſi ignorant qu'eux-meſmes, car à peine ay-ie ſçeu decliner mon nom, en quelque* mois que i'ay eſté ſous un Maiſtre, pour ce que la liberté m'eſ- || toit plus chere 501
que la ſcience & mon propre contentement aſſez innocent, que tout le Latin & l'eloquence d'un Ciceron. O mon Dieu que la ieuneſſe eſt mauuais iuge de ſon bien. Ie leur dis que mon liure m'enſeignoit que la neige eſtoit une impreſſion aqueuſe engendrée de nuées gelées par le froid, laquelle venant à ſe diſſoudre, tomboit à flocons iuſqu'icy bas, & que la gresle n'eſtoit autre choſe qu'une pluie congelée en l'air à meſure qu'elle deſcouloit de la nuée. Voyez ſi mon liure dit vray, & ne m'interrogez point là deſſus, car comme ie vous ay dit, ie n'ay iamais rien ſceu, ſinon qu'il vaut mieux cognoiſtre Ieſus Chriſt & ignorer toutes choſes, que de ſçauoir toutes choſes & ignorer Ieſus Chriſt.

Pour la quantité de la terre conſiderée en ſon globe, on la tient de tour, 11259. lieuës françoiſes. Et par ainſi eſtant comparée au Ciel des eſtoiles fixes, elle n'eſt qu'un point, & comme un grain de Coriandre enuironné d'un cerne diſtant dix mille pas eſgalement de luy, qui eſt à dire, que la terre eſt merueilleuſement petite, encore qu'elle noûs ſemble grande, & que

les Roys & les Princes qui ne ſont que des petits fourmis au regard de Dieu, ont grand tort d'entreprendre guerre & mettre en hazard leur propre ſalut, pour ſi petite choſe qu'ils ne peuuent à peine poſſeder, que la mort ne les engloutiſſe.

Ie paſſe les bornes d'un homme ſans eſtude, mais il faut que ie die encore cecy, que i'ay taſché faire ſça-
502 uoir à mes Hurons, que la Lune eſt || eſtimée quarante fois plus petite que le globe de la terre, & en eſt esloignée de octante mille deux cents treize lieuës. Mais releuons noſtre ton plus haut & portons noſtre penſée iuſques à ce beau Soleil, qui nous eſclaire & rauit noſtre conſideration, iuſques à l'eſtimer quelque choſe de diuin, i'entends les Payens, & nous trouuerons ſi les liures ne nous trompent, qu'il eſt 166. fois plus grand que le globe de la terre, par ainſi le Soleil eſt prés de ſept mille fois plus grand que la Lune. Et par opinion on tient auſſi que le Soleil eſtant monté au plus haut point, eſt dix-huict fois plus loin de la terre que la Lune. Et pour le comble de ſon honneur on l'appelle le Roy des eſtoilles fixes & errantes, eſtant le plus grand de tous les corps celeſtes, le plus lumineux & chaleureux ſans comparaiſon, & apres cela ie n'ay plus de loüange à luy dire, ſinon qu'il eſt la figure & l'ombre de noſtre vray Soleil de iuſtice, Ieſus qui faict du bien aux bons & aux mauuais ſans diſtinction du fidel ou de l'infidel, mais bien heureux celuy qui a touſiours ſon cœur & ſa penſée en luy.

De la creance & vaines opinions des Montagnais de diuerſes deitez. De la creation du monde, & du flux & reflux de la mer.

Chapitre XXXI.

Ie penſois au commencement ne faire qu'un chapitre de la creance des Hurons & de || celle des Montagnais, mais comme ie l'ay veu groſſir ſous ma plume au delà de mon deſſein i'ay brizé au milieu de la carriere & faict d'un grand chapitre deux petits, afin que l'on puiſſe mieux comprendre ce que ie dis, car la multitude de la matiere offuſque l'eſprit & empeſche l'entendement de la bien conceuoir, & partant l'on ne trouuera pas mauuais qu'uns * de mes chapitres ſont abregez, plus faute de rhetorique que de matiere, ô qu'il y a de perſonnes riches en paroles & en eloquence, qui diroient des merueilles où je me trouue muet, c'eſt mon imperfection & mon deffaut d'eſtude. I'auois autrefois appris beaucoup de petits contes fabuleux, touchant la creation du monde & le deluge uniuerſel, que tiennent nos Hurons, leſquels me ſont eſchappez de la memoire, & de ma plume peur de me meprendre, mais ie diray auec plus d'aſſeurance ce peu que i'en ay ſçeu de nos Montagnais, pour en auoir eu la memoire rafraichie en diſcourant auec nos Freres. 503

Mais au prealable, il faut que ie vous die de nos Canadiens ce que i'ay remarqué en nos Hurons, qu'il n'y a ny accord ny apparence en ce qu'ils nous

content des Deitez ou cauſes ſupremes qu'ils recognoiſſent, Autheurs, Createurs & Reparateurs de cet Uniuers, car ſi l'un dit une choſe d'une façon, l'autre en parle tout autrement, & ay veu en eux ce qui ſe dit des heretiques de noſtre temps, deſquels ſi les uns aduoüent Caluin ou Luther pour leur Apoſ-
504 tre, les autres les reiettent comme des vilains || & infames, qui n'ont faict banqueroute à l'Egliſe que pour leur ventre, ainſi en eſt-il generalement de tous les deſuoyez, i'ay ſceu meſme d'un honneſte homme qui a demeuré deux ans à Conſtantinople, qu'il y a des Turcs qui ſe gauſſent plaiſamment, mais en cachette, de leur Mahomet, & d'autres le tiennent pour le premier Prophete de Dieu, & Ieſus Chriſt pour le ſecond, c'eſt le mal-heur de ceux qui ne ſuiuent point la vertu & n'ont point Dieu pour but de leurs actions, de ſe tromper de la ſorte.

Nos Montagnais recognoiſſent trois Deitez, ſçauoir Atahocan, ſon fils & Meſſou, repreſentant l'image de la tres-ſaincte Trinité, mais il faut dire de plus qu'ils confeſſent une mere, à laquelle ils ne donnent point de nom, d'autant qu'elle ne gouuerne rien & ſemble repreſenter en quelque choſe la Mere de Noſtre Seigneur Ieſus Chriſt. I'ay leu autrefois l'hiſtoire de la Chine, où i'ay remarqué qu'entre leurs principales Idoles, ils en ont une qui a trois teſtes, leſquelles ſe regardent l'une l'autre comme n'ayant qu'une meſme volonté, puiſſance, aage & authorité, quoy que diſtinctes, non plus que le Pere n'eſt pas le Fils, ny le Fils le S. Eſprit, un ſeul Dieu en trois perſonnes.

Nos Montagnais attribuent la creation & le gouuer-

nement du Ciel à Atohacan *, mais ils ſont encores dans les admirations comment il l'a pu faire, veu ſa hauteur, la quantité des planettes & les Cieux d'infinies diſtances, où nous ne pouuons aller qu'auec la penſée.

|| Quelqu'uns ont voulu dire que le fils auquel ils 505
ne donnent point de nom particulier, gouuerne la terre & la mer, mais d'autres & auec plus d'apparence en attribuent la creation, la conſeruation & le gouuernement à Meſſou, lequel Meſſou eſt quelquefois pris pour un bon Ange, car ils diſent qu'il eſt touſiours auec eux, & le Manitou auſſi. Ils tiennent ces Deitez tres-riches, & qu'elles ne peuuent iamais auoir de neceſſité, ayans puiſſance de leur ayder, bien qu'ils ne leur offrent ny ſacrifices ny prieres, comme nous faiſons à noſtre Dieu.

Ils diſent qu'ils font venir le beau temps & la pluye quand il eſt neceſſaire, mais ſi la choſe arriue hors de ſaiſon, ou qu'elle apporte du dommage à leur bled, à leur chaſſe ou à la peſche, ou qu'il ſe faſſe de grands coups de vents qui les empeſchent de nauiger, ils attribuent tout ce mal-là au Manitou, qui eſt le Diable, lequel ils diſent eſtre touſiours meſchant.

Pour la creation ils tiennent qu'auant que les Deitez euſſent formé ce monde, elles eſtoient toutes trois dans un canot ſur les eauës auec une petite beſte, qu'ils appellent Achagache, qui peut eſtre comme une blette un peu plus groſſe, & que la iettant à l'eau elle alla au fond, d'où elle rapporta en ſes pieds un peu de terre, de laquelle Meſſou en priſt une partie & en fit une boulle toute ronde, laquelle il ſouffla tant

qu'elle groſſiſſoit à veuë d'œil, & l'ayant bien ſoufflée
506 il la fit ſi || groſſe qu'elle deuint la terre comme elle eſt à preſent.

Du reſte du morceau de terre il en fit un petit homme auec de la ſaliue qu'il cracha dans ſa main & puis le ſouffla tant qu'il deuint grand, eſtant grand il luy donna la parole, en lui ſoufflant dans la bouche. Voilà des ſentiments & des penſées qui ne ſont pas trop esloignées de la verité de la choſe pour des Sauuages qui n'ont iamais eſté inſtruits, car il ne ſe lit point que iamais les Apoſtres, leurs Diſciples, ny aucun Religieux auant nous, ayent paſſé en ces pays-là pour leur preſcher la parole de Dieu, ny autrement.

Pour la creation de la femme, ils diſent que le Meſſou remit cette petite beſte à l'eau qui en rapporta encore de la terre, de laquelle il fit une femme de la meſme ſorte qu'il auoit fait l'homme, puis demeurans enſemble ſur la terre, ils eurent quantité d'enfans, & leurs enfants en eurent d'autres; de ſçauoir leurs noms ils n'en ſçauent aucuns, leurs peres ny leurs meres ne leur en ayans pas appris, pour les auoir eux-meſmes ignorez, comme auoient fait leurs predeceſſeurs.

Et diſent de plus que tous ces enfans-là furent preſque tous noyez, à cauſe qu'ils eſtoient trop meſchans. Il en reſta ſeulement cinq, ſçauoir; trois hommes & deux femmes, leſquels s'eſtans ſauuez dans un canot ſe tindrent touſiours ſur les eauës, & voicy comme la choſe arriua à leur dire: Ce Meſſou allant à la chaſſe,
507 ſes loups ceruiers dont || il ſe ſeruoit au lieu de chiens, eſtans entrez dans un grand lac ils y furent arreſtez.

Le Meſſou les cherchant partout, un oyſeau lui dit qu'il les voyoit au milieu de ce lac, il y entre pour les retirer, mais ce lac venant à ſe deſgorger, couurit la terre, & abyſma le monde, & generalement tous les arbres qu'elle auoit produit d'elle-meſme en furent cachez, & leurs branches pourries dans les eaux ny reſtant que le tronc. Apres que les eaux ſe furent retirées, ce Meſſou tira des fleſches à ces troncs d'arbres, leſquelles ſe conuertirent en branches, ſe vengea de ceux qui auoient arreſté ſes loups ceruiers, & eſpouſa une ratte muſquée, de laquelle il eut des enfants qui ont aydé à repeupler le monde, ſe diſent quelqu'uns; mais d'autres tiennent que ce Meſſou ne ſe maria point, & qu'il n'y reſta pour la reparation du monde que ces cinq perſonnes eſchappées du deluge, d'où appert qu'ils ont quelque tradition de cette inondation uniuerſelle qui arriua du temps de Noë.

Ils tiennent que ces cinq s'en allerent bien loing chercher le Meſſou, qui eſtoit Dieu, lequel ils ne pouuoient rencontrer, enfin apres auoir bien cherché ſur les eaux, ils arriuerent en un lieu d'où les eaux s'eſtoient retirées, & y auoit terre ferme, ſur laquelle ils trouuerent un homme, auquel ils demanderent s'il eſtoit ce Meſſou, il leur reſpondit que ouy, lors ils luy demanderent du tabac ou petun pour petuner, il leur en donna & || comme ils eurent petuné ils luy 508
preſenterent le calumet qu'il priſt & le caſſa, alors ils luy dirent qu'il n'eſtoit pas le vray Meſſou, car il n'eſt point meſchant, mais pluſtoſt le Manitou, c'eſt pourquoy ils le quitterent là, & s'en allerent plus loing, où ils rencontrerent un grand homme qui ne

parloit point, mais leur fit ſigne de la main. Ils furent à luy, & l'ayant abordé il leur preſenta de grandes chaudieres pleines de viandes, mais comme il ne parloit point ils eſtoient bien empeſchez; il ſuruint là un homme qui leur demanda où ils alloient, ils reſpondirent qu'ils cherchoient Meſſou, lors il leur dit, vous l'auez trouué, & puis leur donna bien à manger de fort bonnes viandes, & entr'autres il leur en donna d'une qui n'eſtoit pas plus grande que l'ongle, de laquelle ils auoient beau manger elle ne diminuoit point, & auoit le gouſt de toutes ſortes de viandes, comme d'eslan, d'orus*, de cariboust, lieures, perdrix, &c.

Apres qu'ils eurent bien mangez il leur demanda s'ils vouloient voir quelque choſe de beau, ils dirent que ouy, auſſitoſt il fit venir quantité d'animaux de toutes ſortes, qui dancerent deuant eux, & les arbres auſſi. Apres auoir veu tout cela il les congedia, & leur dit qu'ils n'en parlaſſent à perſonne, & ce qui les eſtonna dauantage, fût que cet autre ne parla iamais, mais auoit touſiours les yeux etincelans & comme pleins de feu.

509 Cela fait ils s'en reuindrent par une petite || riuiere (car l'eau n'eſtoit plus ſur la terre, en laquelle ils rencontrerent un petit Islet ſur lequel il n'y auoit perſonne, n'ayans meſme point veu de piſtes d'hommes le long du bord de l'eau qu'ils auoient paſſée. Ils demeurerent ſur ceſt Islet, où là eſtant y vint des Manitous (qui ſont des Diables) qui eurent affaires à leurs femmes, dont elles eurent des enfans, leſquels ont repeuplé le monde peu à peu comme il eſt.

Pour la mer, i'ay dit que c'eſt le Fils qui la gouuerne, & ſemblablement la terre, mais ils diſent qu'ayant eſté bonne à boire au commencement elle deuint ſallée & amere par cet accident. Il arriua un iour que le Nikycou (qui eſt la loutre) ayant mordu la Ouyneſque, qui eſt une petite beſte fort puante, que nous appellons autrement l'enfant du Diable à cauſe de ſes mauuaiſes qualitez, ce* loutre l'ayant morduë, il eut la gueule infecte & puante de ſon ordure qu'il luy ietta, eſcumant ainſi il s'alla lauer dans la mer, & la rendit ſallée & de mauuais gouſt, comme elle eſt.

Ils diſent en outre, que tous les animaux de chaque eſpece ont un frere aiſné, qui eſt comme le principe, & comme l'origine de tous les indiuidus, & que ce frere aiſné eſt merueilleuſement puiſſant & grand, l'aiſné des Caſtors, diſent-ils, eſt peut-eſtre auſſi gros qu'une cabane, quoy que les cadets (s'entend les Caſtors ordinaires) ne ſoient pas plus gros qu'un petit mouton : or ces aiſnez de tous || les animaux ſont les 510
cadets du Meſſou (le voilà bien apparenté). Si quelqu'un void en dormant l'aiſné, ou le principe de quelques animaux, il fera bonne chaſſe, diſent-ils, s'il void l'aiſné des Caſtors, il prendra des Caſtors, s'il void l'aiſné des Eslans, il prendra des Eslans, iouiſſans des cadets, par la faueur de leur aiſné qu'ils ont veu en ſonge ; mais quand on leur demande ou * ſont ces aiſnez ils ſe trouuent bien empeſchez, confeſſans eux-meſmes qu'ils ne ſçauent où ils ſont ſinon que les aiſnez des oyſeaux ſont au ciel & les aiſnez des autres animaux ſont dans les eauës, mais l'Alcoran de Mahomet dit bien mieux que les beſtes ſont

dans le Paradis, & que ce grand coq, l'aiſné de tous les coqs, prie pour tous ſes freres, & que quand il chante, tous les coqs de la terre luy reſpondent, & chantent comme luy par une correſpondance que les animaux de la terre ont auec ceux du Ciel, qui prient pour eux.

On dit de plus que nos Montagnais reconnoiſſent deux principes des ſaiſons, l'un s'appelle Nipinoukhe, c'eſt celuy qui ramene le Printemps & l'Eſté, l'autre s'appelle Pipounoukhe, qui ramene la ſaiſon froide. Ils ſouſtiennent bien qu'ils ſont viuans, mais ils ne ſçauent pas comme ils ſont faits, s'ils ſont hommes, ou animaux, ny de quelle eſpece, & diſent qu'ils les entendent parler ou bruire, notamment à leur venuë, ſans pouuoir diſtinguer ce qu'ils diſent; pour leur
511 demeure, ils partagent le monde entr'eux || l'un ſe tenant d'un coſté, l'autre de l'autre, & quand le temps de leur ſtation, qui eſt aux deux bouts du monde, eſt expiré, l'un paſſe à la place de l'autre, ſe ſuccedant mutuellement. Quand Nipinoukhe reuient, il ramene auec ſoy la chaleur, les oyſeaux, la verdure, il rend la vie & la beauté au monde, mais Pipounoukhe rauage tout, eſtant accompagné de vents, de froids, de glaces, de neiges & des autres appanages de l'Hyuer.

Pour le flux & reflux de la mer, comme ils tiennent que l'eauë a une ame immortelle qui luy donne ſes mouuemens, ils ne s'eſtonnent pas tant de ce flux & reflux, comme firent iadis nos Hurons arriuant auec nous à Kebec, leſquels encor bien qu'auec nos Montagnais ils croyent à l'eauë une ame viuante, ils

crurent noſtre riuiere de bien plus grand eſprit que celles de leur pays, qui n'ont pas de flux & reflux pour eſtre trop esloignées de la mer, & m'en demandoient des raiſons, non ſeulement, mais ils euſſent bien deſiré me voir raiſonner auec cette eauë, & luy demander à elle-meſme, pourquoy ſes diuerſes allées & venuës contraires, & à quel deſſein, effects qu'ils admirerent plutoſt que de les pouuoir comprendre, ne les comprenans pas moy-meſme pour eſtre au delà de ma capacité, & de celle des ſçauans.

On tient pour certain qu'Ariſtote ſe precipita dans l'Euripe, deſirant que l'Euripe le comprit, puis qu'il ne pouuoit comprendre les principes & les raiſons des mouuemens || d'iceluy. Qui eſt-ce auſſi qui depuis 512
ce grand Philoſophe a pû nous donner une raiſon certaine du mouuement admirable de cet eſpouuentable Occean ? mouuement qui ne ſe fait pas du pole Arctique iuſques au pole Antarctique, comme quelqu'uns ſe ſont perſuadez. Que ſi cet element ne faiſoit que rouler du Nort au Sud, & retourner du Sud au Nort, il n'y auroit de quoy tant admirer : mais la merueille eſt que la mer prenant ſon cours vers le pole Antarctique, qui eſt celuy-là qui va du coſté du Midy, au meſme temps elle vient vers l'Arctique qui luy eſt oppoſé, c'eſt à dire qui eſt du coſté du Septentrion, & par ainſi elle a des mouuemens contraires (bien qu'en diuerſes parties) en meſme temps, & à l'inſtant qu'elle ſe retire de noſtre pole Arctique, elle retourne auſſi de l'Antarctique, refluant tant d'une part que d'autre, au milieu de la mer : où les marées, & reflux venant à s'entrerencontrer ſous la ligne Equinoctiale, incon-

tinent la mer vient à bouffir, s'enfler & groſſir auſſi long temps que le reflux ſe faict. Et de rechef la mer eſtant eſtrangement enflée, & esleuée comme de tres-hautes Montagnes, elle commence auſſitoſt à ſe dilater & abaiſſer. Tant plus elle ſe dilate, tant plus elle s'abaiſſe au deſſous de la ligne; & d'autant qu'elle s'abaiſſe en ce milieu du monde, plus elle monte & ſe dilate d'une part & d'autre vers les deux poles ſuſdits, roullant deſſus les ſables, inondans les campagnes,
513 & esleuans de toutes parts iuſques à || Lebe venant. Lorſqu'elle ſe dilate ainſi vers nous, & autres extremitez de la mer, on l'appelle flux, & reflux quand elle ſe retire vers l'Equinoctiale.

Ce flux & reflux ſe fait deux fois pendant vingt-quatre heures. Car en cinq heures ou enuiron, la mer fluë vers le Nort & vers le Sud, & en quelque ſix à ſept heures elle fait ſon reflux. Et comme l'eſtat de la Lune n'eſt egal ou pareil, mais irregulier en ſon croiſſant & decroiſſant, ainſi le mouuement de la mer, & l'experimentons en noſtre petite riuiere de ſainct Charles, tous les quartiers de la Lune, & les mois de l'année, & principalement en la pleine Lune, où nous voyons l'eau s'esleuer le plus vers noſtre Conuent, ce qui nous obligeoit en ces temps-là, de ne rien laiſſer de nos meubles & uſtencilles, que fort esloignez du bord de la riuiere.

Finiſſons ce chapitre de la creance & des ſuperſtitions de nos Montagnais, par cette concluſion, que qui voudroit faire eſtat de les obſeruer toutes il en faudroit faire un iuſte volume à part, tant elles ſont en grand nombre, mais comme la lecture n'en ſeroit

agreable ny utile, ie me contente de ce que i'en ay eſcrit comme ſuffiſant, & finy par cette priere que ie fais à Dieu, de leur donner lumiere & cognoiſſance de leur aueuglement, qui les porte à ignorer le vray Dieu, & attribuer des puiſſances diuines à des choſes inſenſibles, iuſques à croire || que la neige & la gresle 514
ont une ame qui a cognoiſſance & intelligence, & s'offence de la lumiere & clarté des chandelles & fallots, auec quoy ces pauures gens n'oſeroient ſortir la nuict quand il neige, ou gresle, peur que cette ame en aduertiſſe les animaux qui prendroient la fuitte. Tiennent auſſi que les chiens ne doiuent ronger les os des caſtors, des oyſeaux ny des autres animaux pris au lacet. Que d'autres ne doiuent non plus eſtre iettez dans le feu, & que ſi on manque à la moindre obſeruation de leurs folles opinions, que c'eſt fait de leur chaſſe, & de leur vie, & que tout ira s'en deſſus deſſous, & à contrepoil de leur intention.

De la ſaincte Oraiſon. De l'apparition des Eſprits, & du grand Capitaine Auoindaon.

Chapitre XXXII.

Sans Oraiſon la vie de l'homme eſt miſerable & ſa fin malheureuſe, diſoit le B. Pere Barthelemy Solutiue. Il me ſemble auoir autrefois leu, auſſi bien qu'ouy dire, que ce grand Empereur Charles le

Quint Roy des Eſpagnes eſtant couché au lit de mort,
515 & preſt de rendre ſon ame à || Dieu le Createur, fut prié par quelqu'uns de ſes amis plus familiers de leur dire qu'el * eſtoit la choſe qui plus l'auoit contenté en ce monde, & qu'il ne leur dit autre choſe, l'Oraiſon : Dieu m'a fait la grace, diſoit-il, que depuis l'aage de vingt-trois ans, iuſques à preſent, iamais ie n'ay paſſé un ſeul iour ſans auoir fait quelque peu d'Oraiſon mentale, laquelle m'a tellement ſeruy que ce reſouuenir de Dieu m'a touſiours conſolé en mes ennuys, m'a fortifié en mes diſgraces, m'a donné force contre le peché, & pour le comble de mon bonheur, elle m'a retiré des tracas du monde, & des tumultes de la terre, pour me colloquer dans ce lieu de repos, d'où i'eſpere moyennant la grace de Noſtre Seigneur, aller en Paradis.

C'eſt une choſe admirable, & un prodige merueilleux, qu'un Prince ſi grand, & un Monarque ſi puiſſant, enuironné de tant d'ennemis, & ayant de ſi grandes, & ſi puiſſantes armées à gouuerner, par mer & par terre, n'aye pû dans le gouuernement d'un ſi grand Empire, eſtre diuerty pour un ſeul iour du ſeruice & deuoir qu'il deuoit à ſon Dieu, à la confuſion de nous autres petits vermiſſeaux de terre, qui perdons ſi ayſement cette preſence tant neceſſaire d'un Dieu, pour le moindre petit diuertiſſement qui nous arriue. C'eſt mon regret & mon deſplaiſir, qui me
516 fait crier à vous Seigneur, à ce qu'il || vous plaiſe nous faire la grace que l'exemple de ce Prince ſerue à noſtre ſalut, & non point à noſtre confuſion, car ſi nous ſommes ſoigneux de nourrir noſtre corps, pourquoy

noſtre ame creée à voſtre Image & ſemblance, manquera-elle de ſon alliment ſpirituel, car de meſme que la gorge eſt le canal par le moyen duquel l'eſtomach reçoit ſa nourriture corporelle, l'Oraiſon eſt le conduit par lequel voſtre diuine Maieſté communique ſes graces & ſes dons ſpirituels à l'ame, & comme ſans cette gorge l'eſtomach ne receuroit aucune nourriture, ny vie, auſſi ſans l'Oraiſon, l'ame meurt à la grace, & ne peut auoir de vie pour le Paradis.

Nos pauures Sauuages ignorans encore la maniere d'adorer & ſeruir Dieu, auoient ſouuent recours à nos prieres, & ayans par pluſieurs fois experimenté le ſecours & l'aſſiſtance que nous leur promettions d'en haut, lorſqu'ils viuoient en gens de bien, & dans les termes que leur preſcriuions, aduoüoient franchement que nos prieres auoient plus d'efficace que tout leur chant, leurs ceremonies, & tous les tintamarres de leurs Medecins, & ſe reſioüiſſoient de nous ouyr chanter des Hymnes & Pſeaumes, à la loüange de Dieu, pendant leſquels (s'ils ſe trouuoient preſens), ils gardoient eſtroictement le ſilence, & ſe rendoient attentifs, pour le moins au ſon, & à la voix, qui les || contentoit fort. 517

S'ils ſe preſentoient à la porte de noſtre cabane, nos prieres commencées, ils ſe donnoient la patience qu'elles fuſſent acheuées, ou s'en retournoient en paix, ſçachant deſia que nous ne deuions pas eſtre interrompus en une ſi bonne action, & que d'entrer de force, ou par importunité, eſtoit choſe eſtimée meſme incivile entr'eux & un obſtacle aux bons effects de la priere, tellement qu'ils nous donnoient du

temps pour prier Dieu, & vaquer en paix à nos Offices diuins. Nous aydant en cela la couſtume qu'ils ont de n'admettre aucun dans leurs cabanes, lorſqu'ils y chantent les malades, ou que les mots du feſtin ont eſté prononcez.

Lorſque la Saincte Meſſe ſe diſoit dans noſtre cabane, ils n'y aſſiſtoient non plus, car elle s'y diſoit touſiours la porte fermée, ou ſi matin qu'ils n'en voyoient rien, non ſeulement pour ce qu'ils eſtoient incapables d'y aſſiſter, comme infidelles, mais auſſi pour une apprehenſion que quelques* malicieux nous deſrobaſt noſtre Calice, qu'ils appelloient petite chaudiere, & n'en euſſent point fait de ſcrupule: pour noſtre voile de Calice, nous leur monſtrions aſſez librement, auec le beau chaſuble que la Reyne nous auoit donné, qu'ils admiroient auec raiſon, & trou-
518 uoient riche par deſſus tout ce qu'ils auoient || de plus rare, & nous venoient ſouuent ſupplier de le faire voir à leurs malades, la ſeule veuë deſquels* les conſoloit, & leur ſembloit adoucir leurs douleurs. La bonne femme du Sauuage du Pere Ioſeph, en auoit deſrobé l'Etole, & cachée au fond d'un tonneau, mais après l'auoir longtemps priée & coniurée, car elle eſtoit touſiours ſur la negatiue, elle nous la rendit enfin, diſant qu'elle l'auoit retirée des mains de quelque volleur de la Nation du Petun, mais c'eſtoit elle-meſme qui en auoit faict le vol, ne penſant pas que nous y deuſſions prendre garde, & c'eſt en quoy elle ſe trompoit.

Auoindaon grand Capitaine de la ville Sainct Ioſeph, auoit tant d'affection pour nous, qu'il nous ſer-

uoit comme de pere ſyndique dans le pays, & nous voyoit auſſi ſouuent qu'il croyoit ne nous eſtre point importun, & nous trouuans par-fois de genoüils prians Dieu, il s'y mettoit auprés de nous, les mains ioinctes, auec une poſture qui donnoit de la deuotion, & ne pouuans d'auantage*, il taſchoit ſerieuſement de contrefaire nos geſtes & ceremonies, remuant les leures, puis esleuoit les mains & les yeux au Ciel, & y perſeueroit iuſques à la fin de nos offices & Oraiſons, qui eſtoient aſſez longues, & luy aagé d'enuiron ſoi- || xante & quinze ans. O mon Dieu que cet 519
exemple deuroit confondre les Chreſtiens! & que nous dira ce bon vieillard Sauuage, non encore baptiſé, au iour du Iugement, de nous voir plus negligens d'aymer & ſeruir Dieu, que nous congnoiſſons, & duquel nous receuons iournellement tant de graces, que luy qui n'avoit iamais eſté inſtruict que dans l'eſcole de la gentilité, & ne le cognoiſſoit encore qu'au trauers les eſpaiſſes tenebres de ſon ignorance.

Mon Dieu, reſueillez nos tiedeurs, & nous eſchauffez du feu de voſtre diuin amour, car nous ſommes pour la pieté, en quelque choſe plus froids que les Sauuages meſmes. Ce bon homme m'importuna fort de luy donner un petit Agnus Dei, qu'il porta à ſon col, auec tant de reſpect & de deuotion, qu'il n'y auoit aucun François qui en fiſt plus d'eſtat, non pour la beauté de la ſoye de laquelle il eſtoit enueloppé, mais pour la croyance qu'il y auoit, lequel il conſeruoit tellement que peur de le perdre, il le fit encore couurir d'un autre morceau d'eſtoffe.

Il nous pria fort de luy permettre d'aſſiſter à la Saincte Meſſe, pour y prier Dieu auec nous, mais comme nous luy euſmes dit qu'il ne pouuoit, n'eſtant pas baptiſé, il nous ſupplioit qu'on le baptiſaſt
520 pour y pouuoir aſſiſter, & faire au reſte com- || me nous. Et comme il eſtoit tout plein de bonne volonté, il ne cherchoit que l'occaſion de nous faire plaiſir, & demandoit de coucher dans noſtre cabane, lorſqu'en l'abſence de mes confreres i'y reſtois ſeul la nuict. Ie luy en demandois la raiſon, & s'il croyoit m'obliger en cela, il me diſoit qu'il apprehendoit quelque accident pour moy, particulierement au temps que les Hiroquois eſtoient entrez dans leurs terres, & qu'ils me pourroient ayſement prendre, ou me tuer dans noſtre cabane, ſans pouuoir eſtre ſecouru de perſonne, & que de plus les eſprits malins qui les inquietoient me pourroient auſſi donner de la frayeur, s'ils venoient à s'apparoir à moy, ou à me faire entendre de leurs voix, comme ils font en diuerſes contrées, & ſous diuerſes figures. Ie le remerciois de ſa bonne volonté, & l'aſſeurois que ie n'auois aucune apprehenſion, ny des Hiroquois, ny des eſprits malins, & que ie voulois demeurer ſeul la nuict dans noſtre cabane, en ſilence, prieres & Oraiſons. Il me repliquoit : mon nepueu, ie ne parleray point & ne prieray Ieſus auec toy, ſouffre-moy ſeulement en ta compagnie pour cette nuict, car tu nous es cher, & crains qu'il ne t'arriue du mal, ou en effet, ou d'apprehenſion. Ie le remer-
521 ciois de rechef, le renuoyois au bourg, & || demeurois ſeul à la garde de Noſtre Seigneur & de mon bon Ange, car ie ne iugeois pas neceſſaire d'auoir autre

garde auec moy, & puis de mon naturel ie suis assez peu apprehensif, Dieu mercy.

Il y en a qui s'imaginent que les païs sauuages sont tout plains de demons, & que ces pauures gens en sont continuellement tourmentez & vexez, cela est bon pour le païs de ceux qui les adorent, comme faisoient anciennement les Mexicains, mais pour nos Hurons, ils les croyent meschans & ne les adorent aucunement encores qu'il le semblent faire aux offrandes qu'ils font en des lieux particuliers, comme i'ay dit ailleurs, & si Sathan leur apparoist comme il faict à quelqu'uns, ce n'est pas tousiours sous une forme hydeuse & espouuentable, mais ordinairement sous une forme humaine, ou de leurs parens & amis deffuncts, & quelquefois en songe seulement, principalement aux femmes, où ils se font ouyr de la voix, & comme ils la diuersifient, tantost triste & plaintiue, & tantost gaye & ioyeuse, auec des risées, sans qu'on y puisse rien comprendre, ny qu'on apperçoiue aucune chose. Les Sauuages m'en demandoient l'interpretation, & me seruant dextrement de l'occasion, ie leur disois que ces voix tristes & lamentables de leurs parens & amis deffuncts, n'estoient autres que des regrets & desplaisirs de leur damnation, pour n'auoir pas esté baptisez & vescu selon la loy que le Fils de Dieu nous a enseignée par ses Apostres. Et que pour ce qui estoit de ces ris & voix de || resioüissance, cela 522
ne procedoit que du malin esprit, qui leur vouloit faire croire par là, contre toute verité que leurs parens estoient bien-heureux, & ioüissoient de la felicité eternelle, afin de les diuertir eux-mesmes de la voye

de Dieu, les obliger à la meſme vie, les maintenir dans les meſmes vices, & les entrainer en la meſme damnation auec leurs parens & amys deffuncts, tellement que les pauures Sauuages par ceſte reſponce deteſtans ces cachots tenebreux, frappoient de la main doucement contre leur bouche & diſoient ho, ho, ho, ho, ho. Danſtan téonguiandé, voylà qui n'eſt pas bien, voylà qui ne vaut rien, & ils auoient raiſon.

Il arriue quelquefois que le diable pere de menſonge dit des veritez, mais cela luy eſt ſi rare, qu'il n'en diroit iamais s'il n'y eſperoit du profit, ou que Dieu ne luy contraignit, auſſi ne le doit-on croire, ny l'eſcouter, que comme on doit faire un demon, en bouchant ſes aureilles. Un honneſte gentilhomme de nos amis, nommé le ſieur du Vernet, demeurant auec nous au païs des Hurons, nous dit un iour que comme il eſtoit dans la cabane d'une Sauuageſſe vers le Breſil, qu'un demon vint frapper trois grands coups ſur la couuerture de la cabane, & que la Sauuageſſe qui cognut que c'eſtoit ſon demon, entra dés auſſitoſt dans ſa petite tour d'eſcorces, où elle auoit accouſtumé de receuoir ſes oracles & entendre les diſcours de ce malin eſprit. Ce bon gentilhomme preſta l'oreille, & eſcouſtant le colloque, entendit le diable qui ſe plaignoit tout haut,
523 d'eſtre grandement fati- || gué, & que ſon ſeul reſpect l'auoit amené là d'un loingtain païs, d'où il venoit de guerir des malades (ô le malheureux medecin). Apres auoir encor long temps diſcouru auec une voix aſſez baſſe, il dit enfin à cette Magicienne qu'il y auoit trois Nauires François en mer, qui arriueroient bientoſt, ce qui fut trouué veritable, car à trois ou quatre

iours de là ils arriuerent, & aprés que la Sauuageſſe l'eut remercié & faict ſes demandes, le demon s'en retourna dans les enfers & ledit ſieur du Vernet dans les Nauires nouuellement arriuez.

Ce meſme gentilhomme nous dit, qu'il auoit remarqué en ſes Sauuages bien que tout nuds, hommes, femmes & enfans, que iamais les femmes ne cognoiſſoient d'autres hommes que leurs propres maris, leſquels en eſtoient ſi ialoux, qu'ils n'euſſent ſouffert pour choſe du monde qu'un autre eut abuſé de leur couche, & d'abondant que tous ſes peuples, par une ſuperſtition payenne, s'alloient tous les iours lauer à la riuiere dés qu'ils eſtoient ſortis du lict & ne nous en ſceut donner autre raiſon, ſinon celle de leur antiquité, pour ſe nettoyer du peché.

Ce n'eſt pas ſeullement aux peuples infidelles & barbares, que le diable apparoiſt ſous diuerſes formes & figures, mais auſſi à pluſieurs Chreſtiens & Religieux. Depuis quelques années ença, i'ay appris d'un bon Pere des noſtres de la Prouince de Flandre, que demeurant de communauté dans un Conuent de la même Prouince. Il * y eut un ieune Nouice lequel ſe || promenant ſeul dans le iardin, & preſtant trop 524
inconſiderement la penſée à la tentation, qui luy remettoit en memoire les grands biens qu'il auoit laiſſé au monde, & que s'il y fuſt demeuré qu'il eut eſté riche & opulent, au lieu d'une extreme pauureté qu'il embraſſoit, eut eſté bien monté au lieu d'aller pieds nuds, & eſtimé au lieu d'eſtre meſpriſé, dont le diable prenant occaſion luy eſtourdit l'eſprit & le plongea dans une telle melancolie, que mepriſans en ſon ame

les actions vertueuſes de la ſaincte Religion, il aſpira aux plaiſirs mondains de telle ſorte, que le diable pour le perdre dauantage, luy fiſt apparoir un gros cheual noir bien equippé, ſellé & bridé, garny d'une bonne bougette à l'arçon de la ſelle, qui ſembloit pleine d'eſcus, le Nouice grandement effrayé d'une apparition ſi inopinée rentrant en luy-meſme s'enfuit au Conuent, où n'ayant pû diſſimuler ſa peur, fut commandé par le Superieur de luy dire le ſuiect de ſon eſtonnement, ce qu'ayant faict encor tout tremblant, fut doucement diſpoſé à rendre l'habit de la Saincte Religion, & charitablement aduerty que l'ordre n'admettoit que ceux qui batailloient & reſiſtoient vaillamment à l'ennemy, & non ceux qui adheroient à leurs tentations. Il rendit donc l'habit bien qu'auec regret, & fut renuoyé au monde, où il vit, touſiours un peu troublé & inquieté de ceſte apparition.

Il a du depuis faict de grands efforts pour rentrer en l'ordre, mais il n'a pu venir à chef de ſes preten-
525 ſions, pour apprendre aux Nouices || & nouueaux champions en la milice de noſtre Seigneur d'eſtre touſiours ſur leur garde, & de reſiſter aux tentations du malin eſprit dés l'inſtant qu'elles ſe preſentent, peur de tomber en pareil inconuenient & mal-heur de ce Religieux, car le diable ne dort iamais.

Il y a d'autres apparitions qui arriuent, mais à des perſonnes plus aduancées à la vertu, par de rudes combats & des priſes eſtranges auec cet eſprit malin, que Dieu permet pour les faire meriter & affermir dans la meſme vertu.

Depuis quelques années ença, nous auons eu en

noſtre Conuent de Paris, un de nos Religieux nommé Frere Bonauenture, natif d'Amiens, tellement pourſuiuy & moleſté par l'ennemy du genre humain, s'y * qu'à peine luy laiſſoit-il prendre un peu de relaſche, de ſorte que tous les Religieux & principalemen . les Nouices, comme nouueaux apprentifs en la voye de Dieu, en reſtoient tous effrayez & n'ozoient plus ſe tenir ſeuls la nuict dans leurs cellules, s'ils n'auoient le ſoir eſté aſſeurez par leur Pere maiſtre & receu ſa benediction.

Combien de fois on a veu ce pauure Frere meurtry de coups & eſgratigné comme d'un animal meſchant, on a ouy quelquefois des chaiſnes de fer rouller par le Conuent, & des tintamarres effroyables, que ce malin eſprit proche les bons iours principalement, faiſoit en la pourſuitte de ce bon Religieux, pour l'eſpouuenter & luy faire quitter ſes oraiſons & l'exercice de ſes mortifications, pendant leſquelles on l'a ſouuentefois veu rauy en extaſe || deux ou trois fois le 526
iour. Dieu m'a faict la grace de m'y eſtre quelquefois trouué preſent & en des iubilations admirables où ſa voix egallement deuote auec ſes parolles, ſembloient celles d'un Ange du Ciel, tant elle eſtoit douce & rauiſſante.

Ce malin eſprit inuenta un iour une eſtrange maniere de le vexer & luy donner peine, car comme il luy en vouloit, il ne cherchoit que l'occaſion de luy mal faire & le faire mourir s'il eut pû. Il y auoit une grande Croix dans la cellule de ce bon Religieux, deuant laquelle il auoit accouſtumée de ſe proſterner & faire ſes oraiſons, le diable deſirant de le faire mourir,

prit des cordes & l'attacha pieds & poings liez ſur ceſte Croix, en ſorte qu'il n'euſt ſceu ſe bouger ny remuer, puis luy miſt une corde au col, & la ſerra de ſi prés qu'il l'en penſa eſtrangler, & pour empeſcher qu'on ne le ſecourut (malice infernale) il ferma la porte par dedans en telle maniere, que le ſuperieur fut contrainct d'y faire entrer un Religieux par la feneſtre auec une eſchelle, où la porte ouuerte ce pauure Frere fut trouué comme mort, & deſtaché fut mis ſur ſa couche, d'où reuenu à ſoy, il loüa Dieu & luy rendit graces infinies d'auoir combatu pour luy & deliuré ſon ame d'un ſi puiſſant ennemy.

Dieu tres-bon ne permet iamais que nous ſoyons tentez au delà de nos forces, il veut que nous ſoyons
527 eſprouuez & non point ſur- || montez, car il n'y a que celuy qui le veut qui le puiſſe eſtre. Les eſprits infernaux deſeſperés de pouuoir rien gaigner ſur ceſte belle ame, que pluſtoſt ils luy augmentoient ſes couronnes & merites, un d'iceux en guiſe d'un Courtiſan s'adreſſa un iour à l'un de nos Nouices auquel n'ayant pû mettre en l'eſprit de quitter la ſaincte Religion, le batit de telle ſorte que le Reverend Pere Prouincial entendant les coups de ſa chambre, accourut promptement le ſecourir, mais à ſon approche ce feint Courtiſan diſparut, de quoy le Nouice rendit graces à Dieu & audit Pere, auquel il compta l'hiſtoire.

Je pourrois encore icy rapporter pluſieurs autres apparitions & combats des demons à l'encontre des Religieux, mais comme ce n'eſt pas mon ſuject & que cela eſt aſſez ordinaire, ie me contente pour le preſent

des deux ſuſdites, leſquelles doiuent ſuffire, l'une pour nous faire tenir ſur nos gardes & reſiſter fortement à l'ennemy dés qu'il nous approche par quelque tentation, & l'autre pour nous apprendre qu'il y a touſiours à combatre pendant que nous ſommes en ce monde, & que tant plus nous approchons de Dieu, plus puiſſamment le diable nous aſſaille, mais auec la grace de Noſtre Seigneur, nous luy pouuons reſiſter, & dire auec S. Paul, ie puis tout en celuy qui me donne confort.

|| *Du recours que les Sauuages auoient à nos prieres. De la creance qu'ils nous auoient, & où ils croyent que le Soleil ſe couche.* 528

Chapitre XXXIII.

Priez les uns pour les autres afin que vous ſoyez ſauuez, diſoit l'Apoſtre Sainct Iacques. Ie ne m'eſtendray pas dauantage pour vous faire voir combien merite celuy qui prie pour ſon prochain, que de vous rapporter une memorable ſentence de la Bien-heureuſe Saincte Angelique de Foligny laquelle a autant grauement que veritablement dit ces mots dignes de ſa perfection : peut-eſtre que l'on ſe mocquera de moy de ce que ie vay vous dire, mais neantmoins il eſt vray que i'ay receu plus de graces de Dieu, priant pour autruy, que priant pour moy meſmes*.

Ce qui ſe confirme par l'hiſtoire ſuiuante extraicte

des Croniques de noſtre Sainct Ordre, aprés laquelle il ne faut plus de preuue ny d'autre teſmoignage du bien qui nous reuient de prier pour autruy, quoy que nous ſoyons grand * peſcheurs, car Dieu ne ſe laiſſe iamais vaincre de courtoiſie, & eſt touſiours preſt à donner pour peu qu'on le prie auec foy. Un certain
529 Religieux & parfaict Frere Mineur || homme de tres-ſaincte vie, prioit ordinairement tous ceux à qui il parloit d'auoir memoire de luy en leurs prieres. Aduint un iour, comme il entroit en quelque ville, qu'il rencontra une femme fort vitieuſe & mal viuante, qui le ſaluant, luy rendit auſſi toſt le reciproque, & la pria tres-humblement de prier Dieu, & la Vierge pour luy. Mais ceſte femme toute eſtonnée d'un propos ſi nouueau en ſon endroit, luy reſpondit, hélas! mon pere, mes prieres vous ſeroient inutiles & ne vous ſeruiroient de rien par ce que ie ſuis la plus grande peſchereſſe du monde. Qu'elle * que vous ſoyez, repart le Religieux, ie vous ſupplie de m'obliger de ce bien, ô choſe admirable : ſi toſt qu'elle fut entrée en l'Egliſe, elle fit la reuerence à une image de la Saincte Vierge, & alors elle ſe reſſouuint du Religieux, incontinent ſe mit à genoux deuant icelle image, diſant l'*Ave Maria* pour luy, elle n'euſt ſi toſt acheué ladite oraiſon, qu'elle fut rauie en eſprit, & vit la Vierge Mere de Dieu, tenant ſon fils bien aymé entre ſes bras, qui le prioit pour elle, luy diſant, Monſeigneur, ie vous ſupplie eſcoutez, s'il vous plaiſt l'oraiſon de cette peſchereſſe, & quoy ma mere, reſpondit l'enfant, (comment voulez-vous que i'eſcoute l'oraiſon odieuſe de ma grande ennemie, encores qu'elle prie pour mon

grand amy ? hé ! mon fils, repliqua la Vierge, de grace, faites-luy misericorde, & vous la rendez amie, pour l'amour de voſtre grand amy.

Ceſte pauure femme retournée à ſoy, grandement eſtonnée d'une telle apparition, cou- || rut incontinent trouuer le Religieux, & luy raconta ce qu'elle 530
auoit veu en ſon eſprit, aprés lui fit une entiere & parfaite confeſſion de tous ces* pechez, & depuis s'eſtudia du tout à fuir le vice, & ſeruir deuotement ceſte tant ſecourable Aduocate des pecheurs.

Enuiron les mois d'Auril & May les pluyes furent tres-grandes & preſque continuelles au païs de nos Hurons (au contraire de la France qui fut fort ſeiche cette année-là,) de ſorte que les Sauuages eſtoient dans de grandes apprehenſions que tous les bleds des champs deuſſent perir, & dans cette affliction qui leur eſt fort ſenſible, ne ſçauoient plus à qui auoir recours ſinon à nous, car deſia, toutes leurs inuentions & ſuperſtitions auoient eſté inutilement employées, c'eſt ce qui les ſiſt recourir au vray Dieu qui leur departit miſericordieuſement les effects de ſa diuine prouidence. Ils tindrent donc conſeil entre les principaux Capitaines & vieillards, & aduiſerent à un dernier & ſalutaire remede, qui n'eſtoit pas vrayement ſauuage, mais digne de perſonnes plus illuminées. Ils firent apporter un tonneau de mediocre grandeur, au milieu de la cabane du grand Capitaine où ſe tenoit le conſeil, & ordonnerent que tous ceux du bourg qui auoient un champ de bled enſemencé y apporteroient une eſcuellée de bled de leur cabane, & ceux qui auroient deux champs, en apporteroient deux eſcuellées, & ainſi des

autres, puis l'offriroient & dedieroient à l'un de nous trois, pour l'obliger auec ſes deux autres confreres, de prier Dieu pour eux.

531 || Cela faict, ils me manderent par un nommé Grenole de me trouuer au conſeil, où ils deſiroient me communiquer quelque affaire d'importance, & auſſi pour receuoir un tonneau de bled qu'ils m'auoient dedié.

Auec l'aduis de mes confreres, ie m'y en allay, & m'aſſis auprés du grand Capitaine, lequel me dit: Mon Nepueu, nous t'auons enuoyé querir pour t'aduiſer que ſi les pluyes ne ceſſent bien-toſt, nos bleds ſe pourriront, & toy & tes confreres auec nous, mourrons tous de faim; mais comme vous eſtes gens de grand eſprit, nous auons eu recours à vous & eſperons que vous obtiendrez de voſtre Pere qui eſt au Ciel, quelque remede & aſſiſtance à la neceſſité preſente, qui nous menace d'une totale ruyne.

Vous nous auez touſiours annoncé qu'il eſtoit tres-bon, & auoit tout pouuoir au Ciel & en la terre, ſi ainſi eſt qu'il ſoit tout puiſſant, & puiſſe ce qu'il veut, il peut donc nous retirer de nos miſeres, & nous donner un temps fauorable & propice, prie-le donc, auec tes autres confreres, de faire ceſſer les pluyes & le mauuais temps, qui nous conduit infailliblement dans la famine, s'il continue encore quelque temps, & nous ne te ſerons pas ingrats ny meſcognoiſſans: car voylà des-ia un tonneau de bled que nous t'auons dedié, en attendant mieux.

Son diſcours finy & ſes raiſons deduites, ie luy remonſtray que tout ce que nous leur auions dit & en-

ſeigné eſtoit tres-veritable, mais qu'il eſtoit à la liberté d'un Pere d'exaucer ou reietter les prieres de ſon enfant, & que pour chaſ- || tier ou faire grace & miſeri- 532
corde, il eſtoit touſiours la meſme bonté, y ayant autant d'amour au refus qu'à l'octroy, & luy dis pour exemple : voylà deux de tes petits enfans, Andaracouy & Arouſſen, car ainſi s'appelloient-ils, quelquefois tu leur accorde ce qu'ils te demandent, & d'autres fois non, que ſi tu les refuſes & les laiſſe contriſtez, ce n'eſt pas pour hayne que tu leur portes, ni pour mal que tu leur veuille; ains pour ce que tu iuge mieux qu'eux que cela ne leur eſt pas propre, ou que ce chaſtiment leur eſt neceſſaire. Ainſi en uſe Dieu noſtre Pere tres-ſage, enuers tous ſes petits enfans & ſeruiteurs.

Ce Capitaine un peu groſſier en matiere ſpirituelle, me repliqua, & dit : Mon Nepueu, il n'y a point de comparaiſon de vous à ces petits enfans, car n'ayans point d'eſprit ils font ſouuent de folles demandes, & moy qui ſuis pere ſage & de beaucoup d'eſprit ie les exauce ou refuſe auec raiſon. Mais pour vous qui eſtes grandement ſages & ne demandez rien inconſiderement, & qui ne ſoit tres-bon & equitable, voſtre Pere qui eſt au Ciel n'a garde de vous eſconduire, que s'il ne vous exauce & que nos bleds viennent à ſe perdre, nous croyrons que vous n'eſtes pas veritables, & que voſtre Ieſus n'eſt point ſi bon ny ſi puiſſant que vous nous auez annoncé. Ie luy repliquay tout ce qui eſtoit neceſſaire là-deſſus, & luy remis en memoire que deſia en pluſieurs occaſions ils auoient experimenté le ſecours d'un Dieu & d'un Createur ſi bon & pitoyable,

533 & qu'il les assisteroit enco- || re à ceste presente & pressante necessité, & leur donneroit du bled plus que suffisamment, pourueu qu'ils nous voulussent croire & quittassent leurs vices, & que si Dieu les chastioit parfois, c'estoit pour ce qu'ils estoient tousiours vicieux & ne sortoient point de leurs mauuaises habitudes, & que s'ils se corrigeoient, ils luy seroient agreables & les traitteroit aprés sans qu'ils manquassent de rien.

Ce bon homme prenant goust à tout ce que ie luy disois, me dit: ô mon Nepueu ie veux donc estre enfant de Dieu comme toy, ie luy respondis tu n'en es point encore capable, ô mon oncle! il faut encore un peu attendre que tu te sois corrigé, car Dieu ne veut point d'enfant s'il ne renonce aux superstitions & qu'il ne se contente de sa propre femme, sans aller à celles d'autruy, & si tu le fais nous te baptiserons, & aprés ta mort ton ame s'en ira bien-heureuse auec luy en Paradis.

Le conseil acheué, le bled d'Inde fut porté en nostre cabane & m'y en retournay, où i'aduertis mes confreres de tout ce qui s'estoit passé, & qu'il falloit serieusement & instamment prier Dieu pour ce pauure peuple, à ce qu'il daignast les regarder de son œil de misericorde & leur donnast un temps propre & necessaire à leurs bleds, pour de là les faire admirer ses merueilles. Mais à peine eusmes-nous commencé nos petites prieres & esté processionnellement à l'entour de nostre petite cabane (le P. Joseph reuestu) en disant les Litanies & autres prieres propres, que N. S. tres-bon & misericordieux fist à mesme temps cesser les
534 pluyes, tellement que le || Ciel, qui auparauant estoit

partout couuert de nuées obſcures qui ſe deſchargeoient abondamment ſur la terre, ſe fiſt ſerain & toutes ces nuées ſe ramaſſerent en un globe au deſſus du bourg, qui tout à coup s'alla fondre derriere les bois ſans qu'on en apperceut iamais tomber une ſeule goutte d'eau. Et ce beau temps dura enuiron trois ſepmaines au grand contentement & admiration des Sauuages, qui ſatisfaicts d'une telle faueur celeſte nous en reſterent fort affectionnez, auec deliberation de faire paſſer en conſeil, que de là en auant ils nous appelleroient Peres, qui eſtoit beaucoup gaigné ſur leur eſprit, & à nous une grande obligation de rendre infinies graces à noſtre Seigneur, qui nous auoit exaucé, veu qu'il * n'uſent iamais de ce mot Pere, qu'enuers les vieillards de leur nation, & non enuers les eſtrangers, par une certaine vanité qu'ils ont de tenir touſiours le deſſus.

Quelqu'uns en ſuitte nous appelloient Arondiouane, c'eſt à dire Prophete ou homme qui predit les choſes à venir & peut changer les temps, car entr'eux il y a de certains Sorciers, Medecins ou Magiciens, qui ont accez au diable & qui font eſtat de predire les choſes futures & de faire tonner ou ceſſer les orages, & ceux-là ſont les plus eſtimez entr'eux, comme entre nous les plus grands ſaincts, non qu'ils les eſtiment ſaincts, mais admirables & ſçachans les choſes à venir. C'eſt tout ce qu'ils peuuent dire d'excellent de nous, car pour nous appeller Oki ou Ondaki, qui veut dire demon ou Ange, cela eſtoit quelque degré au deſſous de ceſte premiere qualité.

|| Bref les Sauuages nous eurent une telle creance & 535

auoient tant d'opinions de nous depuis ceſte faueur celeſte, que cela nous eſtoit à peine, pour ce qu'ils en inferoient & s'imaginoient que Dieu ne nous eſconduiroit iamais d'aucune choſe que luy demandaſſions, & que nous pouuions tourner le ciel & la terre à noſtre volonté (par maniere de dire), c'eſt pourquoy il leur en falloit faire rabatre de beaucoup & les aduiſer que Dieu ne faict pas touſiours miracle, & que nous n'eſtions pas digne * d'eſtre touſiours exaucez, mais ſouuent corrigez.

Il m'arriua un iour qu'eſtant allé viſiter un ſauuage de nos meilleurs amis, grandement honneſte homme, & qui ſentoit plus toſt ſon bon Chreſtien que non pas ſon ſauuage, comme je diſcourois auec luy & penſois monſtrer noſtre cachet, pour luy en faire admirer l'image qui eſtoit de la ſaincte Vierge, une fille ſubtilement s'en ſaiſit & le ietta de coſté dans les cendres, pour n'en eſtre trouuée ſaiſie & le ramaſſer aprés ma ſortie. I'eſtois marry que ce cachet m'eut eſté ainſi deſrobé, & dis à ceſte fille que ie ſoupçonnois, tu te ris à preſent de mon cachet perdu, mais ſçache que s'il ne m'eſt rendu, que tu pleureras demain & mourras bien-toſt, car Dieu n'ayme point les larronneſſes & les chaſtie, ce que ie diſois ſimplement pour l'intimider & faire rendre ſon larrecin, comme elle fiſt à la fin l'ayant moy-meſme ramaſſé du lieu qu'elle me monſtra l'auoir ietté.

Le lendemain matin à heure de dix eſtant retourné
536 voir mon Sauuage, ie trouuay cette || fille toute eſplorée, malade & trauaillée de grands vomiſſemens, eſtonné & marry de la voir en cet eſtat ie m'infor-

may de la cauſe de ſon mal & de ſes pleurs, l'on me dit que c'eſtoit le chaſtiment de Ieſus que ie luy auois predit, & que deuant mourir elle deſiroit s'en retourner à la nation du petun d'où elle eſtoit, pour ne mourir hors de ſon païs, ie la conſolay alors & luy dis qu'elle ne mourroit point pour ce coup, ny ne ſentiroit dauantage de mal, puis que ce cachet auoit eſté retrouué, mais qu'elle auiſaſt une autre fois de ne plus deſrober, puis que cela deſplaiſoit au bon Ieſus, elle me demanda de rechef ſi elle n'en mourroit point, ie luy dis que non, aprés quoy elle reſta entierement guerie & conſolée & ne parla plus de retourner en ſon païs comme elle faiſoit auparauant.

Comme ils eſtimoient que les plus grands Capitaines François eſtoient douez d'un plus grand eſprit, & qu'ayans ſi grand eſprit ils pouuoient faire les choſes les plus difficiles & non les pauures qui n'auoient point d'eſprit. Ils inferoient de là que le Roy (comme le plus grand Capitaine des François) faiſoit les plus grandes chaudieres & les autres Capitaines les moindres & plus petits meubles. Ie les tiray de cette folle penſée lors qu'ils nous en preſenterent à raccommoder, car leur ayant dit que c'eſtoit l'ouurage des pauures artiſans & non du Roy ny des grands, l'admirant, ils nous dirent: les pauures ont donc de l'eſprit en voſtre païs, & d'où vient donc que ce ſont les Capitaines de Kebec qui ont toute * les marchandiſes & non les || autres, c'eſt que les pauures leur donnent 537
leur trauail, & les riches les nourriſſent.

Ils nous prierent quelquefois de fort bonne grace, de faire pencher en bas les oreilles droictes de leurs

chiens, pour les rendre ſemblables à ceux de Kebec, & de tuer cet importun Tonnerre qui les eſtourdiſſoit de ſon bruit, car ils croyoient qu'il eſtoit un oyſeau fort delicat qu'on mangeoit en France, couuert de fort belles plumes, & nous demandoient ſi les pennaches de nos gens eſtoient de ſes plumes, & s'il auoit bien de la graiſſe, & pourquoy il faiſoit tant de bruit, & de la cauſe des eſclairs, & de ces roulemens, & ie ſatisfaiſois ſelon ma petite capacité à leur demande, & les detrompois leur faiſant voir qu'ils ne deuoient penſer ſi peu apparemment des choſes, ny croire à tous eſprits de quoy ils reſtoient fort contens & ſatisfaits, car ils ſont bien ayſe d'apprendre, & d'ouyr diſcourir des choſes qu'ils ignorent, pourueu qu'on leur parle ſerieuſement, & en verité, & non point en gauſſant, ou niaiſant, comme faiſoient nos François.

Ils furent fort eſtonnez entre autre choſe, auſſi bien que pluſieurs ſimples gens d'icy, d'ouïr dire que la terre fut ronde, & ſuſpenduë ſans autre appuy que de la puiſſance de Dieu, que l'on voyageaſt à l'entour d'icelle, & qu'il y eut des Nations au deſſous de nous, & meſme que le Soleil fit ſon cours à l'entour; car ils
538 penſoient que la terre fut || poſée ſur le fond des abyſmes des eauës, & qu'au milieu d'icelle il y eut un trou dans lequel le Soleil ſe couchoit iuſques au lendemain matin qu'il ſortoit par l'autre extremité.

Cette opinion eſt quaſi conforme à celle des Peruennois, leſquels quand ils voyoient que le Soleil ſe couchoit & qui ſembloit ſe precipiter dans la mer, qui en toute l'eſtenduë du Peru eſt du coſté du Ponent, ils diſoient qu'il entroit dedans où par la violence de ſa

chaleur il deſſeichoit la pluſpart des eauës, & qu'à l'imitation d'un bon nageur, il faiſoit le plongeon par deſſous la terre qu'ils croyoient eſtre ſur l'eau, pour ſortir le iour d'apres des portes de l'Orient ce qu'ils ne diſoient que du coucher du Soleil ſans parler de celuy de la Lune, ny des autres eſtoiles. De toutes leſquelles choſes on peut inferer qu'ils n'eſtoient gueres ſçauans en Aſtrologie, & fort ignorans en ces ſciences pour n'y auoir pas eu de maiſtres.

Hiſtoire d'une femme Huronne baptiſée & d'un ieune Montagnais auquel le diable s'apparut ſous diuerſes formes. — Du grand feſtin qui fut fait à ſon bapteſme & de la harangue des Sauuages.

Chapitre XXXIV.

La conuerſion des Infidelles eſt le propre gibier des Freres Mineurs, & de roder || toute la terre, pour les 539
amener à Ieſus Chriſt, car Dieu ne nous a pas enuoyé pour nous ſeuls, mais pour ayder à ſauuer les autres en nous ſauuans nous-meſmes, autrement nous ne ſatisfaiſons pas à tout ce qui eſt du deuoir d'un vray Frere Mineur, qui doit eſtre martyr de volonté, s'il ne le peut eſtre d'effet.

Ie fais mention au chapitre ſuiuant des conuerſions admirables que nos tres-ſaincts Freres ont fait dans les Indes & preſque par toutes les terres Payennes & Barbares, leſquelles ſurpaſſent infiniment celles qui ſe

ſont faictes dans tout le Canada; mais ceux qui conſidereront ce qui eſt de la nouuelle France, & le peu de zele de l'ancienne à y porter leur ayde.* La grande eſtenduë & le peuple preſque infini des Indes, outre le bon ordre que les Viceroys & Gouuerneurs des pays y tiennent, que ce ſont des peuples policez pour la pluſpart, admireront qu'il y en aye aucun de conuerty dans noſtre pauure Canada, & que nos Religieux y ayent pû diſpoſer un ſi grand nombre de Barbares à la foy, & en baptiſer pluſieurs, entre leſquels ie feray choix de quelqu'uns pour vous faire voir qu'en effet, on y feroit du profit ſi on y eſtoit aſſiſté.

Nous baptiſames une femme Huronne, malade en noſtre bourg de Sainct Ioſeph, qui reſſentit interieurement, & teſmoigna exterieurement de grands effets du Sainct Bapteſme, il y auoit pluſieurs iours qu'elle
540 ne || prenoit aucune nourriture, ne pouuoit rien aualler & n'auoit d'appetit non plus qu'une perſonne mourante, elle auoit neantmoins touſiours l'eſprit & le iugement tres-bon, ioüiſſoit de la faculté de ſes ſens, & paroiſſoit en elle ie ne ſcay quoy d'aſpirant aux biens eternels, car à meſme temps qu'elle fut baptiſée l'appetit luy reuint comme en pleine ſanté, & ne reſſentit plus de douleurs par l'eſpace de pluſieurs iours, apres leſquels la maladie ſe rengregeant & ſon corps s'afoibliſſant, elle rendit ſon ame à Dieu le Createur, comme pieuſement nous pouuons croire.

Auant d'expirer elle repetoit ſouuent à ſon mary, que lors qu'on la baptiſoit, elle reſſentoit en ſon ame une ſi douce, ſi ſuaue & agreable conſolation, qu'elle ne pouuoit s'empeſcher d'auoir les yeux & la penſée

continuellement esleuez au Ciel, & eut bien desiré qu'on eut pû luy reiterer encore une autre fois le Sainct Baptesme, pour pouuoir iouir de rechef de cette consolation interieure, grace & faueur que ce Sacrement luy auoit communiqué.

Son mary nommé *Ongyata*, tres-content & ioyeux au possible, nous en a tousiours esté du depuis fort affectionné & desiroit encore estre Chrestien, auec beaucoup d'autres, mais il falloit encore un peu temporiser & attendre qu'ils fussent mieux instruits & fondez en la cognoissance d'un Iesus Christ Crucifié pour nos pechez, au mespris de || toutes leurs folles 541
ceremonies, & à l'horreur du vice, pour ce que ce n'est pas assez d'estre baptisé, pour aller en Paradis, mais il faut viure chrestiennement & dans les termes & les Loix que Dieu & son Eglise nous ont prescrit : autrement il n'y a qu'un Enfer pour les mauuais Chrestiens, non plus que pour les Infidelles, & non point un Paradis.

Et puis ie diray auec verité, & veux bien le repeter plusieurs fois, que la doctrine & la bonne vie des Religieux, ne suffisent pas à des peuples Sauuages pour les maintenir dans le Christianisme, & en la foy, il faut de plus la conuersation & le bon exemple des personnes seculiers; car comme ils disent eux-mesmes, s'il y auoit des mesnages de bons Catholiques habituez auec eux, ils apprendroient plus en deux Lunes, leur voyans rendre les deuoirs de bons & vertueux Chrestiens seculiers, qu'en quatre, les oyans dire a des Religieux, à la vie desquels ils trouuent plus à admirer qu'à imiter.

Entre plusieurs Sauuages Canadiens que nos Peres ont baptisez, soit de ceux qu'ils ont fait conduire en France, ou d'autres qu'ils ont baptisez & retenus sur les lieux, un principalement merite que ie vous descriue l'Histoire qui est assez remarquable.

I'ay rapporté cy deuant au premier liure de ce volume, chapitre sixiesme, comme le Canadien Choumin, autrement nommé le Cadet, auoit promis au Pere Ioseph de luy amener son fils aisné nommé *Naneo-*
542 *gauachit*, || pour estre instruit & baptisé, si tost qu'il sçauroit son retour de France, comme il fit en effet, s'y rendant si soigneux, qu'à peine ledit Pere eut-il pris un peu de repos qu'il le vint trouuer auec sondit fils, lequel apres un petit compliment luy dit en sa langue: Pere Ioseph voylà mon fils que ie t'ay amené pour demeurer auec toy, ou pour l'enuoyer en France ainsi que tu voudras, ie te l'auois promis & m'en acquitte, & te le laisse en depos pour en disposer à ta volonté, seulement ie te supplie pour l'amour que tu porte a Iesus, d'en auoir le soin, de l'instruire & de le faire son* enfant comme tu m'as promis, car ie veux qu'il viue doresenauant comme toy, & aille en Paradis auec toy.

L'enfant ne pouuoit auoir lors qu'enuiron neuf ou dix ans seulement, mais il estoit fort ioly, honneste, & sentant peu son sauuage non plus que son pere. On lui demanda s'il vouloit demeurer auec nous, & estre baptisé, il dit que ouy, & qu'il estoit fort contant. Là-dessus on luy fait quitter son habit de sauuage, qui consistoit en un petit capot rouge qu'il auoit eu à la traite pour des pelleteries, & fut reuestu d'un petit

habit à la Françoiſe, qui le conſola fort, car il ſe contemploit, ſe regardoit, & s'admiroit luy-meſme auec ce petit habit. Mais combien eſt puiſſant l'amour d'un pere enuers ſon enfant, & reciproquement celuy d'un enfant bien nay enuers ſon pere, il n'y a que celuy qui l'a experimenté qui le puiſſe exprimer.

|| Ce pauure Sauuage auoit eſté contant iuſques là, 543
mais quand il fut queſtion de dire à Dieu à ſon enfant, la parole luy manqua, & fondant en larmes, il n'oſoit plus regarder ce fils, l'obiet de ſes douleurs, non plus qu'une autre Saincte Paule ſon petit ſur le riuage de la mer, neantmoins ſurmontant ſa paternelle affection, & aymant plus ſon fils pour Dieu que pour luy-meſme, dit de rechef au Pere Ioſeph, cet enfant eſt à toy, ie te l'ay donné, & me ſuis deſpoüillé du pouuoir que i'auois ſur luy, afin qu'il ſuiue tes volontez, reçois-le donc, & en fais comme de ton fils, & ſur ce partit pour s'en retourner auec les autres Sauuages, chargé de quelque petit preſent qu'on luy donna pour eſſuyer ſes larmes.

Or ce fut icy bien la pitié, car *Naneogauachit* voyant partir ſon pere, il n'y eut plus de paix à la maiſon, il pleuroit, il s'affligeoit & vouloit à toute force s'en retourner auec luy, ſans qu'on pû par aucune douceur luy perſuader de demeurer, à la fin on uſa de quelque menace de luy oſter ſon habit, & de le renuoyer comme il eſtoit venu, ce qu'aprehendant, il s'appaiſa un petit, & dit au Pere Ioſeph; ſi tu m'ayme comme tu dit, * laiſſe-moy donc aller auec cet habit, car il me plaiſt infiniment, autrement ie ne voy point que tu aye de l'amour pour moy, car l'amitié ne ſe recognoiſt

que dans le bienfait, & tu me le veux oſter, ce n'eſt pas que ie deſire te quitter pour touſiours, mais ſeu-
544 lement pour la || conſolation de mon pere qui ſe meurt de triſteſſe. Et quoy, voudrois-tu bien uſer d'une ſi grande rigueur à l'encontre de celuy qui ne peut vaincre les ſentimens que la nature luy a donné pour celuy qui l'a mis au monde, ie ne le peux conceuoir, & ne ſçaurois comprendre que tu ſois bon pour les autres, & que pour moy ſeul tu ſois mauuais, c'eſt à toy à faire voir ta courtoiſie en effet, & à moy de t'en faire les remerciemens ſelon leur valeur, & te promettre comme ie fais, de te venir voir ſouuent auec d'autres petits garçons que ie t'ameneray pour apprendre à prier Dieu auec moy, ſi tu m'en donne le congé : mais comme il vid qu'il falloit tout à bon quitter l'habit ou demeurer, il ſe reſigna, & dit qu'il ne s'en vouloit point aller, & deslors demeura auec nos Peres, ſans plus parler de ſes parens.

Il faut aduoüer qu'il y eut un rude combat à cette ſeparation, & puis le Diable y allumoit bien les tiſons, car il y alloit de ſon intereſt, comme la ſuitte de ce diſcours vous fera voir. Ce petit ſe rendit ſi ſoigneux d'apprendre la doctrine Chreſtienne, & les prieres neceſſaires, qu'il s'en faiſoit admirer, car outre qu'il auoit l'eſprit bon, & la memoire heureuſe pour bien apprendre, il auoit ie ne ſçay quoy de gentil qui le faiſoit aymer, & eſperer de luy quelque choſe de bon pour l'aduenir.

Apres qu'il eut appris ſes petites prieres, il ne man-
545 quoit pas de les reciter ſoir & ma- || tin de genoüils deuant une Image deuote ou à l'Oratoire, & ne ſe

couchoit iamais qu'au prealable il ne se fut recommandé à Dieu, & fait le deuoir d'un bon Chrestien (Payen qu'il estoit). Lors qu'ils * alloit par les cabanes de ceux de sa Nation, il inuitoit les petits garçons d'apprendre les mesmes choses, & de venir demeurer auec luy, & aduertissoit les malades de ne mourir point sans estre baptisé, car luy-mesme auoit un si grand desir de l'estre, apres qu'il eut un peu compris la doctrine Chrestienne, qu'il ne cessoit iour n'y * nuict de prier nos Freres de le baptiser, & fallut en fin pour sa consolation & celle de son pere qui les en prioit aussi luy donner iour pour cette solemnité, à Pasques, ou quand les Nauires arriueroient de France, pendant lequel temps il apprit toute sa croyance, son Catechisme, & les commandemens de Dieu & de l'Eglise, auec une facilité & contentement incroyable.

Ce que ne pouuant supporter l'ennemy du genre humain, luy dressa une furieuse baterie, & inuenta tout ce qu'il peut pour l'empescher de son salut, qui ne luy reussy pas neantmoins. Il incita quelqu'un de sa Nation de dire à son pere de ne point permettre qu'il fut baptisé, & qu'autrement il mourroit comme les autres qui l'auoient esté. Ce qu'ils * disoient * pour plusieurs Sauuages que nos Peres auoient baptisez à l'article de la mort || apres auoir esté instruicts en santé, 546
& partant qu'il le deuoit retirer vers luy. Ce pauure homme affligé de cette nouuelle, partit à mesme temps du lieu où il Hyuernoit, esloigné de plus de trente-cinq lieuës de nostre maison, & se rendit à l'habitation, non sans une grande peine, pour consulter les François sur ce qu'il auoit à faire touchant son fils. Il

s'addreſſa, mais fort mal à propos, à de certains indeuots, qui ne ſe ſoucioient non plus du ſalut des Sauuages que du leur propre, car au lieu de porter ce pere à faire baptiſer ſon fils, ils l'en deſtournerent le plus qu'ils peurent, l'aſſeurant qu'il le deuoit retirer de nos mains, & ſuiure le conſeil de ceux de ſa Nation, à quoy il n'eſtoit deſia que trop enclin.

Ce mauuais conſeil des François n'eſtoit pas qu'ils ſe ſouciaſſent que l'enfant fut baptiſé ou non, mais c'eſtoit pour tirer de ce pauure pere quelques pieces de pelleteries, ou de venaiſon, ce qui parut lors que n'en pouuans rien auoir, ils luy chanterent iniures, l'appellant yurongne, & qu'il ne valloit rien d'auoir ainſi liuré ſon fils, qu'on enuoyeroit en France ſi toſt qu'il ſeroit baptiſé, & que le Pere Ioſeph auoit tort de l'auoir accepté. Voyez l'inſolence & la temerité de ces indeuots; ie croy que les chefs les en auront chaſtiez, ſi la faulte leur en a eſté deſcouuerte, car ils ne peuuent
547 tout cognoiſtre, que par || les yeux d'autruy.

Qui n'eut eſté eſmeu de tant de mauuais conſeils, & des iniures des François, autre qu'un eſprit bien fort. Ce pere ainſi trauerſé dans ſes penſées, s'en vint chez nous, où il fut bien receu & traitté de meſme nous, & ne ſçachans ſon mauuais deſſein, on luy permit de parler à ſon fils en particulier, auquel il demanda s'il vouloit quitter là les Religieux; mais l'enfant luy reſpondit que non, & qu'il vouloit demeurer auec eux, pour eſtre baptiſé, & que le iour deſtiné pour ſon bapteſme approchoit fort. Le pere ne luy en parla pas d'auantage pour lors, ſe contentant de cette premiere atteinte, iuſques à une autre fois qu'il reuint le preſ-

ſer de plus prés, ſans que l'enfant deſcouurit rien à perſonne, de la peine que ſon pere luy donnoit, peur qu'en la deſcouurant, il ne fut renuoyé à ſes parens, en quoy il ſe trompoit.

Ces malicieux & faux Chreſtiens François, continuerent touſiours de ſolliciter ce Choumin à retirer ſon fils de nos mains, & de ne permettre qu'il fut baptiſé, quelques autres Sauuages s'y employerent auſſi, qui l'animerent ſi bien, que le ſamedy de Paſques il vint chez nous accompagné d'un Sauuage, que l'on tenoit pour grand Sorcier, & auoir une frequente communication auec le Diable, auſſi bien que le pere de ce petit, qui outre cela eſtoit || eſtimé le meilleur 548
Medecin, & grand chaſſeur du pays.

Comme on ne ſe mesfioit point de luy, on le laiſſa derechef monter ſeul dans la chambre où eſtoit ſon fils occupé à quelque petit exercice, & l'ayant ſalué à ſa mode luy dit que c'eſtoit à ce coup qu'il falloit qu'il renonçaſt au ſainct Bapteſme, & à tout ce qui eſtoit de nos inſtructions, autrement qu'il mourroit, & qu'il fit eſtat de s'en retourner auec luy. L'enfant inſiſtoit touſiours du contraire, & ne pouuant gouſter un ſi mauuais procedé, preſſé de trop prés, luy dit franchement que s'il le contraignoit d'auantage en ſa conſcience, qu'il le renonceroit pour ſon pere, & qu'il auoit bien peu d'eſprit (mot ordinaire) de vouloir luy empeſcher à preſent une choſe que luy-meſme luy auoit conſeillée, lors qu'il le donna au Pere Ioſeph.

Le pere irrité que par douceur, & autrement il ne pouuoit rien gaigner ſur l'eſprit, & la conſtance de ſon fils, voulut uſer de menace, & luy deſchargea un ſi

grand coup ſur l'eſtomach qu'il le renuerſa par terre, au bruit duquel le Frere Geruais accourut, qui luy demanda pourquoy il auoit frappé ſon fils, mais le petit prenant la parole, reſpondit : Ne vois-tu pas bien qu'il n'a point d'eſprit, & qu'il ne ſçait ce qu'il faict. Il voudroit que ie vous quittaſſe, & que ie ne fus point
549 baptizé, mais ie le veux eſtre, & mourrois || plus toſt à la peine, que de m'en retourner auec luy ſans auoir receu ce benefice, c'eſt pourquoy pour me liberer de ces importunitez ſi ie vay en France ie n'en reuiendray pas, ou bien vous me contraindrez de reuenir, car autrement ie ne puis auoir de repos. Les Religieux qui ſe trouuerent là, voyans ſa conſtance le conſolerent, & tancerent le pere de vouloir empeſcher le bapteſme de ſon fils : lequel s'excuſa ſur ce que les François meſmes, auec pluſieurs de ſa Nation, luy conſeilloient de le reprendre, & de ne permettre qu'il fut baptizé.

C'eſtoit la couſtume que nos Freres alloient toutes les feſtes & dimanches, faire l'Office diuin à l'habitation, & y demeuroient depuis le matin iuſques apres Veſpres qu'ils reuenoient à noſtre Conuent. Le iour de Paſques dés le matin le Pere Ioſeph s'y en alla à meſme deſſein, accompagné de ſon petit Sauuage, & de Pierre Anthoine Patetchouenon, autre Sauuage qui auoit eſté baptiſé en France, Choumin s'y trouua auſſi ou * ayant rencontré ſon fils, le pria derechef de s'en retourner auec luy, & pour l'amadouer l'ayans tiré un peu à l'eſcart loin de la maiſon, luy preſenta quelque choſe à manger, qu'il n'accepta que par contrainte, & encor moins luy voulut-il obeyr en ſon mauuais deſ-

ſein ; tellement que cet impetueux n'ayant encor pû rien gaigner ſur ſa conſtante reſolution, fut à la fin contrainct de l'abandonner en || ſes bonnes volontez, 550
& le laiſſer retourner auec nos Freres.

Veſpres eſtant dites, le Pere Ioſeph fit chercher ce petit, & ne l'ayant pû trouuer s'accompagna de ſon Pierre Anthoine, & partit pour ſon retour au Conuent, eſperant que ſi le garçon n'y eſtoit encore arriué qu'il les ſuiuroit bientoſt apres, car il eſtoit aſſeuré de ſa reſolution.

Or l'enfant qui auoit un peu trop tardé auec ſon pere fut bien marry que le Pere Ioſeph fut party, car il craignoit touſiours la rencontre de ceux qui le diſſuadoient de ſon ſalut, & fut contrainct de s'en aller ſeul en noſtre maiſon. Eſtant arriué au-deſſus de la coſte du fourneau à chaux, qui eſt à un grand quart de lieuë de noſtre Conuent, chantant comme ils ont accouſtumé allans par les bois; s'apparut à luy un fantoſme en guyſe d'un vieillard, ayant la teſte chauue, & une grande barbe toute blanche, qui n'auoit point de pieds, mais ſeulement deux bras & deux aisles, auec leſquelles il voltigeoit autour de luy, luy diſant quitte les Religieux, & le Pere Ioſeph, ou autrement ie te tueray.

Ce petit un peu eſmeu, luy reſpondit qu'il n'en feroit rien, qu'il les aymoit trop, & vouloit eſtre baptiſé. Je te tueray donc repliqua le fantoſme, & à meſme temps ſe ietta ſur luy, comme il paſſoit entre deux arbres, l'abatit ſur la neige pour lors encore d'un pied
& demy d'eſpaiſſeur, & luy || preſſa tellement l'eſto- 551
mach que de douleur il fut contrainct de ietter de hauts

cris, & d'appeler le Pere Ioſeph à ſon ayde, ce qu'ayant fait laſcher priſe à ce fantoſme, il luy emporta ſon chapeau à plus de trois cens pas de là.

S'eſtant releué, il ſe prit à crier, & courir de toute ſa force, ſans ſçauoir où eſtoit ſon chapeau, lequel il retrouua au milieu du chemin fort loin d'où il luy auoit eſté pris, & l'ayant ramaſſé non ſans quelque apprehenſion du malin eſprit, qui l'auoit l'a * porté, il ouyt une voix qui luy dit derechef, quitte donc ces *Ca Iſcoue ou acepet* (ainſi appellent-ils les Recollects). Il reſpondit : ie n'en feray rien, & fuyoit touſiours vers le Conuent en criant aux Religieux qu'ils l'allaſſent ſecourir, lequel ayant eſté à la fin entendu, le Pere Ioſeph enuoya Pierre Anthoine pour voir que c'eſtoit, car on ne pouuoit encor diſcerner la voix que confuſement. Eſtant rencontré il conta à Pierre Anthoine ſon infortune, & les frayeurs qu'il auoit eu de ce fantoſme, le priant au reſte de n'en dire mot à perſonne, peur que cela ne retardat ſon bapteſme, ou que l'on en conceut quelque mauuaiſe opinion de luy, ce qu'ils tindrent fort ſecret iuſques au temps qu'il le fallut deſcouurir. I'ay eu diuerſes penſées ſur ce fantoſme, & m'eſt venu en l'opinion que ce pouuoit eſtre Choumin meſme, qui l'auoit enuoyé à ſon fils pour
552 luy faire quitter le party de Dieu, || car comme i'ay dit ailleurs il eſtoit eſtimé un fort grand Pirotois.

Ce ſoir meſme les bons Peres Ieſuites qui eſtoient logez à noſtre departement d'embas, donnerent à ſoupper à nos Religieux, qui leur en donnoient auſſi reciproquement, où ils menerent Pierre Anthoine, & un autre Sauuage qui nous auoit promis ſon fils, puis le

petit Naneogauachit auec ſon pere qui l'eſtoit venu voir, leſquels loüerent fort l'appreſt des viandes, & la maniere de nous gouuerner en nos repas. Apres ſouper le petit Naneogauachit monta à la chambre auec le Frere Geruais, & tout gay & ioyeux ſe tenoit auprés du feu, pendant que ledit Frere eſcriuoit quelque * mots ſauuages qu'il luy enſeignoit, comme tout à coup il vint à tomber pleurant amerement auec la gorge & un viſage fort enflé, qui eſtonnoit fort nos gens, ne ſçachant d'ou * ce mal luy pouuoit proceder; On luy demanda ce qu'il auoit, mais à cela point de reſponce, ſeulement on luy oyoit dire entre ſes dents, Nema, Nema, qui veut dire en noſtre langue, non, non. Lors ledit Pierre Anthoine qui auoit deſia ſceu l'apparition du fantoſme, dit alors qu'il y auoit là du fort neceſſairement, & quelque traict de la magie de ſon pere, ou de cet autre Sorcier qu'il auoit amené, & pour confirmation de ſon dire, conta l'hiſtoire de ce Demon, qui en forme d'un vieillard luy eſtoit apparu ſur le chemin reuenant de Kebec.

|| Ce qu'ayant ſçeu le bon Frere Geruais & craignant 553
pis, appella le P. Ioſeph à ſon ſecours & auec luy les R.R. Peres Ieſuites, pour voir l'eſtat du petit & comme on en deuoit uſer, car il eſtoit comme mort eſtendu de ſon long deuant le feu, la premiere choſe qu'ils voulurent faire fut de le mettre ſur la couche qui eſtoit là tout proche, mais ils ne le purent oncques leuer de terre, à la fin noſtre Frere Charles y preſtant la main & tout ce qu'il auoit de force auec le Frere Geruais, le mirent ſur ſa paillaſſe. Le Pere Ioſeph & les R.R. P.P. Ieſuites ne ſçachant la cauſe de ce chan-

gement ſi ſoudain, s'informerent de Pierre ſon confidant d'où cela pouuoit proceder, lequel leur raconta derechef la rencontre du fantoſme, qui leur donna quelque crainte d'obſeſſion, & que ces ſi grands tourments qu'il ſe donnoit à luy-meſme ſur la couche, en eſtoient des autres indices, c'eſt pourquoy ils ſe mirent tous en prieres.

En ces entrefaictes, le pere de ce petit parut auec ſon compagnon, auquel on conta ce qui s'eſtoit paſſé, mais il en fit bien l'eſtonné, & dit mon fils veut mourir, mais laiſſez-moy faire & ie le gueriray, & ſe retirant dans le iardin auec cet autre medecin, firent des extorſions du corps & des grimaſſes eſtranges, pendant leſquelles ſon mal augmentant, il ſe prit à pleurer & ſuer à groſſes gouttes par tout le corps, les yeux fermez & tellement changé de face qu'il n'eſtoit pas cognoiſſable, nonobſtant il repetoit ſouuent comme s'il eut parlé à quelqu'un Nema, qui veut dire
554 nom*, & quelquefois Neo, || icy baptiſé, toutaganiouy, ie veux eſtre baptizé, & ſe plaignant fort de l'eſtomach, diſoit : que ce qu'il auoit veu ſembloit le vouloir eſtouffer tant il le preſſoit. Ce que voyant le R. P. Lallemant, luy couurit le viſage de ſa couuerture, où ayant eſté peu de temps, on l'entendit qu'il conteſtoit fort, diſant Nema & ralloit comme un homme agonizant. On le deſcouurit promptement pour luy donner de l'air, car il auoit des-ia la face toute changée, les leures fort enflées, & les yeux tout tournez. En reprenant un peu haleine, il dit, mais auec peine, que c'eſtoit le petit homme qu'il auoit veu, qui le vouloit eſtrangler à cauſe qu'il vouloit eſtre baptizé & que

cela le tenoit encor à la gorge, l'on luy donna du vin qu'il aualla, mais cela ne luy ſeruit de rien, non plus que d'un autre dans lequel le P. Lallemant auoit faict tremper ſon Reliquaire, car l'enfant crioit touſiours Nek boutamounau, i'eſtouffe. Neke poutamepitau, i'eſtrangle.

Le P. Ioſeph voyant que tout ce qu'on luy auoit pû faire ne l'auoit de rien ſoulagé, luy fiſt aualler une cuillerée d'eau beniſte, laquelle ayant auallée, il diſt, qu'eſt-ce qu'on m'a faict boire, ce meſchant craint bien cela, il l'a faict fuir, il ne me tient plus à la gorge, il eſt à preſent aux pieds du lict, iettés en deſſus : apres qu'on en y eut ietté, il dit, il n'eſt plus là, il eſt ſous le lict, iettez y en auſſi, ce qu'ayant faict l'enfant dit, voylà il n'eſt plus ceans, il s'eſt enfuy, tant il craint ce que tu luy iette.

Pendant que cela ſe paſſoit dans la chambre, || le 555
pere auec ſon compagnon eſtoient dans le iardin, où ils faiſoient des grimaſſes & chimagrées auec de certaines inuocations au demon, d'où ayans ſçeu qu'on les apperceuoit, ils ceſſerent & furent appellez à la chambre, & reprimandez de leurs magies, & iuſqu'à la veille de la Pentecoſte, que ce petit deuoit eſtre baptizé, il fut tourmenté tous les ſoirs par ce demon, l'eſpace d'une heure & quelquefois de deux, auec des peines pareilles de la premiere fois.

Il luy eſt auſſi arriué que allant ſeul par les bois chaſſer aux eſcurieux pour ſon diuertiſſement particulier, il ouyt une voix ſans rien apperceuoir, qui luy repeta par trois ou quatre fois, quitte donc les Religieux ou ie te tueray, (c'eſtoit la menace ordinaire du

demon) ce qui luy donna une telle apprehenſion, que laiſſant là ſon arc, ſes fleſches & l'eſcureux qu'il auoit tué, s'enfuit à trauers les bois iuſques dans noſtre Conuent, & dés lors ne vouloit plus ſortir ſeul, ſinon que nos Religieux l'aduertirent, que quand il oyroit, ou verroit quelque fantoſme, qu'il ſe ſignaſt du ſigne de la Saincte Croix, inuoquant le Sainct Nom de Ieſus & de Marie, & que par ce moyen l'ennemy ne luy pourroit plus nuyre, ce qu'ayant obſerué & baiſé ſouuent le Reliquaire qu'il portoit à ſon col, auquel il y auoit de la vraye Croix, il s'aſſeura du tout & n'eut plus peur de l'ennemy, iuſques à un certain iour que le demon s'apparoiſſant derechef à luy hors le Conuent, & luy commandant auec une voix affreuſe, de quitter
556 les Religieux, || il en demeura tellement effrayé qu'en fuyant il crioit comme un perdu au ſecours, mais comme il vint à ſe reſouuenir de ce qui luy auoit eſté enſeigné, il fiſt promptement le ſigne de la Saincte Croix ſur luy, & adiouſta, ie ne te crains point ô Satan, car tu ne me ſçaurois empeſcher d'eſtre baptizé dans huict iours, ce qu'ayant dit l'ennemy diſparut, & s'en alla comme un tourbillon de vent rencontrer trois de nos Religieux qui eſtoient dans le iardin du rempart, leſquels il penſa renuerſer du haut en bas des murailles, mais s'eſtans recommandez à Dieu, ce tourbillon les quitta & s'attacha à un petit arbriſſeau, qu'il esbranla & ſecoua de telle ſorte qu'il en rompit pluſieurs petites branches, & ne toucha à aucun des autres qui eſtoient là aupres, deſquels les fueilles ne branslerent pas ſeulement. Le petit eſtant de retour à la maiſon, il dit à nos Peres ce qui luy eſtoit arriué, &

que le demon l'ayant quitté il eſtoit allé droit à eux, mais on ne luy voulut point dire ce qu'ils en auoient experimenté peur de l'eſpouuenter.

Nos Freres voyans cet enfant touſiours dans les ſouffrances & que l'eſprit malin ne deſiſtoit point de ſes pourſuittes, ſe reſolurent de le baptizer le iour de la Pentecoſte prochaine, & en parlerent par pluſieurs fois à ſon Pere, lequel recognoiſſant ſa faute, dit qu'il eſtoit tres-marry de ce qui s'eſtoit paſſé, & que ç'auoit eſté à la perſuaſion de quelqu'uns de ſa nation & de pluſieurs François, qui ne trouuoient pas bon que ſon fils allaſt en France & fut baptizé, mais qu'à preſent, il ne ſe ſouciait pas de leur diſcours, & eſtoit tres-contant qu'on en fiſt un || bon Chreſtien & que luy 557
meſme ſe trouueroit à Kebec au iour de ſon bapteſme, pourueu qu'on luy die en quel iour de la Lune ce ſeroit, (car nos Montagnais de meſme que nos Hurons, content par Lune ce que nous contons par mois, & par nuicts ce que nous contons par iour) & que s'il pouuoit il y ameneroit pluſieurs Algoumequins, ſes parens & amis, auec toute ſa famille pour en voir les ceremonies & magnificences.

Le Samedy de la Pentecoſte eſtant arriué, le P. Ioſeph accompagné du petit & de Pierre Anthoine allerent aux cabanes des Sauuages, les prier pour la ceremonie du bapteſme qui ſe deuoit faire en publique, apres lequel il y auroit feſtin ſolemnel, pour tous ceux qui s'y trouueroient indifferemment, hommes, femmes & enfans, qu'eſtoit le moyen d'y auoir bonne compagnie, car où la chaudiere marche, ils ſont aſſez diligens.

Le lendemain dés le matin, le P. Ioſeph & le P. Lallemant allerent donner ordre pour la ceremonie du bapteſme, lequel le ſieur de Champlain, Lieutenant pour Monſieur le Duc de Vantadour dans le païs, ne voulut permettre eſtre faict en publique, comme il auoit auparauant promis, par des raiſons d'eſtat, diſant qu'une autre fois ſi les Sauuages auoient enuie de conſpirer contre les Francois, ils n'auroient point meilleur occaſion qu'à preſenter un enfant au bapteſme, & pendant que nos gens ſeroient occupez à en voir les ceremonies, ils les pourroient tous tuer ou emmener eſclaues, comme s'il eſtoit touſiours neceſſaire
558 || de faire ces ceremonies en publique, & par cette deffence il empecha le contentement & l'edification qu'elles euſſent pû donner à plus de deux cens Sauuages qui eſtoient là arriuez.

Le R. P. Lallemant celebra la Saincte Meſſe & en ſuitte la Predication à la priere du P. Ioſeph, à la fin de laquelle on fiſt venir le petit habillé de blanc à la porte de l'Egliſe, lequel en la preſence de toute la compagnie, fut interrogé s'il vouloit pas eſtre baptizé, il reſpondit que ouy & generallement à tout, ſuiuant qu'il eſt porté dans le Rituel Romain; voyant ſa perſeuerance, on le fiſt entrer dans la Chapelle de la Court, (car il n'y a point d'autre Egliſe) & la fut baptizé par le P. Ioſeph le Caron, & nommé Louys par le ſieur Champlain, qui le tint au nom du Roy, & la dame Hebert premiere habitante du Canada, pour Mareine, une bonne partie des François en furent les teſmoins, auec la pluſpart des parens du garçon, excepté de ſon pere, qui n'y put aſſiſter pour quelques affaires parti-

cuiieres qui luy eſtoient ſuruenuës. A la fin le Te Deum fut chanté en action de graces, & deux coups de canon tirés, & quelque * mouſquetades.

Tout eſtant acheué, il fut queſtion de donner ordre pour le feſtin des Canadiens, mais auparauant, le P. Ioſeph aſſiſté du P. Lallemant, du ſieur de Champlain & de quelques autres François, leur voulant donner la refection ſpirituelle de l'ame, car s'eſtant tranſportez en une grande place où tout le peuple eſtoit là aſſemblé, il leur fiſt une exhortation, en langue || Canadienne, par laquelle il leur fiſt entendre ce qui 559
eſtoit du S. Bapteſme & de ſa neceſſité & la principale raiſon pour laquelle nous nous eſtions acheminez en leur païs, qui eſtoit pour les inſtruire en noſtre Religion, leur apprendre à ſeruir Dieu & gaigner le Paradis. Plus il leur demanda s'ils vouloient pas eſtre inſtruicts, & nous donner de leurs enfans, pour eſtre esleuez en noſtre Conuent aux choſes de la foy, comme deſia on leur en auoit beaucoup de fois prié, & auoient touſiours differé d'en donner, & qu'il les prioit de luy dire à preſent leur volonté.

Puis s'addreſſant aux Capitaines, il leur dit : c'eſt principalement vous autres qui deuriez prendre ſoin de vous faire inſtruire & enſeigner, afin que vos enfans & les autres Sauuages fiſſent de meſme & enſuiuiſſent voſtre exemple. Ie vous ſupplie donc d'y auiſer & me faire ſçauoir voſtre deliberation, car en une affaire ou * il va de voſtre ſalut, il n'y faut point de remiſe. Les R.R. P.P. Ieſuites ſont icy venus nous ſeconder & trauailler pour le meſme effect, ce qui vous doit grandement conſoler, car auec l'inſtruction ſpirituelle,

ils ont moyen de vous assister en vos necessitez corporelles, & esleuer de vos enfans dans leurs maisons lorsqu'ils * ser t basties, ce que nous n'auons pû faire nous autres, a cause de nostre pauureté, & que nous ne viuons que d'aumosnes qui nous sont escharsement données par les François, desquelles si nous vous faisons part ils ne sont pas contans, comme l'auez pû apperceuoir, ny mesme des choses qui nous sont besoin.

560 || Il leur fist encor plusieurs autres discours, touchant la gloire des bien-heureux & les tourmens des damnez; & sur la fin il leur recita les Commandemens de Dieu qu'ils comprirent fort bien, mais quand il vint au sixiesme commandement *Non mecaberis*, la pluspart se prirent à rire, disans que cela ne se pouuoit obseruer; mais d'autres plus sages leur respondirent : les Peres l'obseruent bien, car ils n'ont point de femmes & n'en veulent point auoir, pourquoy non nous autres ?

A la fin du discours un des Capitaines nommé Chiméourinion, prist la parolle & dit : Il est vray que nous n'auons point d'esprit, de voir que depuis douze Hyuers que tu es icy, & que tu nous as tant de fois parlé du chemin du Ciel & de te donner de nos enfans, pour estre nourris & instruicts (ils mettent tousiours la nourriture auant l'instruction,) en ta Religion & en tes ceremonies, nous ne t'en auons encor point voulu donner que fort rarement, en partie à cause de ta pauureté, & auons negligé nostre instruction & le bien que tu nous procurois, ne pensans pas qu'il nous fust necessaire.

Tu monstre bien que tu nous ayme grandement,

d'auoir quitté ton pays pour nous venir inſtruire & endurer tant de mal comme tu as faict pendant deux ou trois Hyuers, que tu as couru les bois auec nous pour apprendre noſtre langue.

Si nous allons chez toy, tu nous faict part de tes biens, & nous donne à manger & à nos enfans, & pourquoy te ſerions-nous ingrats & || mecognoiſſans 561
en ne receuans tes parolles, puis que tu es fort puiſſant & ſçauant, & nous des beſtes rampantes, ou comme petits enfans qui manquent de iugement : nous voicy treize Capitaines auec tout cet autre peuple qui nous eſt ſuiet & plain d'amitié pour toy, car tous te cognoiſſent pour bon & pacifique : nous tiendrons demain conſeil pour deliberer ſur tes parolles, & puis nous te dirons noſtre reſolution & deſir que nous auons de te contenter & d'amender les fautes paſſées.

Apres un autre Capitaine nommé Mathican Atic, s'addreſſant à Pierre Anthoine. Patetchounon, dit-il, il eſt vray que tu n'as point d'eſprit de ne nous auoir point raconté ce que tu as appris en France, nous t'y auions enuoyé afin que tu y remarquaſſe les choſes bonnes pour nous les faire ſçauoir, & neantmoins voilà plus d'un Hyuer paſſé que tu en es de retour, & ne nous as encore rien dit; ie ne ſcay ſi c'eſt faute d'eſprit ou faute de hardieſſe, ou que tu te mocque de ce qui eſt en France, car quand tu nous en parle, qui eſt fort ſouuent, tu ne fais que rire, & fais touſiours l'enfant, il faut que tu ſois homme, & diſe hardiment & ſagement les choſes que tu as veuës & appriſes, afin que nous en tirions du profit.

Lors le Pere Ioſeph prenant la parole pour Pierre

Anthoine, reſpondit au Sauuage, il eſt bien vray que Patetchounon eſt un peu honteux de vous parler de ce qu'il a veu & appris en France, car quand il vous
562 en parle il ſe plaint || que vous vous en mocquez, diſans que les François luy auoient appris à mentir; c'eſt pourquoy il ne vous ozeroit plus rien dire. Premierement il y a appris à parler François, à prier Dieu, lire & eſcrire, & beaucoup d'autres choſes neceſſaires que vous autres ne ſçauez pas, & que ſi vous voulez nous apprendrons à vos enfans & à vous-meſmes, ſi vous voulez vous en donner la peine.

Cela finy, un chacun ſe leua pour aller au feſtin. Les R.R. P.P. Ieſuites, nos Religieux & quelques Capitaines Sauuages, auec Pierre Anthoine & le nouueau baptizé, auec ſes principaux parens, allerent diſner à l'habitation auec le ſieur Champlain, & Eſcouachit Capitaine Montagnais alla chez la Dame Hebert, où ſe preparoit le grand feſtin des Canadiens pour leur diſtribuer la viande, car entr'eux chacun ſe contente de ce qu'on lui donne, & perſonne ne prend luy-meſme au plat, dont reuſſit un grand ſilence, douceur & paix en tous leurs repas.

Les viandes qui furent employées à ce ſolemnel feſtin, furent en tres-grande quantité, car il y auoit premierement 56. outardes ou oyes ſauuages, 30. canards, 20. ſarcelles, & quantité d'autres gibiers, que Pierre Anthoine Patetchounon, & le petit Naneogauachit deſtiné au bapteſme, & quelque * François que le ſieur de Champlain auoit preſté, tuerent au Cap de Tourmente pendant trois iours qu'ils y giboyerent. Le ſieur Deſtouche Pariſien y contribua deux gruës, qu'il

auoit tiré pres de noſtre Conuent & deux corbillons de poix. Pluſieurs autres François || firent auſſi leur* 563
preſens, & Meſſieurs de la Traicte principalement, deſquels on eut deux barils de poix, un baril de galettes, 15. ou 20. liures de pruneaux, ſix corbillons de bled d'Inde, & quelque autre commodité, qui furent miſes auec tout le reſte des viandes, bled, pain, poix & pruneaux dans la grande chaudiere à braſſerie de la dame Hebert.

Les Officiers qui eurent ſoin de diſpoſer ce banquet ſolemnel, furent Guillaume Coillard, gendre de la dame Hebert, Pierre Magnan, qui a eſté depuis mangé par les Hiroquois, comme ie diray cy apres. Un nommé Matthieu celuy qui auoit hyuerné auec nous aux Hurons, & Iean Manet Truchement des Skecaneronons. Leſquels apres auoir faict bien boüillir le tout enſemble, pesle-mesle, dans cette grande chaudiere, ils ſe ſeruirent des grands rateaux du iardin en guyſe de fourchettes, pour en tirer la viande, & d'un ſceau attaché au bout d'une perche, pour en puiſer le bouillon, qui fut diſtribué & partagé auec la viande par ledit Capitaine Eſcouachit, à toute la compagnie, commençant par luy le premier. Et apres qu'ils furent tous bien raſſaſſiez, ils dancerent à leur mode, puis emporterent le reſte des viandes dans leurs cabanes, diſans qu'ils voudroient qu'il y eut tous les iours bapteſme pour y faire tous les iours bonne chere.

564 || *Histoire d'un Algoumequin baptizé, surnommé par les François Trigatin, & de sa ferueur.*

Chapitre XXXV.

Ie vous ay rapporté au chapitre precedent la harangue que le deffunct P. Ioseph fist aux Sauuages sur le suiect du baptesme du petit Naneogauachit, vous verrez à la suitte de ce discours que plusieurs la receurent, comme des fruicts du Paradis, & d'autres comme chose indifferente. Car comme il est dit dans l'Euangile, une partie de la semence tomba sur la bonne terre, & l'autre partie sur la pierre dure.

Les barbares ayans ruminé le discours de ce bon Pere, teindrent conseil par entr'eux & resolurent de se faire instruire & donner de leurs enfans pour estre enseignez en la voye du Ciel, comme il leur auoit esté dit. Ils deputerent deux Capitaines pour luy en donner aduis, sçauoir Chimeourinion & Escouachit, lesquels le prierent de se transporter auec eux à Kebec, où le sieur de Champlain & le Sauuage Mathican Atic l'attendoient à ce suiect pour aduiser des moyens. Le P. Ioseph ne perdit point de temps & ayant prié le P. Charles Lallemant Superieur des RR. PP. Iesui-
565 tes, (pour lors encores logez || auec nous dans nostre Conuent) d'y assister, s'en allerent de compagnie auec les deux Sauuages à Kebec, où le P. Ioseph leur reitera les mesmes exhortations qu'il leur auoit faictes au temps du festin, & de plus leur remonstra la necessité qu'il auoit de sçauoir parfaictement leur langue

auant que de leur pouuoir entierement expliquer les myſteres de noſtre foy, & que cela ne ſe pouuoit faire eux eſtans touſiours errans & vagabonds par les bois & les Montagnes, qu'auec des longueurs & pertes de temps infinis ; & que tout le remede qu'on pouuoit apporter à cela eſtoit de ſuiure noſtre premier deſſein, qui eſtoit de choiſir une place, cultiuer les terres & ſe rendre ſedentaires, & que par ce moyen on apprendroit facilement leur langue, on les inſtruiroit en la foy & ſe formeroient au gouuernement des François.

Le Pere ayant finy ſon diſcours : le Capitaine Montagnais prit la parole & fiſt une harangue, accompagnée de ſon eloquence ordinaire d'ont * en voicy la teneur, que i'ay bien voulu vous coucher icy, non pour la rareté de ſon ſtile, mais pour la ſubſtance que ſon diſcours contient, enfermé dans ſa ſimplicité que ie confeſſe eſtre ſincere comme celle de nos meilleurs Catholiques. Vous qui eſtes icy aſſemblez, eſcoutez, conſiderez & preſtez l'oreille à ce que ie vay vous dire, afin que vous en puiſſiez faire fruict. Il eſt vray que nous n'auons point d'eſprit nous autres barbares, nous le cognoiſſons bien à preſent au lieu que du paſſé nous nous croyons ſages, mais auſſi faut-il aduoüer que vous en auez || bien peu (vous Pere Ioſeph,) en cette de- 566
mande que vous nous faictes, de cultiuer les terres & nous habituer auprés de vous auec toutes nos familles comme nous en auons eu autrefois le deſſein par tes remonſtrances, deſquelles depuis long-temps tu n'as plus ozé dire mot, ou pour y eſtre contrarié par les François, ou pour conſiderer toy-meſme que nous n'auons pas de quoy viure, ny toy moyen de nous en

donner pendant que nous abatterions les arbres & defricherions les terres. Mais ſi les François auoient du courage aſſez, de nous en preſter pendant un an ou deux, qu'il nous faudroit pour diſpoſer ces terres, nous nous y employerions de bonne volonté auec toutes nos familles, qui ne demanderoient pas mieux, & y ayant de quoy les nourrir, nous irions à la chaſſe, & rendrions aux François leurs viures en des pelleteries & fourrures plus qu'ils ne nous auroient preſté, autrement nous ne pouuons pas nous arreſter en un lieu ſans mourir de faim; voyez donc ſi vous pouuez nous aſſiſter, & ſelon vos offres, nous taſcherons de ſatisfaire à vos deſirs.

Ceux à qui la choſe touchoit de plus prés ne firent point d'autre reſponce, ſinon, qu'il n'y auoit point de prouiſion à Kebec, & qu'on doutoit encore que les nauires arriuaſſent ſi toſt, & partant qu'on ne pouuoit leur en preſter pour ce coup, puis que les François eſtoient eux-meſmes en neceſſité ; ce qu'entendans les
567 pauures Sauuages pleins de bonne volonté, || ils offrirent nonobſtant leurs enfans pour eſtre inſtruicts auec les François, mais à raiſon qu'il y auoit peu de viures au magazin, comme ie viens de dire, on differa d'en vouloir prendre iuſqu'à l'arriuée des Nauires.

Les R.R. P.P. Ieſuites receurent neantmoins un petit garçon nepueu d'Eſcouachit, mais ſoit qu'il s'ennuiat ſeul, ou qu'ils n'euſſent pas moyen de l'entretenir, il ne leur demeura guere, car la perte de leur vaiſſeau & du R. P. Noirot, les auoit mis à l'eſtroict & priué de beaucoup de commoditez, qui leur euſſent pû ſeruir en cette belle occaſion.

Voicy encore un autre fruict du bapteſme du petit Naneogauachit & de l'exhortation du Pere Ioſeph le Caron, enuers un Algoumequin nommé Napagabiſcou, & par les François Trigatin, lequel à quelque * iours de là eſtant tombé malade eut ſi peur de mourir ſans eſtre baptiſé, qu'il demanda maintefois & auec tres-grande inſtance, ſi que ſe voyant preſſé du mal, il diſoit que s'il n'eſtoit baptiſé, qu'il en imputeroit la faute deuant Dieu à quiconque luy refuſeroit, promettant d'ailleurs que ſi Dieu luy rendoit la ſanté, il ſe feroit inſtruire auſſi toſt apres ſon bapteſme & viuroit à l'aduenir en bon Chreſtien.

Tellement qu'un Sauuage nommé Choumin vint aduertir le F. Geruais qui eſtoit encor pour lors au Cap de Victoire de ſe tranſporter promptement auprés du malade qui le demandoit à toute inſtance, mais à peine ledit F. eut-il moyen de luy rendre reſ-
|| ponce & de s'informer de ſa ſi ſoudaine maladie qu'un 568
autre meſſager arriua en grand haſte (lequel depuis a eſté baptizé par les R. R. P.P. Ieſuites) pour le faire diligenter, luy diſant viens viſte frere Geruais pour baptizer Napagabiſcou, qui t'en prie, car il s'en va mourir. Alors le bon frere luy dit, ie veux bien l'aller ſecourir & faire mon poſſible pour le rendre capable du Ciel, mais comment veux-tu que ie me tranſporte là, ie ne peux paſſer la riuiere à la nage, & n'ay ny canot ny chalouppe pour me conduire. Le Sauuage reſpondit, c'eſt à tort que Choumin a laiſſé retourner ſon canot, mais met-toy librement ſur mes eſpaules, & ie te paſſeray à la nage, car autrement tu tarderas trop icy.

Conſiderez un peu, ô Chreſtiens, l'affection que ce

bon Sauuage auoit pour le ſalut de ſon frere prochain, luy qui n'en auoit pas encore pour luy-meſme, pour n'eſtre pas encore aſſez illuminé. Il court, il ſollicite, il prend ſoin de ſon ame, & paſſe la riuiere à nage pour demander le ſecours du frere Geruais, & la repaſſe de rechef pour luy amener une chalouppe, puis qu'il ne s'eſtoit pas voulu mettre ſur ſes eſpaules, où il n'euſt pas eſté trop aſſeuré, comme en effect qu'elle apparence à nous autres Religieux couuerts de gros habits qui boiuent l'eau comme l'eſponge, ſe mettre ſur les eſpaules d'un barbare pour paſſer un ſi grand fleuue, le ſuiet en eſtoit bon, mais le hazard fort grand.

Apres que ce bon Religieux fut muny d'une cha-
569 louppe, il pria le Truchement Marſolet || de le vouloir accompagner, comme il promit de tres-bonne volonté, mais comme ils penſerent ioüer de l'auiron, il furuint des flots & des coups de vents ſi puiſſans, auec la pluye qui eſtoit fort violente, qu'on fut contraint de rentrer dans une barque, & attendre là un autre temps plus beau, car les Mattelots refuſerent de paſſer outre.

Comme ils eſtoient là attendans la fin des pluyes, ils apperceurent deux Sauuages dans le fleuue à la nage, qui allerent premierement à la barque d'où eſtoit party le frere Geruais qu'ils cherchoient, puis vindrent à celle où il eſtoit, auquel ils firent leur legation, & le ſolliciterent de partir promptement pour ce que le pauure malade l'attendoit auec impatience, & une apprehenſion grande de mourir ſans eſtre baptizé.

Eſtans arriuez auec quatre ou cinq François qui les accompagnerent, ils trouuerent ce pauure homme dans une conuulſion, & une groſſe fieure qui le met-

toient dans un doute qu'il en pû reſchapper, car n'y ayant là ny Medecin, ny remede, on ne ſçauoit que luy faire, ſinon de l'obſeruer, & voir quand il expireroit. O bon Ieſus, ou * ſommes nous-qui nous delicatons tant pour peu de mal, à la moindre indiſpoſition, les Medecins ſont à nos cheuets, & les remedes ſont à foiſon diſtribuez à nos maux pour nous ſauuer la vie du corps pendant que nous perdons ſouuent celle de l'ame, Seigneur, qui doit eſtre pour voſtre Paradis.

|| Ce pauure Sauuage eſt au deſtroit, ce pauure 570
homme eſt agonizant, les douleurs de la mort l'aſſaillent de tout * coſtez, crie-il au Medecin ſauue-moy la vie, non, mais reuenu de ſa conuulſion, il n'a recours qu'à ceux qui luy peuuent faire part dans l'heritage de Dieu, puis ſe tournant du coſté du frere il luy dit auec un accent plein de deuotion: Mon Frere, il y a long-temps que ie t'attendois pour eſtre fait enfant de Dieu, ie te prie baptizer celuy qui preferant les intereſts du Ciel à ceux de la terre, ne veut que ce que ton Dieu veut, qui eſt la grace de le loüer à iamais.

Le bon Frere luy demanda s'il y auoit long-temps qu'il auoit ce deſir, il reſpondit qu'il y auoit plus de trois Hyuers qu'il en auoit fait la demande au Pere Ioſeph, & qu'aſſeurement il auoit compris que ſans le Bapteſme on n'alloit point en Paradis. Et le bon Religieux continuant ſes interrogations luy demanda par les Truchemens Oliuier & Marſolet (car il entendoit fort peu l'Algoumequin) s'il cognoiſſoit noſtre Dieu duquel il parloit. Ouy, dit-il, aux effects de ſa toute-puiſſance & bonté, laquelle nous experimentons & voyons tous les iours deuant nos yeux, & quand bien

nous ne le cognoiſtrions qu'en cet Uniuers, le Ciel, la terre & la mer qu'il a creés, & tout ce qu'ils contiennent pour noſtre ſeruice, comme nous pour ſa gloire ainſi que nous a eu dit le P. Ioſeph, cela ſuffi-
571 roit pour le confeſſer ce qu'il eſt, tout puiſſant & ‖ Dieu par deſſus toutes choſes, qui a enuoyé ſon unique fils en ce monde, mourir pour le rachapt des humains.

Puis pourſuiuant ſon diſcours il dit: Ie ne me puis pas ſouuenir, malade comme ie ſuis, de toutes les inſtructions que le P. Ioſeph m'a eu donnée *, mais ie croy entierement tout ce qu'il croit, & que tu crois auſſi, & veux viure & mourir dans voſtre creance, car ceux qui ne ſont pas des voſtres, ne peuuent ioüyr de la vie eternelle, comme vous, ils vont dans un feu ſous la terre auec les Manitous, c'eſt ce que i'ay retenu de plus particulier de vos inſtructions & enſeignemens, tu me feras reſouuenir du reſte qui m'eſt neceſſaire à un autre temps, mais auparauant baptize-moy mon Frere, car ie ſeray touſiours en peine, & en doute de mon ſalut que cela ne ſoit accomply.

Le Religieux le voyant dans une ſi bonne reſolution & ferme propos du S. Bapteſme, luy dit qu'il en eſtoit fort edifié, mais qu'il falloit de plus eſtre marry des offences qu'il auoit commiſes contre Dieu, auec une ferme reſolution de n'y plus recidiuer, & d'abandonner pour un iamais toutes leur * vaines ſuperſtitions, & de ſe faire plus amplement inſtruire s'il reuenoit en conualeſcence; ce qu'il promit & teſmoigna auec des paroles & des ſoupirs qui ne pouuoient proceder que d'un cœur vrayement touché de Dieu, &

confus de ſa confuſion meſme. Ouy, dit-il, ie ſuis grandement faſché de tout le mal que i'ay fait en ma vie, & d'auoir fait le Manitou en tant d'oc- || caſions; 572
tien voylà mon ſac qui eſt là attaché à cette perche, prend-le & tout ce qui eſt dedans, & le brusle, ou le iette dans la riuiere, fais en fin tout ce que tu voudras, car dés à preſent ie te promets que ie ne m'en ſeruiray iamais, baptize-moy donc.

Il y auoit là pluſieurs François, tant Catholiques que Huguenots, leſquels dirent tous que veritablement il le falloit baptizer, & qu'il y auroit conſcience de le laiſſer mourir ſans luy donner contentement, puis qu'il auoit rendu de ſi grands teſmoignages de ſon bon deſir: Mecabau beau-pere du malade le deſiroit auſſi; ayant deſia à cet effet fait aſſembler pluſieurs Sauuages pour le bapteſme de ſon gendre qu'il croyoit luy deuoir eſtre conferé apres de ſi grandes prieres, ſur quoy print ſuiet noſtre Religieux de faire une harangue à toute l'aſſemblée des merueilles & miſericordes de noſtre Dieu enuers ce pauure alité, puis luy dit à luy-meſme.

Mon frere, tu ne peux ignorer la mauuaiſe volonté que pluſieurs Sauuages ont eu contre nous depuis la mort de la petite fille de Kabemiſtic; diſant qu'elle eſtoit morte pour auoir eſté baptizée, & receu un peu d'eau ſur la teſte, & leur cholere eſt arriuée iuſques aux menaces de nous vouloir tous tuer, & partant ie veux bien t'aduertir, & tous ceux qui ſont icy preſens, que ce n'eſt pas le Sainct Bapteſme qui fait mourir ceux qui le reçoiuent, mais au contraire il donne ſouuent la ſanté du corps, auec la vie de l'eſprit. Donc

573 || que ceux de ta Nation ne dient point que l'eauë du Bapteſme t'aura fait mourir ſi Dieu t'appelle de ce monde apres iceluy, mais que ç'a eſté pour te deliurer des miſeres que tu ſouffre, & te rendre bien-heureux en Paradis, à quoy reſpondit le malade, qu'il le croyoit ainſi, & que ceux qui croiroient le contraire ne ſeroient pas ſages.

Lors ſon beau-pere ayant ouy ſes plaintes & ſceu le mauuais deſſein de quelques Sauuages, ſe leua en ſurſaut & dit : ie ne ſçay comme il ſe peut trouuer des perſonnes de ſi petit eſprit, que de croire qu'un peu d'eau ſoit capable de nous faire mourir. Ne ſçait-on pas bien qu'il faut que tous les hommes meurent, baptiſez ou non baptiſez, & que nous ne ſommes icy que pour un temps. Ce ſont des meſchans, qui attribuent de ſi mauuais effets au bapteſme que ces Religieux nous conferent pour noſtre ſalut.

Ha, dit-il en cholere, ſi ie rencontre iamais de ſes malins, ie les feray tous mourir, & ne ſupporteray iamais qu'aucun tort ſoit fait à ces Peres, encores que mon gendre vienne à mourir, puis ſe pourmenant à grand * pas d'un bout à l'autre de la cabane, auec une hache en la main, diſoit d'une voix forte : Vous autres de ma Nation, & vous mes amis, parlant aux Algoumequins (car il eſtoit Montagnais), ie vous dis que ie veux que mon gendre ſoit baptizé, puis qu'il le veut eſtre, & qu'il en a le deſſein depuis un ſi long-temps;
574 faut-il vouloir du mal à ceux qui nous veu- || lent du bien, rendre des deſplaiſirs pour des bien-faits, vous auez trop d'eſprit pour le vouloir faire, mais ie vous aſſeure que ie couperay la teſte à tous ceux qui y con-

trediront, & puis ie la porteray aux François, pour preuue que ie suis leur amy.

Si son discours fut fort long il n'en fut pas moins animé, car il ne parloit que de tuer, & sembloit qu'il deust assommer tous ceux de la cabane, tant il se demenoit auec sa hache, non qu'il eust l'esprit troublé & offusqué de colere, car c'est chose qui leur arriue rarement, obseruans l'escriture, qui dit: Faschez-vous & ne m'offencez point; mais pour faire voir son zele à l'endroit de nous autres qui cherchions leur salut, & qu'asseurement il ne vouloit pas qu'on contredit à une chose si saincte.

Sa ferueur estant un peu appaisée, il s'assit à terre entre le Frere Geruais & le malade, puis d'une voix douce & pacifique, commença à parler à toute l'assemblée en ces termes. Mes amis, nous sommes icy assemblez pour une chose de grande importance, qui est le salut de mon gendre, il est malade comme vous voyez, sans esperance qu'il en releue, & pour ce faut trauailler pour le repos de son ame, par le moyen du baptesme qu'on est prest de luy donner, s'y * vous estes bien ayse de cecy, vous serez cause que ie viuray & mourray content, & par ainsi viuant & mort ie seray bien-heureux, que si vous nous voulez ensuiure, vous redoublerez nostre ioye, & à || la fin vous viendrez en 575
Paradis auec nous, où nous deuons tous aspirer.

Lors plusieurs Sauuages dirent qu'ils estoient bien contens des resolutions de son gendre, & seroient fort ayses d'en voir les ceremonies, nonobstant tous les discours qu'on auoit tenu que cela faisoit mourir les hommes, à quoy adiousta un autre Canadien fort plaisam-

ment, que tels hommes eſtoient de bien peu d'eſprit, de croire qu'un peu d'eau que l'on iette ſur la teſte d'une perſonne qu'on baptiſe ſoit capable de la faire mourir, veu que depuis que nous ſommes icy (dit-il) en voylà deſia plus de quatre ſeaux que l'on a ietté ſur la teſte & par tout le corps de ceſt autre pauure malade, & il n'en eſt pas mort, donc un peu ne fera pas grand mal à ce gendre, qu'on le baptiſe. Ie vous laiſſe à penſer ſi cela ne donna pas à rire à tous les François qui ſe trouuerent là preſent, * & s'ils ne ſe mocquerent pas plaiſamment de ceux qui arguoient que l'eau du baptesme faiſoit mourir, n'uſans eux mesmes d'autre rafraiſchiſſement plus ſalutaire pour adoucir les ardeurs de la fieure, que de ietter quantité d'eau fraiſche ſur le corps de ceux qui en ſont trauaillez, & puis dites qu'ils ſont bons Medecins, & fournis de bonnes drogues.

En ces entrefaites il ſuruint une grande conuulſion à noſtre Catecumene, qui le rendit froid comme une glace, & ſans aucun ſentiment, car ayant eſtendu ſes pieds ſur les charbons ardans, il n'en ſentit rien du
576 tout || qu'apres eſtre reuenu de ſa pamoiſon. Le Religieux le voyant en cet eſtat creut qu'il eſtoit tres-paſſé & blaſma ſa negligence de ne l'auoir pas aſſez toſt baptiſé, mais comme l'on eut bien remué ce corps, il reuint à ſoy, & dit *Ieſus Maria,* en ioignant les mains au Ciel ſelon qu'il auoit appris en noſtre Conuent de le faire de fois à autre, de quoy toute l'aſſiſtance loüa Dieu, & ſe reſiouit, puis regardant le bon Frere ayant touſiours les mains iointes il luy dit :

Frere Geruais, ie m'en vay mourir comme tu vois,

ie te prie donc de me baptiſer preſentement, car ſi ie meurt * ſans l'eſtre, tu reſpondras de mon ame deuant Dieu, il n'y aura point de ma faute, elle ſera toute tienne, quel teſmoignage veux-tu dauantage de moy que de croire tout ce que tu crois, & te promets que ſi ie retourne en conualeſcence, que i'yray demeurer proche de toy pour me faire plus amplement inſtruire. Alors tous les François dirent tous d'une commune voix qu'il le falloit baptiſer, ſans en remettre l'action au Pere Ioſeph, que le Frere attendoit, peur d'un accident de mort inopiné. A quoy obtemperant le Religieux, il pria les deux Truchemens d'expliquer encore une fois les principaux miſteres de noſtre foy en langue Algoumequine.

Cela eſtant fait, tous ſe mirent de genoüils & dirent le Veni Creator & le Salue Regina & le Salue Sante * Pater, à la fin deſquels, le Frere luy demanda derechef s'il || croyoit tout ce que luy, & nos autres Fre- 577
res luy auoient enſeigné, & ayant dit que ouy, il rentra dans une grande conuulſion, pendant laquelle il fut baptiſé, & peu apres eſtimé pour mort par l'eſpace de demie heure, apres laquelle il aſſeura luy-meſme eſtre baptiſé, ayant ouy les paroles & ſenty l'eau tomber ſur ſa teſte, & que du depuis il n'auoit rien entendu ny ſenty de tout ce qu'on luy auoit fait, & qu'au reſte il eſtoit à preſent tout preſt de mourir s'il plaiſoit à Dieu luy en faire la grace, pour aller bien toſt auec luy.

On chanta le Te Deum laudamus, en action de graces, on regala le nouueau Chreſtien le mieux que l'on peut, & chacun luy fit offre de ſon ſeruice, auec

aſſeurance d'une amitié eternelle, dequoy il ſentit une grande allegreſſe en ſon ame, & les remercia.

Son beau-pere qui eſtoit là preſent s'adreſſant alors au Religieux, il luy dit en ſa methode ſimple & ordinaire, mais energique : Mon frere, tous mes parens & amys qui ſont icy preſens, & moy, ſommes bien ayſes que tu aye baptiſé mon gendre & fait enfant de Dieu comme toy, ce qu'eſtant il n'eſt plus à nous, il eſt à toy, c'eſt pourquoy fais-en tout ce que tu voudras, gouuerne-le en ſa maladie à la façon de vous autres, ſeigne-le, couppe, tranche, il eſt à toy, & ne veux plus qu'aucun de nos Manitouſiou le chantent. Puis s'a-
578 dreſſant aux Sauuages, il leur dit : S'il || meurt il ne faut pas que vous en parliez ſiniſtrement, & iugiez mal du Bapteſme, comme quelqu'uns ont fait. Ie porteray ſon corps en la maiſon du Pere Ioſeph, afin de l'y enterrer auprés du ſieur Hebert, à quoy s'accorda ſa femme, qui iuſques alors auoit gardé le ſilence, contente en ſon ame du bonheur de ſon mary.

Le Frere Geruais promit de l'aſſiſter & ſeruir le iour & la nuict au mieux qu'il luy ſeroit poſſible, puis prenant ſon ſac auec tous les inſtrumens dont il ſe ſeruoit en ſon office de Medecin, en ietta la pierre (dont i'ay parlé au chapitre des malades) dans la riuiere, & les petits baſtons dans le feu, pour leur oſter le moyen de s'en pouuoir plus ſeruir.

Le ſieur de Caen chef de la traite, ayant ſceu ce bon œuure, ſe tranſporta aupres du malade auquel il teſmoigna l'ayſe & le contentement qu'il auoit de ſon Bapteſme & luy fit offre de tout ce qui eſtoit à ſon pouuoir, luy recommandant d'uſer librement auecluy

comme auec ſon frere de tous ſes viures pour ſa perſonne en particulier, qu'il ne vouloit pas luy eſtre eſpargné, puis tirant une croix d'or de ſon col, il la luy miſt au ſien, diſant : Tien voylà une croix precieuſe, laquelle ie te preſte & veux que tu la porte iuſques à entiere gueriſon, que tu me la rendras, fais-en un grand eſtat, car il y a dedans du bois de la vraye Croix. Tous les Chreſtiens l'adorent, & venerent comme gages de || leur Redemption, car par le moyen d'icelle 579
le Ciel nous a eſté ouuert, & nous auons eſté faits coheritiers de Ieſus Chriſt, noſtre Dieu, Noſtre Pere, & noſtre Tout : ce diſant, il la baiſa reueremment, la fit baiſer au malade & la mit à ſon col, luy recommandant d'auoir eſperance & confiance en Dieu, puis partit pour ſon bord, laiſſant ce pauure nouueau Chreſtien en paix, & plein d'affection enuers cette Croix, qu'il baiſoit inceſſamment, diſant Ieſus chouerimit egoké ſaguitan, qui ſignifie : Ieſus aye pitié de moy & ie t'aymeray. Voylà ce que vaut un bon chef dans un pays, & que pleuſt à Dieu que tous ceux qui ont eſté auant & apres luy, euſſent eſté de meſme luy, portez pour le ſalut des Sauuages, ie m'aſſeure que cela euſt grandement profité & aduancé leur conuerſion.

La charge du malade ayant eſté donnée à noſtre Frere Geruais, par ſon beau-pere, il luy fit prendre pour premier appareil un peu de theriaque de Veniſe, auec un peu de vin, qui luy fit ietter quantité d'eauës, qui le ſoulagerent grandement, & en ſuitte les autres medicamens neceſſaires, iuſques à entiere gueriſon, apres laquelle il rendit la Croix d'or au ſieur de Caen, auec les remerciemens & complimens, que ſon hon-

nefteté luy pû fuggerer. Il le remercia auffi des viandes de fa table, defquelles il luy auoit fait part tous les iours de fa maladie, puis ayant mis une Croix de bois à fon col, à la place de celle d'or, il s'en retourna
580 à fa cabane || tres-content & plein de bonne volonté pour fes bienfaiteurs, & deuot enuers Dieu.

Pendant la maladie de ce bon homme, fa femme accoucha d'une fille qu'elle prefenta à fon mary, à laquelle le Frere Geruais demanda fi elle vouloit qu'on la baptifaft, elle refpondit fimplement que ouy, comme fit femblablement fon mary, & que fa femme le fut auffi, dont le Frere fut fort fatisfait.

Ie vous ay tantoft dit comme ce nouueau Chreftien auoit promis de fe venir faire plus amplement inftruire, apres qu'il feroit guery, à quoy il ne manqua point, car l'Automne venu il fe vint cabaner proche de nous, où il paffa tout l'Hyuer & les deux autres fuiuans, pendant lefquels il eftoit la plufpart du temps auec nos Religieux, defquels il apprint tout ce qui eft neceffaire à falut, & ne voulut iamais plus chanter les malades, ny parler au diable, comme il fouloit auant fon bapteime, car en eftant fort prié par ceux de fa Nation, il leur refpondit qu'il auoit renoncé à tout cela, & qu'il vouloit faire tout ce qu'il auoit promis aux *Ca Ifcoueouacopes*, fignifiant par ces mots, ceux qui font habillés comme les femmes, c'eft à dire les Recollects qui portent leurs habits longs.

Un iour un Sauuage reprochant à nos Peres que nous ne deurons pas empefcher Napagabifcou, noftre nouueau Chreftien, de chanter les malades, & que cela leur faifoit un grand tort à caufe de fon experience,

on luy dit qu'eſtant à preſent Chreſtien il ne le deuoit
plus faire || ny aucune de leurs ſuperſtitions, ce qui 581
faſcha fort ce barbare qui ne laiſſa pas d'aller trouuer
Napagabiſcou, & luy dire que nos Religieux luy permettoient d'y aller, ce qu'il ne creut pas, & dit qu'il en auoit menty (c'eſt une façon de parler aſſez commune entre les Sauuages) & que nous ne luy auions pas dit cela, & qu'il n'iroit pas: Ie ſuis homme, dit-il, & non point enfant, i'ay promis de ne plus faire le Manitou, & ie ne le feray plus auſſi quand bien ma femme m'en deuſt prier pour elle-meſme.

Entre les inſtructions de nos freres on luy enioignit d'aller tous les Feſtes & Dimanches à la Saincte Meſſe, & pour ce qu'ils n'ont aucun Dimanche, on lui faiſoit remarquer le ſeptieſme iour, ce qu'il fit dés lors aſſez exactement, mais pour les iours de feſtes on l'en aduertiſſoit particulierement. Un iour qu'il auoit manqué de s'y trouuer le R. P. Maſſé Ieſuite le rencontrant, luy dit, tu n'as point auiourd'huy aſſiſté à la Saincte Meſſe, cela n'eſt pas bien, l'autre luy repartit, ie ne ſçauois pas qu'il y falluſt aſſiſter auiourd'huy, mais afin que ie n'y manque plus, ie vay me cabaner en lieu plus commode, & quand tu iras dire la Saincte Meſſe, tu m'appelleras en paſſant, & ie te ſuiurai pour n'y manquer plus.

Il y en a qui ont voulu dire que ce pauure baptizé eſt retourné demeurer parmy ſes parens, ſans conſiderer que n'ayant de quoy viure il a bien fallu qu'il en cherchaſt où il pouuoit auſſi bien que les François
dans la || neceſſité, puiſque nous n'auons pas le moyen 582
de le nourrir, ny les François la deuotion de l'entre-

tenir, mais il ne se trouuera point que depuis son baptesme il aye fait le Manitousiou, ny usé de ses anciennes superstitions, ausquelles ils sont attachez de pere en fils, qui est beaucoup & partant ie dis que n'y ayant point de sa faute Dieu luy pardonnera beaucoup de choses qu'il n'excuseroit point en nous pour auoir tout occasion de bien faire & moyen de viure en vray Chrestien, ou * les Sauuages errants sont priuez de nos aydes.

D'une petite fille Canadienne baptisée. De sa mort, & de celle du sieur Hebert premier habitant du Canada.

Chapitre XXXVI.

Au commencement de l'Hyuer en l'an mil six cens vingt six, un Sauuage nommé Kakemistic, lequel auoit accoustumé de passer une bonne partie des Hyuers proche de Kebec, tant pour en receuoir quelque alliment, s'il tomboit en necessité, que pour faire part aux François de quelque morceau de viande de sa chasse,
583 s'ils luy faisoient d'ailleurs cour- || toisie, prist resolution d'aller Hyuerner assez loin des François, mais comme il pleust à Dieu de disposer des choses, il ne fut pas loin qu'il fut contraint de retourner sur ses pas d'où il estoit venu pour le peu de n ige qu'il trouua par tout au mois de Decembre, laque.le à peine pou-

uoir eſtre d'un pied de hauteur au plus, qui eſtoit trop peu pour arreſter l'eslan, & puis ſa femme eſtoit fort enceinte, & preſte d'accoucher.

Kakemiſtic auec toute ſa famille, compoſée de huict perſonnes, prirent donc reſolution de retourner vers les François, & paſſans par noſtre petit Conuent, ils y ſeiournerent deux iours, pendant leſquels nos Freres leur donnerent à manger de ce qu'ils auoient, car ces pauures Sauuages n'auoient pour toute prouiſion qu'un peu d'anguilles boucannées du reſte de leur peſche.

Au bout de deux iours ils trouſſerent bagage pour aller cabaner proche du fort, afin de pouuoir receuoir quelque ſoulagement des François de l'habitation, mais auparauant partir il pria le Pere Ioſeph de luy vouloir donner une paire de raquette * qui luy faiſoient beſoin, & quelque peu de viures pour ayder à nourrir ſa famille, pendant qu'il iroit faire un voyage en ſon pays vers la riuiere du Saguenay au Nort Nordeſt de Kebec. Ce bon || Pere Ioſeph tout bruslant 584
de charité, luy accorda facillement tout ce qu'il deſiroit, nonobſtant la pauureté du Conuent, & luy donna deux paires de raquettes, un ſac de pois & un ſac de groſſes febues, auec quelques autres petites choſes propres à ſon voyage, car en verité ſans exagerer la vertu de ce bon Pere, il eſtoit tellement porté de leur bien faire (& à tous les Sauuages generalement) qu'il ſe priuoit ſouuent & luy & ſes freres, de ce qui leur faiſoit beſoin pour les accommoder, de quoy il eſtoit aucune fois blaſmé, par ceux qui ne pouuoient approuuer ſes liberalitez, & cet excez de charité enuers des

perſonnes qui n'eſtoient pas encores Chreſtiens n'y * en termes de l'eſtre.

Le bon Sauuage ſe voyant ſi eſtroictement obligé, fit pluſieurs complimens à ſa mode, & des remerciemens qui teſmoignoient aſſez le reſſentiment de tant de bienfaicts, & entre autre choſe, il dit au Pere Ioſeph: Ie voy bien que tu as un bon cœur, & que tu m'aime bien & toute ma famille ſemblablement, c'eſt pourquoy ie te la recommande derechef, & te prie de ne permettre qu'elle aye aucune neceſſité. Si ma femme accouche pendant que ie ſeray abſent, ne laiſſe point mourir l'enfant ſans eſtre baptiſé, puis que tu dis qu'il le faut eſtre pour aller au Ciel, elle en ſera bien ayſe, & moy auſſi, car luy en ayant parlé elle me l'a teſmoigné. Et apres pluſieurs autres diſcours
585 l'on luy promiſt d'en auoir le ſoin, & puis || partit pour ſon voyage du Saguenay apres auoir cabané ſa famille proche le fort des François.

Il ne ſe paſſa pas un long temps apres ſon depart, que ſa femme ſe trouuant mal, elle en fiſt aduertir le P. Ioſeph & le prier de luy enuoyer quelque peu de viures pour faire ſes couches, car ceux de ſa Nation ne la pouuoient ayder ny ſecourir de quelque choſe que ce ſoit.

Le pauure Pere ayant receu cet aduertiſſement, luy en enuoya autant qu'il pû par Pierre Anthoine & le petit Neogauachit, auec commandement de le venir aduertir dés l'inſtant qu'ils ſçauroient la fin de ſa couche, pour aller baptizer l'enfant, à quoy obtemperant ils ne manquerent point, car encore bien qu'elle en fiſt quelque difficulté au commencement, elle y

conſentit à la fin & les pria d'aller querir le P. Ioſeph, pour baptizer la petite fille qu'elle venoit de mettre au monde, aſſez foible & fluette, ce que ſçachant il y accourut promptement penſant la baptizer, mais l'ayant trouué* aſſez forte en differa le bapteſme auec conſentement de la mere, iuſques à l'arriuée du Pere Charles Lallemant qu'il fut querir en noſtre Conuent, luy referant ceſte honneur, en recognoiſſance de la peine qu'ils auoient priſe de nous venir ſeconder à rendre les Sauuages enfans de Dieu. Ce que le R. P. Lallemant luy accorda & retournerent de compa-
|| gnie à la cabane de l'accouchée, où ils trouuerent le 586
mary arriué de ſon voyage qu'il n'auoit pû accomplir comme il pretendoit, pour la rencontre de deux ours que ſon chien auoit eſuenté dans le creux d'un arbre, leſquels il tua, & en apporta de la viande, puis renuoya querir le reſte le lendemain matin par ſes domeſtiques.

Ce pauure Sauuage ſe monſtra tres-content de voir ſa femme heureuſement accouchée, & en bonne ſanté, marry ſeulement de voir ſon enfant malade & en danger de mort. Ils eurent enſemble quelque diſcours, ſçauoir s'ils le feroient baptizer ou non, il diſoit pour lui qu'il en auoit prié le P. Ioſeph, & ſa femme plus attachée à ſes ſuperſtitions, vacillant touſiours n'aduoüoit point qu'elle y euſt conſenty, & taſchoit de l'en diuertir, diſans pour ſes raiſons que cette eau du Bapteſme feroit mourir ſon enfant, comme elle auoit fait pluſieurs autres. En ces entrefaites arriuerent les P.P. Ioſeph le Caron & Lallemant, leſquels cognoiſſans ce petit different ſuruenu entre le mary & la fem-

me touchant le Bapteſme de leur petite fille, les eurent bientoſt vaincus de raiſons, & faicts conſentir derechef qu'elle ſeroit baptizée, ce qui fut fait par le R. P. Lallemant, à la priere du P. Ioſeph. L'on ne luy impoſa point de nom pour eſtre proche de ſa fin, car elle mourut le ſoir meſme de ſa naiſſance, non en Payenne, mais en Chreſtienne, qui luy donne le iuſte titre d'enfant de Dieu & coheritiere de ſa gloire.

587 Le pere & la mere furent fort affligez de || la mort de ceſte fille plus qu'ils n'euſſent eſté de celle d'un garçon, entant comme i'ay dit ailleurs, qu'elles ne ſortent point de la maiſon du pere, & que ſi elles ſe marient il faut d'ordinaire que les gendres viennent demeurer auec elles au logis de leur beau-père. L'on conſola ces pauures gens au mieux que l'on peut, apres quoy le P. Ioſeph leur demanda le corps de la deffuncte qu'ils auoient enueloppé à leur mode, pour la mettre en terre ſaincte au Cimetiere proche Kebec, mais le pauure homme eſtoit tellement paſſionné pour ſa fille morte, qu'il la vouloit garder & la porter par tout où il yroit, diſant que puis que ſon âme eſtoit au Ciel, elle prieroit Latahoquan, qui eſt le Createur, pour ſa famille, & qu'elle n'auroit iamais de faim. Et comme on luy eut dit qu'à la fin il ſe laſſeroit d'un tel fardeau, il reſpondit que du moins il ne la vouloit pas enterrer que ceux de ſa Nation ne fuſſent arriuez à Kebec pour en faire le feſtin plus ſolemnel, & leur teſmoigner par effect l'ayſe & le contentement qu'il auoit du Bapteſme de ſa fille, & qu'à preſent il ſe pouuoit dire parent & allié de tous les François depuis cette magnificence.

Nonobſtant les Peres le gaignerent tellement qu'il conſentit qu'elle ſeroit enterrée en terre ſaincte, & auec les ceremonies de la ſaincte Egliſe, au pluſtoſt qu'il ſe pourroit, ſans attendre la venuë de ceux de ſon pays, qui ne deuoit pas eſtre de long temps. A ceſte ceremonie ſe trouuerent deux de nos Religieux, ſçauoir le P. Ioſeph, & le F. Charles, le P. Lalle-
|| mant, & le F. François Ieſuite auec pluſieurs Fran- 588
çois de l'habitation, qui tous enſemblement ſe tranſporterent à la cabane de la deffuncte, qu'ils prirent & la porterent ſolemnellement en la Chapelle de Kebec chantans le Pſalme ordonné aux enfans, puis le R. P. Lallemant ayant dit la Saincte Meſſe on fuſt l'enterrer au Cimetiere auec un aſſez beau conuoy pour le pays, car le pere de l'enfant marchoit tout le beau premier couuert d'une peau d'Eslan toute neuue enrichie de matachias & bigarures, & auec luy marchoit le ſieur Hebert & les autres François en ſuitte, ſelon l'ordre qui leur eſtoit ordonné, non ſi grauement mais moins modeſtement que ce Sauuage pere, qui tenoit mine de quelque ſignalé Prelat.

L'inſolence & l'auarice ſont blaſmables, meſme par ceux qui ne cognoiſſent point Dieu. Quand il fut queſtion d'enterrer le corps il y eut quelque debat entre les François, à qui appartiendroient les fourrures dans quoy il eſtoit enueloppé, & vouloient luy arracher, particulierement un certain qui ſe diſoit Officier de la Chapelle, ſi la riſée & mocquerie des autres ne l'en euſſent empeſché. Ce que voyant le pere de la deffuncte, il ne voulut permettre qu'aucun autre que luy l'enterraſt peur du larrecin & des debas des Fran-

çois, en quoy il ſe monſtra tres-ſage. Il diſpoſa donc la foſſe & la para auec des rameaux de ſapin tout autour en dedans & miſt 3. ou 4. baſtons au fond pour empeſcher que le corps deſia enueloppé & garotté ne touchaſt à la terre.

589 || Eſtant dans la foſſe, il le couurit d'une eſcorce de bouleau, & replia par deſſus les rameaux de ſapin qui ſortoient en dehors, puis par deſſus pluſieurs pieces de bois pour le tenir en ſeureté contre les beſtes, ſans vouloir permettre qu'aucun y iettaſt de la terre iuſques au lendemain matin qu'à ſon inſceu on l'en couurit peur de plus grand inconuenient.

Ce bon Sauuage a eſté touſiours du depuis grand amy des François, & teſmoigna au renouueau ſuiuant à tous ceux de ſa Nation, l'ayſe & le contentement qu'il auoit du ſalut de ſa fille, par un feſtin ſolemnel qu'il leur fiſt plus ſplendidement que de couſtume en memoire de la defuncte qu'il n'auoit pû faire pour leur abſence le iour de ſa ſepulture.

La ioye que nous euſmes du ſalut de cette pauure ame, fut bientoſt ſuiuie d'une affliction en la mort du ſieur Hebert, laquelle fut autant regrettée des Sauuages que des François meſmes, car ils perdoient en luy un vray pere nourricier, un bon amy, & un homme tres-zelé à leur conuerſion, comme il a touſiours teſmoigné par effect iuſques à la mort, qui luy fut auſſi heureuſe comme ſa vie auoit pieuſement correſpondu à celle d'un vray Chreſtien ſans fard ny artifice.

Ie ne peux eſtre blaſmé de dire le bien là où il eſt, & de declarer la vertu de ce bon homme, pour ſeruir

d'exemple à ceux qui viendront apres luy, puis qu'elle
a eſclaté deuant || tous & a eſté en bonne odeur à tous. 590
Si ie n'en dis point autant des viuans, perſonne ne
doit eſtre appellé ſainct qu'apres ſa mort, ny iugé
comme meſchant, iuſques apres le treſpas, pour ce
qu'on peut touſiours dechoir de ſa perfection ou ſor-
tir du vice pour la vertu. Un iour iuge de l'autre,
mais le dernier iuge de tous, diſoit un Philoſophe, &
par ainſi il faut attendre apres la mort pour iuger de
l'homme.

Dieu voulant retirer à ſoy ce bon perſonnage & le
recompenſer des trauaux qu'il auoit ſouffert pour
Ieſus Chriſt, luy enuoya une maladie, de laquelle il
mourut 5. ou 6. ſepmaines apres le Bapteſme de ceſte
petite fille de Kakemiſtic. Mais auparauant que de
rendre ſon ame entre les mains de ſon Createur, il ſe
miſt en l'eſtat qu'il deſiroit mourir, receut tous ſes
ſacremens de noſtre P. Joſeph le Caron, & diſpoſa de
ſes affaires au grand contentement de tous les ſiens.
Apres quoy il fiſt approcher de ſon lict, ſa femme &
ſes enfans auſquels il fiſt une briefue exhortation de
la vanité de cette vie, des treſors du Ciel, & du merite
que l'on acquiert deuant Dieu en trauaillant pour le
ſalut du prochain. Ie meurs content, leur diſoit-il,
puiſqu'il a pleu à Noſtre Seigneur me faire la grace
de voir mourir deuant moy des Sauuages conuertis.
I'ay paſſé les mers pour les venir ſecourir pluſtoſt que
pour aucun intereſt particulier, & mourrois volon-
tiers pour leur conuerſion, ſi tel eſtoit le bon plaiſir
de Dieu. Ie vous ſupplie de les aymer comme ie les
ay aymez, & de les aſſiſter || ſelon voſtre pouuoir, 591

Dieu vous en ſçaura gré & vous en recompenſera en Paradis ; ils ſont creatures raiſonnables comme nous & peuuent aymer un meſme Dieu que nous s'ils en auoient la cognoiſſance à laquelle ie vous ſupplie de leur ayder par vos bons exemples & vos prieres.

Ie vous exhorte auſſi à la paix & à l'amour maternel & filial que vous deuez reſpectiuement les uns aux autres, car en cela vous accomplirez la Loy de Dieu fondée en charité, cette vie eſt de peu de durée, & celle à venir eſt pour l'eternité, ie ſuis preſt d'aller deuant Dieu, qui eſt mon iuge, auquel il faut que je rende compte de toute ma vie paſſée, priez-le pour moy, afin que ie puiſſe trouuer grace deuant ſa face, & que ie ſois un iour du nombre de ſes esleus ; puis leuant ſa main il leur donna à tous ſa benediction, & rendit ſon ame entre les bras de ſon Createur, le 25. iour de Ianuier 1627, iour de la conuerſion ſainct Paul, & fut enterré au cimetiere de noſtre Conuent, au pied de la grande croix, comme il auoit demandé eſtant chez nous, deux ou trois iours auant que tomber malade, comme ſi Dieu luy euſt donné quelque ſentiment de ſa mort prochaine.

Fin du deuxième Volume.

Imprimé par H. Schoutheer, à Arras,
Pour la LIBRAIRIE TROSS, à PARIS.
1865

enſera en
ıme nous
ıs s'ils en
ſupplie de
ieres.
ıur mater-
nt les uns
la Loy de
u de durée,
preſt d'aller
faut que je
riez-le pour
uant ſa face,
esleus; puis
nediction, &
eateur, le 25.
ıerſion ſainct
ſtre Conuent,
ıoit demandé
ıant que tom-
onné quelque

à Arras,
à PARIS.

LIBRAIRIE TROSS, A PARIS
Rue Neuve-des-Petits-Champs, 5.

HISTOIRE

DU CANADA

ET VOYAGES

QUE LES FRÈRES MINEURS RECOLLECTS Y ONT FAICTS POUR LA CONUERSION DES INFIDELLES

DIVISEZ EN QUATRE LIURES

Où eſt amplement traicté des choſes principales arrivées dans le pays depuis 1615 iuſques à la priſe qui en a eſté faicte par les Anglois.

L'*Hiſtoire du Canada*, par le Frère Gabriel Sagard Theodat, eſt l'ouvrage ancien le plus important qui ait paru ſur cette partie de l'Amérique.

Il eſt d'une rareté exceſſive.

La nouvelle édition formera quatre volumes dont la pagination ſe ſuivra pour le corps de l'ouvrage, le dernier volume réuniſſant différentes pièces ſera précédé d'une notice hiſtorique.

Le prix de chaque volume, sur papier vélin, eſt fixé à 12 fr.
Sur papier de hollande. . . . . 20 fr.

C'eſt une réimpreſſion figurée de l'édition rariſſime de 1636, mais il était impoſſible de ſuivre ſtrictement page par page cette première édition. Les chiffres de la pagination de l'original ont été placés en marge, & la table de la nouvelle édition reproduira les deux paginations, ce qui facilitera les recherches.

Cette réimpreſſion a été tirée à un nombre très-restreint d'exemplaires. — Le ſecond volume vient de paraître, le troiſième paraîtra au mois de Septembre & l'ouvrage entier ſera terminé avant la fin de l'année.

Paris, 30 Juin 1865.

Il vient de paraître :

LE GRAND VOYAGE
DU
PAYS DES HVRONS

Situé en l'Amérique vers la Mer douce, ès derniers confins de la nouuelle France, dite Canada.

Où il eſt amplement traité de tout ce qui eſt du pays, des mœurs & du naturel des Sauuages, de leur gouuernement & façons de faire, tant dedans leurs pays, qu'allans en voyages : De leur foy & croyance ; De leurs conſeils & guerres, & de quel genre de tourmens ils font mourir leurs priſonniers. Comme ils ſe marient & esleuuent leurs enfans : De leurs Medecins, & des remedes dont ils vſent à leurs maladies : De leurs dances & chanſons : De la chaſſe, de la peſche & des oyſeaux & animaux terreſtres & aquatiques qu'ils ont. Des richeſſes du pays : Comme ils cultiuent les terres, & accommodent leur Meneſtre. De leur deuil, pleurs & lamentations, & comme ils enſeueliſſent & enterrent leurs morts.

Auec un Dictionnaire de la langue Huronne, pour la commodité de ceux qui ont à voyager dans le pays, & n'ont l'intelligence d'icelle langue.

PAR GABRIEL SAGARD THEODAT

RECOLLET DE S. FRANÇOIS, DE LA PROVINCE DE S. DENYS EN FRANCE.

A PARIS

Chez DENYS MOREAU, *ruë S. Iacques, à la Salamandre d'argent.*

M. DC. XXXII

Avec Priuilege du Roy.

2 vol. petit in-8°, frontiſpice gravé.

Papier vélin, 24 fr. — Papier vergé, 30 fr.
Papier de Hollande, 40 fr.

Il vient de paraître :

GEOFROY TORY

PEINTRE ET GRAVEUR

PREMIER IMPRIMEUR ROYAL

RÉFORMATEUR DE L'ORTHOGRAHE ET DE L'IMPRIMERIE
SOUS FRANÇOIS 1er

PAR

AUGUSTE BERNARD.

Deuxième édition, entièrement refondue.

VIII ET 408 PAGES.

Papier vélin, in-8 . . . . . 12 fr.
Grand papier de Hollande, gr. in-8 . . 24 fr.
Peau de vélin, gr. in-8. . . . . 300 fr.

Cette nouvelle édition, *qui forme pour ainſi dire un nouvel ouvrage*, contient le double du texte de la première. Elle eſt ornée de nombreuſes gravures en bois.

Cette Monographie, digne pendant des Annales des Alde & des Eſtienne publiées par Renouard, eſt devenue parfaite dans cette nouvelle édition. Elle intéreſſe également & les amateurs des arts & les bibliophiles.

Il paraîtra le 10 Juillet :

DISCOURS
DV VOYAGE

FAIT PAR LE CAPITAINE IAQVES CARTIER

Aux Terres-Neufues de Canadas, Norembergue, Hochelage, Labrador, & pays adiacens, dite nouuelle France, auec particulieres mœurs, langage, & ceremonies des habitans d'icelle.

A Rouen, de l'imprimerie de Raphael du Petit-Val, 1598.

Relation du voyage de 1534, publiée d'après l'édition de 1598 & d'après Ramusio, par M. H. Michelant.

On trouve à la suite :

DOCUMENTS INÉDITS
SUR
JAQUES CARTIER & LE CANADA

Publiés d'après les originaux jusqu'alors inconnus

PAR M. ALFRED RAMÉ.

Un vol. pet. in-8, avec deux grandes cartes :

Papier vergé.	18 fr.
Papier vélin à la cuve, Whatman . . .	25 fr.
Peau de vélin (2 exempl.).	180 fr.

Les documents sur *Jacques Cartier* sont nombreux & très-intéressants, ils nous apprennent entr'autres les noms de ses officiers & de son équipage, &c.

Arras, typ. Schoutheer, rue des Trois-Visages.

let :

GE

VES CARTIER

anadas,
, & pays adiacens,
rticulieres
nonies
.

ael du Petit-Val,

liée d'après l'édi-
par M. H. Miche-

:

DITS

E CANADA

'alors inconnus

AMÉ.

ndes cartes :

. . . 18 fr.
. . . 25 fr.
. . . 180 fr.

font nombreux &
ntr'autres les noms
c.

---

rois-Visages.